

# sommaire du n° 126, octobre 2018

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris	
« L'inconscient c'est la politique »	
Danièle Belon, Béance de l'inconscient, impossible dans la politique	6
Dimitra Kolonia, Quelle politique après la fin d'une analyse ?	19
Marie-José Latour, La parole publique du psychanalyste	27
Armando Cote, « Une pratique sans valeur », mais pas sans l'impossible	35
■ Séminaire Champ lacanien à Paris	
« La voie éthique de la psychanalyse »	
Jean-Jacques Gorog, De quoi l'analyste doit-il répondre ?	46
Maricela Sulbarán, De quoi faudrait-il que l'analyste soit dupe pour ne pas errer et soutenir son acte dans le discours analytique qui le tient ?	56
Jean-Michel Arzur, Éthique, discours et transmission	64
■ Journées nationales EPFCL, 24-25 novembre 2018, Paris	
« Les symptômes de l'inconscient »	
<i>Pré/textes de la commission scientifique</i>	
Jean-Michel Arzur, Pré/texte 4	74
■ Après Barcelone, 13-16 septembre 2018	
X <sup>e</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL	
« Les avènements du réel et le psychanalyste »	
Carmen Lafuente, Pré-texte 10	78
Julieta de Battista, Pré-texte 11	85
Adriana Grosman, Pré-texte 12	90
VI <sup>e</sup> Rencontre internationale d'École	
« L'École et les discours »	
Clara Cecilia Mesa, Préliminaire 4	95
Jean-Pierre Drapier, Préliminaire 5	98
Sandra Berta, Préliminaire 6	100

Directrice de la publication

**Françoise Josselin**

Responsable de la rédaction

**Anastasia Tzavidopoulou**

Comité éditorial

**Jacques Gayard**

**Hervé Gaye-Bareyt**

**Camilo Gomez**

**Sybille Guilhem**

**Patricia Martinez**

**Claire Oriol-Trillard**

**Élisabeth Pivert**

**Éléfthéria Salamé**

**Giselle Sanchez**

**Jean-Luc Vallet**

**Coralie Vankerkhoven**

Maquette

**Jérôme Laffay et Céline Delatouche**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**

## Billet de la rédaction

### Après Barcelone

À peine les Rencontres internationales de Barcelone terminées, l'École se prépare maintenant à accueillir à Paris les Journées nationales de l'EPFCL les 24 et 25 novembre sur le thème « Les symptômes de l'inconscient ».

Le *Mensuel* d'octobre porte les fruits de l'énergie de l'année passée et de cet automne dynamique pour notre École, en publiant les derniers pré-textes et préliminaires qui préparent les deux rencontres de Barcelone et de Paris. Il clôturé également l'année de travail dans les séminaires de Paris avec les textes des dernières interventions sur « La voie éthique de la psychanalyse » et « L'inconscient c'est la politique ». La lecture des quatorze textes permet de révéler une convergence des thèmes des deux séminaires, où l'éthique et la politique se croisent et se répondent. Mais pas uniquement, puisque les textes qui ont préparé les deux événements de l'automne témoignent d'un questionnement commun, dévoilant ainsi le filigrane d'une orientation du travail de l'École internationale.

À quel public s'adresse aujourd'hui ce qui peut se transmettre de la psychanalyse ? Au *publikum* de Freud ? Le public restreint et éclairé des élèves de Freud qui est aussi le tiers du mot d'esprit dont parle Armando Cote ? Jean-Michel Arzur, lui, nous met en garde contre le risque, éthique et politique, que l'on prend à vouloir étendre l'audience ou le pouvoir de la psychanalyse dans le champ institutionnel. Vouloir le plus grand bonheur du plus grand nombre, nous rappelle cet auteur, n'est-il pas l'exact envers de l'éthique du psychanalyste, qui a pour principe le désir fait d'un rapport singulier au réel ?

Comment le discours de la psychanalyse peut-il alors faire lien sans faire foule, se demande Dimitra Kolonia ? Comment l'école peut-elle ne pas être une institution comme les autres, questionne Jean-Pierre Drapier ? Quelle place aujourd'hui pour le discours de l'analyste face au discours de la science et au capitalisme ?

Comment, finalement, une école peut-elle être le socle d'un collectif et d'une transmission de la psychanalyse malgré le discours contemporain,

mais aussi malgré les caractéristiques propres au discours analytique, que chacun des auteurs pointe de façon différente ?

Plusieurs textes mettent en exergue l'unicité de la jouissance et le traitement singulier du réel, propre à la psychanalyse. L'unicité de la jouissance traitée par Jean-Michel Arzur, l'unicité du réel dont parle Jean-Jacques Gorog, l'unicité du symptôme, la béance au cœur de la structure pour Danièle Belon. C'est aussi faire avec la dimension du pas-tout pour Carmen Lafuente et Julieta de Battista, ou pour Sandra Berta avec des liens de travail fondés sur le non-rapport.

Et chacun d'apporter ce qui, dans l'œuvre de Freud, l'enseignement de Lacan et les dispositifs d'École qui en découlent, soutient pourtant toujours, au un par un, le désir d'École et la joie dont parlent Clara Cecilia Mesa et Sandra Berta.

C'est le dispositif du *cardo* que déplie Danièle Belon, l'importance de la structure du mot d'esprit que développe Armando Cote, la position de non-dupe pour Maricela Sulbarán, ou encore l'amour courtois pour Jean-Jacques Gorog où éthique, amour et sublimation se nouent.

Et bien sûr, la passe, que quatre auteurs mettent en avant dans leur texte. Adriana Grosman expose comment un nouveau lien à l'École est né de sa passe en ce qu'il représente le « possible lieu d'un impossible à dire, possible lieu pour prendre au sérieux cet avènement singulier ». Pour Jean-Pierre Drapier, ce dispositif est en effet nécessaire pour soutenir, au sein de l'École, le discours de l'analyste en ce qu'il permet le passage à un au-delà des trois autres discours. Et c'est également à partir de cette expérience que Carmen Lafuente et Julieta de Battista témoignent de l'importance de la dimension du pas-tout dans la clinique analytique.

Vingt ans après la création de l'Internationale des Forums, ce numéro du *Mensuel* atteste de la vivacité des questions autour de ce qu'est une école de psychanalyse.

Les contributions y sont d'ailleurs congruentes au thème de l'unicité soulevé. Chaque auteur transmet en effet de façon particulière le fruit de son travail autour de questions communes.

C'est sans doute ce qu'on doit attendre d'une école de psychanalyse où une orientation collective permet néanmoins à la singularité de chacun de s'exprimer. On est proche de ce que Marie-José Latour appelle de ses vœux dans son texte, lorsqu'elle parle de l'avènement d'une nouvelle expérience de parole où le commun se décline au singulier.

Séverine Mathelin

# SÉMINAIRE EPFCL À PARIS

---

*L'inconscient c'est la politique*

## Danièle Belon

### Béance de l'inconscient, impossible dans la politique \*

#### *Argument*

*Comment se joue dans la politique ce qu'il en est de la béance de l'inconscient autour des trois dimensions du symbolique, de l'imaginaire et du réel qui constituent « l'espace habité de l'être parlant <sup>1</sup> » ? Cet espace est celui de la structure du sujet mais aussi celui de la vie ensemble.*

*Je tenterai de mettre en perspective quelques écueils possibles dans ces différents registres du fait de l'inconscient, langage et réel. Le symptôme, trace de « ce qui ne va pas dans le réel <sup>2</sup> », y répond. Toutes les réponses ne sont pas équivalentes.*

Quand Lacan dit, en 1967, dans le séminaire *La Logique du fantasme* : « L'inconscient c'est la politique <sup>3</sup> », il se réfère à la logique du signifiant, c'est la théorie de l'inconscient-langage. La structure du signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, le sujet est pris dans une chaîne signifiante.

Cependant, Lacan n'aura de cesse de préciser que « l'eau du langage » qui traverse le sujet dès sa naissance laisse des marques de jouissance – lettre, trace – à partir desquelles se fait le joint entre le langage et le corps, d'où se cristallise le symptôme. Si une partie est déchiffirable, une autre reste hors sens, inatteignable, au moins par le langage, occulte comme le dit Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent*.

Occulte ne veut pas dire caché, le caché peut se trouver, se dévoiler et prendre sens, car il est pris dans le discours. L'occulte se rencontre, on s'y heurte, c'est la part la plus profonde de l'inconscient, hors de la maîtrise, elle fait à la fois bord et trou. Ce n'est sans doute pas étranger à l'horreur de savoir et c'est aussi au cœur de la politique. Freud déjà dégageait trois impossibles : gouverner, éduquer, psychanalyser.

Lacan est allé plus loin et a formalisé ce point de structure en se servant de la logique mathématique et avec l'écriture des nœuds borroméens, « il n'y a pas de rapport sexuel » qui puisse s'écrire, il y a un réel irréductible, il n'y a pas de complétude possible, il manque un signifiant qui permettrait d'écrire le rapport entre les sexes.

Ce point, structure de l'inconscient, ossature du sujet dans ce qu'il a de plus particulier, Lacan en a fait un point fondateur pour son école, pour un collectif, donc pour une politique, un choix décidé et éclairé. La politique en effet suppose une visée, des choix, des moyens, des actes, une éthique.

### Cardo

Le mot *cardo*, gond, c'est-à-dire un point fixe, un point d'articulation qui permet un battement, une ouverture, ou une fermeture, me paraît représenter le point de passage entre le particulier et le groupe, au moins pour l'école de psychanalyse fondée par Lacan (et certaines de celles qui ont suivi), peut-être aussi ce qui est à l'œuvre dans la politique au sens plus général.

J'ai trouvé trois occurrences où apparaît le mot *cardo* dans l'enseignement de Lacan (il y en a peut-être d'autres) :

1. En 1964, dans « L'acte de fondation », il appelle ainsi le comité d'accueil chargé de recevoir les candidatures à cette nouvelle école : « *cardo*, c'est-à-dire gond dit en latin, ce qui en indique l'esprit <sup>4</sup> » ;

2. En 1967, dans la « Proposition pour la passe », en créant le dispositif de la passe, il fait un choix politique qui permet d'éclairer le cœur de la psychanalyse en intension (émergence du désir du psychanalyste) et en extension (transmission et place de la psychanalyse). Le cartel, groupe nouveau dans sa structure de fonctionnement, est l'autre dispositif de base de travail. Lacan dit qu'il vaudrait mieux dire « *cardo* » (« ce qui en indique l'esprit » peut-on rappeler) ;

3. Il réemploie ce terme dans la leçon du 15 janvier 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*, quand il travaille la question de la vérité de façon renouvelée par rapport à la logique d'Aristote (logique formelle). Il précise que *cardo* désigne le « nombre cardinal », c'est-à-dire le nombre d'éléments dans un ensemble. On n'est plus dans la même logique. Dans le séminaire ...*Ou pire*, il s'était appuyé sur la logique propositionnelle de Frege pour cibler le réel.

À partir des textes fondateurs de Lacan, qui sont encore aujourd'hui les textes de référence pour notre École, je vais essayer de dégager quelques points de structure, à la fois appuis et failles du sujet qui sont aussi mis en

jeu dans la politique. Que ce soit pour un sujet, un collectif, pour une société ou une civilisation, toutes les solutions trouvées pour répondre au malaise, comme dirait Freud, ne se valent pas, elles peuvent l'accentuer, le creuser ou le réduire. Les conséquences pour les sujets n'en sont pas les mêmes.

### Les textes de référence

Pour éclairer notre question, je vais reprendre les points qui m'ont paru majeurs dans chaque texte.

- « Acte de fondation <sup>5</sup> », 21 juin 1964.

« Je fonde – aussi seul [...] dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École française de psychanalyse, dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir [...] la direction <sup>6</sup> » (pas une « chefferie », pas de hiérarchie).

- l'organisme (et non pas l'institution)...
- où doit s'accomplir un travail...
- pour faire vivre le soc tranchant de la vérité de la psychanalyse,
- le mode de travail en sera un petit groupe, le cartel,
- il y aura à l'entrée une sélection, dont il remet la charge à un simple « comité d'accueil ».

C'est à contre-courant de ce qui se faisait jusque-là. C'est une façon nouvelle de prendre en compte le réel, de contrer l'inflation imaginaire, de souligner les dérives toujours possibles vers l'idéologie et de lutter contre « l'enkystement de la pensée » et la tendance à se couler dans « l'économie régnante ». Voilà des écueils soulignés, pris en compte, dont on voit déjà qu'ils touchent à l'imaginaire, au symbolique et au réel. C'est une façon d'organiser l'imaginaire et le symbolique en tenant compte du réel.

- « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École <sup>7</sup> »

Il y a un réel en jeu dans la formation du psychanalyste, il ne s'agit pas de le voiler, mais de trouver le moyen de prendre en compte le défaut et la béance. Lacan en fait le point de rencontre entre la psychanalyse en intension et la psychanalyse en extension. Il invente la passe, dispositif d'École qui permet de recueillir les témoignages de passe, au plus près de l'inconscient du sujet et de ce qui fait le passage du psychanalysant au psychanalyste, passage essentiel pour une école de psychanalyse et pour définir sa politique et son orientation.



Ce passage « a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause <sup>8</sup> ». Cela ouvre et encourage à un travail de doctrine dont la béance est le centre, dont « l'horizon » ne doit pas être obturé. Lacan énonce trois « points de fuite » perspectifs (trois facticités), chacun correspondant à l'un des trois registres qui fondent le sujet.

Au niveau du symbolique, il y a la facticité d'un mythe. Le mythe d'Œdipe est fondateur, « sans quoi la psychanalyse en extension [...] devient tout entière justiciable du délire du Président Schreber ». Pour autant, il ne s'agit pas d'en faire une idéologie (castration et Œdipe) susceptible d'imposer ce qui serait bien ou mal, concernant la famille par exemple. Lacan est allé au-delà de l'Œdipe, avec le nouage par la nomination, soit un dire, renouvelant la conception de Freud du Père ; « du Père on peut s'en passer à condition de s'en servir », comme il le dit dans le séminaire *Joyce le Sinthome*.

Au niveau de l'imaginaire, Lacan situe la facticité de l'Unité. Certaines structures de groupe y renvoient, telles l'Église et l'Armée, comme Freud l'a développé. Les identifications imaginaires y sont privilégiées, ainsi que la mise en fonction du Père idéal. On peut noter que le cartel vient à l'encontre de ce modèle.

Au niveau du réel, la facticité « réelle, trop réelle », celle du « camp de concentration »... qui ira en se développant « comme conséquence du remaniement des groupes sociaux par la science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit ». Les procès de ségrégation sont à l'horizon de cette évolution (« notre avenir de marchés communs »). On y voit à l'œuvre la négation ou le refus de la différence, ce qui est antinomique avec la psychanalyse.

- « Discours à l'École freudienne de Paris <sup>9</sup> », 6 décembre 1967.

Pour notre propos, je retiendrai trois points :

1. Le risque d'inflation imaginaire avec la mise au premier plan des narcissismes, et un avertissement : « Infatuation et prudence ne doivent pas faire office d'organisation » ;

2. La différence entre « seul » et « être le seul », qui me paraît fondamentale. « [...] seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique [...] » ne veut pas dire « être le seul ». C'est une interprétation (faite par certains) qui relève de l'imaginaire, i(a), pour se protéger de l'angoisse, car le « a, cause du désir » peut être à la merci de l'Autre ;

3. La « haine » qui a accueilli parfois, par les psychanalystes eux-mêmes, le discours de Lacan. Pourquoi ? Parce qu'il touche à l'intolérable, à la jouissance, et à « l'acte qui ne supporte pas les semblants ». « L'inconscient, lui, ne fait pas semblant. »

- « Note italienne <sup>10</sup> », 1974.

S'adressant au groupe italien, Lacan redit les éléments clés de là où il en est arrivé sur le plan théorique, que cela concerne l'analyste ou le groupe analytique, et c'est éminemment politique.

Je le cite : « C'est du pas tout » que relève l'analyste, et aussi, pour que le groupe fonctionne, « il faut du réel tenir compte ». La difficulté est que l'analyste « loge un autre savoir » que celui de la science. Ce savoir est habituellement refusé ou rejeté.

L'analyste doit donc lui-même être arrivé au point de pouvoir cerner la cause de sa propre horreur de savoir et supporter ainsi d'être « le rebut de ladite humanité », car « l'humanité se situe du côté du bon-heur » (du côté de ne rien vouloir savoir, du côté de la croyance en l'harmonie, avec les retours du réel que cela induit).

- « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* <sup>11</sup> », 17 mai 1976

Une nouvelle version du réel apparaît.

On court après la « vérité menteuse », nous dit Lacan, mais, pour l'analyste, la butée sur le réel vient arrêter cette course, qui pourrait être sans fin. « Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible <sup>12</sup> [...] »

La passe permet de saisir cela à partir du témoignage de l'expérience de ceux qui s'y risquent. Pas tous, car il n'y a pas de tous, de tous pareils. Il n'y a que des « épars désassortis », ce qui va dans le sens de ce que dénonçait déjà Lacan de l'unité impossible dans la « Proposition pour la passe » en 1967.

- « Lettre de dissolution <sup>13</sup> » de l'EPF, 5 janvier 1980.

Cette lettre marque un constat et une rupture.

Le sujet qui parle est le sujet de l'inconscient ; quoiqu'il veuille s'en défendre, ce n'est pas le sujet de la pensée. Il y a un fossé entre les deux. Les lapsus ne manquent pas de venir en témoigner au moment où l'on s'y attend le moins. Le sujet de l'inconscient c'est le sujet de la parole.

Les effets de discours peuvent entraîner les effets de groupe, ce qu'il souligne pour cette école qu'il dissout alors. Il constate que la psychanalyse y a viré au sens, ce qui la ramène du côté de l'Église et de la religion. En effet, le sens est toujours religieux.

La Cause aura son école sur les mêmes bases que celles déjà définies, Lacan le déclare dans sa lettre pour la Cause freudienne du 23 octobre 1980. Rien de nouveau : « Il y a du refoulé. Toujours, c'est irréductible. Élaborer l'inconscient, comme il se fait dans l'analyse, n'est rien qu'y produire ce trou. » Si ce n'est peut-être évoquer la mort, le réel de la mort qui ne se peut « regarder en face ».

Quelle garantie alors pour l'analyste et pour l'École, si ce n'est celle des analystes eux-mêmes, des AME, des AE, qui passent, pour maintenir le cap d'une école qui ne vire pas à la religion, à la secte, à la dictature... ?

Lacan n'a eu de cesse d'insister sur le fait que les trois consistances, symbolique, imaginaire, réel, étaient équivalentes, qu'il n'y en avait pas une qui devait prévaloir sur l'autre sans effets problématiques pour le ou les sujets, un groupe ou une société, et qu'elles se nouent autour de *a*, espace vide-trou comme il l'a écrit avec les nœuds borroméens.

Dans chacun de ces champs, j'ai choisi de développer un point qui m'a semblé pouvoir éclairer la prise du sujet contemporain dans sa culture, la culture occidentale, une question qui met en jeu l'articulation du particulier et du collectif.

### Au niveau symbolique

Je ne reviens pas sur le langage, la parole, le signifiant, mais je vais tenter de dire quelque chose sur les discours, qui, articulant signifiant et jouissance, déterminent des liens sociaux spécifiques.

Lacan en rappelle la définition lors de la conférence à l'université de Milan le 12 mai 1972 <sup>14</sup> : « Le discours, c'est quoi ? C'est ce qui, dans l'ordre... dans l'ordonnance de ce qui peut se produire par l'existence du langage, fait fonction de lien social. »

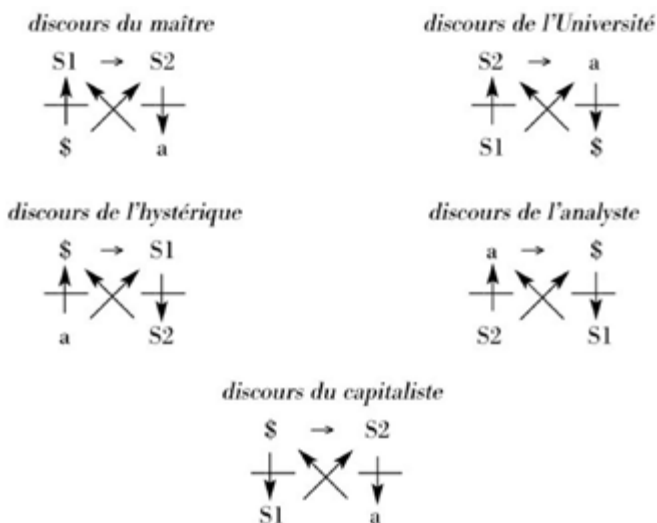
Il y a donc quatre discours, que Lacan a écrits en 1969 et 1970 (après Mai 68 et les remises en question concernant l'Université et son enseignement) dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* <sup>15</sup>, auxquels il ajoutera le discours du capitaliste en 1972 dans cette conférence à l'université de Milan.

Les quatre discours sont constitués à partir de quatre places – l'agent, la vérité, l'autre, la production –, sur lesquelles se positionnent quatre

lettres, selon les discours : S1 le signifiant maître, S2 le savoir, \$ le sujet, *a* le plus-de-jouir.

Dans les entretiens de Sainte-Anne en 1971 et 1972 <sup>16</sup>, Lacan revient sur l'écriture en tétraèdre des discours en précisant autrement les quatre sommets : en place d'agent, le semblant ; en place d'autre, la jouissance ; en place de plus-de-jouir, la production ; la vérité reste à sa place.

L'accent est mis sur le semblant, car, comme il le dit encore à Milan, « il n'y a aucun discours possible qui ne serait pas de semblant ». C'est un des éléments de ce qui lie les hommes entre eux et en dit la nature profonde.



Si l'on regarde le discours du capitaliste, on peut remarquer qu'il y a :

- en place d'agent, \$ comme dans le discours hystérique ;
- en place de vérité, S1 comme dans le discours universitaire ;
- en place d'autre, S2 comme dans le discours du maître ;
- en place de production, *a* comme dans le discours du maître.

J'ai trouvé intéressant de constater que le discours analytique, dans cette écriture (au niveau des places), n'était pas représenté, et que le discours du maître était prévalent.

Le discours du maître, ça marche du fait qu'il y ait du langage, du signifiant, de l'Un. Dans cette conférence à Milan, Lacan dit que le discours

capitaliste est le « substitut » du discours du maître (du maître moderne, dit Bruno Moroncini, professeur de philosophie à l'université de Salerne en Italie, dans un article publié dans *L'En-je lacanien*<sup>17</sup>). Lacan ajoute, toujours à Milan, que le discours du capitaliste, qui n'est pas « moche » mais « follement astucieux », est « voué à la crevasion ». Il marche tellement bien (il y a une inversion entre le S1 et le \$) que c'est « intenable », « ça se consomme si bien que ça se consume ».

On peut noter que, à la différence du discours hystérique, le \$ qui est aux commandes ne produit pas un savoir mais du plus-de-jouir. Il fonctionne comme une injonction à la jouissance.

On peut remarquer aussi que, si les quatre discours s'écrivent en faisant tourner les lettres d'un quart de tour, le discours du capitaliste fait rupture avec cette logique : une des fractions est l'envers du discours du maître, l'autre, l'envers du discours de l'analyste. Lacan dit qu'à chaque changement de discours peut venir l'amour, il est à noter que le discours du capitaliste n'est pas pris dans cette ronde.

Il semble que le sujet du désir \$ et le plus-de-jouir sont ici comme déconnectés, non reliés par le fantasme, par l'impuissance ou l'impossible, comme si le sujet pouvait rejoindre la jouissance (comme dans la perversion ?). N'y aurait-il donc aucune limite à ce pousse à jouir ?

Mais il faut rappeler avec Lacan un impossible, que la jouissance est interdite à qui parle comme tel ; l'impératif « jouis » est donc accompagné quoi que l'on fasse d'un « tu ne peux pas » de structure (différent du « tu ne dois pas » du surmoi). Il y a donc de toute façon un reste. Cette perte première de jouissance (que les objets pulsionnels viennent habiller, se faisant le support du fantasme) est inéliminable et incomblable.

C'est ce que souligne aussi Bruno Moroncini dans l'article déjà cité : « On pourrait croire que le sujet désirant se réalise lui-même à travers la consommation des objets [en fait] c'est lui-même qui se consomme, qui disparaît<sup>18</sup>. » La psychanalyse le fait réapparaître.

Rappelons, comme cela a été dit à Bordeaux aux Journées nationales des collèges cliniques, que le discours du capitaliste, qui s'origine d'une « mise au rancart du réel du sexe », évacue aussi la dimension de l'amour.

Comme le dit l'auteur dont j'ai déjà parlé, les savoirs psychologisants qui se développent, cognitivisme, neurosciences, etc., sont un « savoir pestilentiel » au service du discours du capitaliste, car ils cherchent à évacuer ou guérir le symptôme, c'est-à-dire le malaise dans la civilisation, afin « que se réalise, en un mot, le rêve de tout dictateur d'imposer à son peuple

un bonheur sans désir, une satisfaction sans manque et sans restes... », et ce au prix de l'annulation du sujet. C'est aussi ce qui se passe avec les managements gestionnaires centrés sur l'évaluation quantitative des seules performances.

### Au niveau de l'imaginaire

Les discours font lien social, mais l'imaginaire est aussi indispensable pour la construction d'un sujet à partir du trait unaire, de l'idéal du moi, pour permettre que les sujets se lient entre eux, puissent faire groupe, *via* l'identification. L'identification permet la constitution du lien, mais aussi peut le rompre, car elle est un des supports de l'investissement de la libido.

Dans le séminaire *L'Identification*<sup>19</sup>, Lacan dégage le trait, le Un, comme étant un point d'amarre essentiel à partir de quoi peut se constituer le sujet.

Dans le *Séminaire III, Les Psychoses*<sup>20</sup>, Lacan nous dit, ce qu'il a aussi développé par ailleurs, que la relation au narcissisme est la relation imaginaire centrale pour le rapport interhumain : c'est une relation érotique. La saisie de l'autre par l'image se fait par la voie d'une captation érotique, par la voie de la relation narcissique, qui est une source de tension agressive (cf. le stade du miroir, ou moi ou l'autre). La fonction symbolique, quand elle est présente, vient la réguler, la pacifier.

Lacan, dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*<sup>21</sup>, va plus loin que l'agressivité, il parle de cruauté au cœur de l'être humain, comme l'avait déjà dit Freud.

Dans la leçon XIII, « La mort de Dieu<sup>22</sup> », il rappelle que, pour Freud, le meurtre est à l'origine de la culture. Mais il précise que le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance que la présence de celui-ci était censée interdire, mais qu'il en renforce l'interdiction. Le mythe de *Totem et tabou* rend visible cette faille « interdictive ».

Lacan rappelle que, dans *Malaise dans la civilisation*<sup>23</sup>, Freud insiste sur le fait que « tout ce qui est viré de la jouissance à l'interdiction va dans le sens d'un renforcement toujours croissant de l'interdiction<sup>24</sup> ». Et qu'en est-il de l'amour du prochain (« commandement dans notre civilisation ») sur lequel bute Freud, se demande Lacan dans la leçon XIV<sup>25</sup> ? Il faut l'articuler aux élaborations qui mènent au fait que Dieu est mort et donc à son inexistence. Les bases du problème éthique en sont changées, car cela découvre que la jouissance est un mal, qu'elle comporte le mal du prochain (Freud appelle cela l'au-delà du principe du plaisir, la pulsion de mort),

c'est-à-dire « la tendance native de l'homme à la méchanceté, à l'agression, à la destruction et donc aussi à la cruauté... ».

Ainsi, l'amour du prochain peut faire surgir « cette méchanceté foncière qui habite en ce prochain ». Mais, dès lors, « elle habite aussi en moi-même ».

Et, demande Lacan, « qu'est-ce qui n'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance dont je n'ose m'approcher ? » Car, et Freud a écrit le *Malaise dans la civilisation* pour cette raison, quand je m'en approche, « surgit cette insondable agressivité devant quoi je recule, que je retourne contre moi et qui vient à la place même de la loi évanouie, donner son poids à ce qui m'empêche de franchir une certaine frontière à la limite de la Chose ». Il y a une limite et donc un au-delà possible.

Lacan, dans la leçon XV, « La jouissance de la transgression <sup>26</sup> », pose les questions suivantes : « La jouissance de la transgression, en quoi consiste-t-elle ? », et aussi, si le sujet rebrousse chemin devant « cette *destrudo* », « quel est donc ce qui convoie le procès de ce retournement ? » Lacan répond : « [...] c'est l'identification à l'autre [...] qui surgit à l'extrême de telles de nos tentations [...] ». Ainsi, nous reculons à « attenter à l'image de l'autre parce que c'est l'image sur laquelle nous nous sommes formés comme moi ».

Or, en principe, chacun cultive ce fil qui le relie à la vie ; Freud parle dans « Deuil et mélancolie » de « la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie <sup>27</sup> ». (Que se passe-t-il pour ces terroristes qui tuent et se tuent comme si la vie n'avait plus de prix, plus de sens et qu'ils rejoignaient la jouissance elle-même ?)

Au niveau imaginaire, nous sommes solidaires de l'interdépendance de la constitution de soi et du semblable. Cela fait aussi le joint entre le plus particulier et le collectif, les autres, où se joue le destin de la pulsion de mort. Les enjeux personnels, éthiques et politiques y sont cruciaux.

Lacan termine cette leçon sur le fait qu'au-delà du « creux » présent au cœur de l'image, il y a le « vide de Dieu à découvrir ». Rien ne vient répondre de ce point, que l'on peut mettre en perspective avec le trou dans le savoir « qui laisse l'Homme dans le vide », comme il le dit aussi dans cette leçon.

### Au niveau du réel

Pour terminer, concernant le réel, *a*, « en forme » de ce vide, je rappellerai juste : « Il faut du réel tenir compte... »

Supporter l'espace vide est crucial pour maintenir la dimension du sujet de l'inconscient et du désir, pour lutter contre son asservissement ou sa destruction, pour entretenir l'espace de la parole et du dire.

La question du réel a évolué au cours de l'enseignement de Lacan, je m'en tiendrai ici à ce qu'il reprend dans la leçon du 12 février 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*<sup>28</sup> : « Il y a du savoir qu'il y a beau n'y avoir aucun sujet qui le sache, il reste être du réel. C'est un dépôt. C'est un sédiment [...] ». Il y a du savoir sans sujet.

Et plus loin : « Le savoir inconscient, c'est de l'ordre de l'écrit. »

Il synthétise cela dans l'entretien à Rome en 1974 avec Emilia Granzotto<sup>29</sup> : « J'appelle symptôme tout ce qui vient du réel et le réel tout ce qui ne va pas [...] le réel revient toujours à la même place », et aussi, « le réel cette chose monstrueuse qui n'existe pas ».

La psychanalyse doit rester au plus près de cela, de ce qui fait l'assise de la différence et donc de la possibilité de vivre ensemble au un par un mais aussi avec ses semblables. C'est un équilibre toujours à rechercher, jamais définitif et immuable, car ce que nous apprend la psychanalyse c'est que le réel de la jouissance est au cœur du sujet, des parlêtres. Elle est donc aussi active dans les groupes, dans les collectifs, dans les sociétés, et l'on sait que cela peut mener au pire.

Dans le séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan conclut : « Il faut être dupe, c'est-à-dire coller à la structure<sup>30</sup> », car *les non-dupes errent*. Peut-être la meilleure façon de maintenir la place vide au cœur de la structure que Lacan écrit... dans le séminaire ...*Ou pire*.

### Quelle place pour la psychanalyse ?

Il y a du réel dans le savoir, cela donne l'orientation de la pratique analytique, au un par un jusqu'à la différence absolue, et les conditions d'une transmission qui ne peut être totalisante ni universalisante pour elle-même et pour les autres savoirs. Elle se heurte à l'impossible et à la difficulté même de se faire entendre puisque cela suppose du transfert.


Elle ne vise pas à résoudre le malaise. Elle soutient la dimension du sujet, du désir et du manque en tenant compte de la jouissance.


























Elle est à une place cruciale et unique, d'où peuvent se dégager une éthique et peut-être quelques balises pour s'orienter dans « les chicanes du non-rapport sexuel » (Journées nationales des collègues cliniques à Bordeaux). Lacan en fait même, dans l'entretien avec Emilia Granzotto, « le seul rempart concevable contre les angoisses contemporaines ».





*Mots-clés : cardo, discours du capitaliste, cruauté, symptôme.*


---


\*  Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 12 avril 2018.


1.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 13 novembre 1973.
2.  Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto pour le journal *Panorama* (en italien), à Rome, le 21 novembre 1974.
3.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
4.  J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229-241.
5.  *Ibid.*
6.  *Ibid.*, p. 229.
7.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243-259.
8.  *Ibid.*, p. 254.
9.  J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 261-281.
10.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 307-311.
11.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571-573.
12.  *Ibid.*, p. 573.
13.  J. Lacan, « Lettre de dissolution », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 317-319.
14.  Discours de Jacques Lacan à l'université de Milan le 12 mai 1972, paru dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 32-55.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 31.
16.  Leçon du 3 février 1972 du séminaire *Le Savoir du psychanalyste*, que Lacan tenait à la chapelle Sainte-Anne, en alternance avec ... *Ou pire*. Il a été scindé en deux parties : les quatre premières leçons sont publiées à part sous le titre *Je parle aux murs* ; les autres sont intégrées au séminaire ...*Ou pire*.
17.  B. Moroncini, « Quelle politique pour la psychanalyse », *L'En-je lacanien*, n° 28, *Des passions*, Toulouse, Érès, 2017, p. 119.
18.  *Ibid.*, p. 135.
19.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit.
20.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981.
21.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.
22.  *Ibid.*, p. 197-209.
23.  S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010.
24.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 208.
25.  *Ibid.*, p. 211-223.

26.  *Ibid.*, p. 225-241.

27.  S. Freud, « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1968, p. 150.

28.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit.

29.  Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto, art. cit.

30.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, *op. cit.*, leçon du 13 novembre 1973.

## Dimitra Kolonia

### Quelle politique après la fin d'une analyse \* ?

« L'inconscient c'est la politique », expression extraite du séminaire *La Logique du fantasme*, peut avoir plusieurs entrées possibles pour l'aborder. Celle que j'ai choisie consiste à la lire comme une *politique de l'inconscient*, c'est-à-dire l'inconscient pris comme une orientation.

Tout d'abord, orientation de l'analyste dans la direction de la cure, car l'inconscient c'est la politique de l'analyste. Pourrait-ce être autrement, étant donné que la découverte même de la psychanalyse par Freud s'est fondée sur la croyance de l'existence de l'inconscient ?

Mais aussi, orientation pour un sujet qui, guidé, orienté par la boussole de son inconscient, n'a pas toujours l'impression de trouver le nord.

Nous ne pouvons pas penser l'inconscient sans le lier au symptôme. Freud est arrivé à l'inconscient à partir des symptômes des hystériques. Et avec l'enseignement de Lacan, nous ne pouvons pas penser le symptôme sans le lier à la jouissance.

Certes l'inconscient ne se réduit pas au symptôme, qui est une formation de l'inconscient, mais pas n'importe laquelle. Le fait que le symptôme soit lié à la répétition le distingue des autres formations de l'inconscient, qui, bien que fugitives, des éclairs, ne manquent pas d'indiquer la politique du sujet, comme Mihaela Turcanu Lazarov <sup>1</sup> l'a très habilement développé lors de la séance précédente, à partir du *Witz*.

Le symptôme, lié à la répétition, a une autre temporalité, une autre constance <sup>2</sup>. Est-ce que sans l'insistance de la répétition les sujets seraient dérangés par leurs symptômes, voudraient s'en débarrasser et seraient poussés à demander une analyse (ou une thérapie quelconque) ? Parler de la répétition ne serait pas sans lien avec la jouissance, puisque « la répétition est fondée sur un retour de la jouissance <sup>3</sup> ».

Si, en suivant Lacan, nous définissons le symptôme comme « quelque chose qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel <sup>4</sup> », ne serait-ce pas le « ce qui ne cesse pas... » qui pousserait les sujets à vouloir le faire cesser ?

Ainsi, le devenir du symptôme dans une analyse, le traitement que l'analyste lui réserve et son enjeu quant à la fin de la cure, notamment avec l'avancée de Lacan d'une fin par identification au symptôme, mettent le symptôme<sup>5</sup> au cœur de la politique de l'inconscient, que je propose de décliner selon trois axes. Plus qu'un travail achevé, il s'agit d'un questionnement en chantier.

### Le symptôme au cœur d'une politique sans sujet

J'ai choisi de paraphraser Lacan, pour souligner la dimension d'étrangeté qu'il y a entre un sujet et ses symptômes, en dehors du dispositif de l'analyse.

Si Freud a découvert la psychanalyse, il n'a pas découvert l'inconscient, qui était là, bien avant lui, destin du parlêtre oblige. Et pourtant. L'inconscient n'existe pas en dehors du discours psychanalytique, dans le sens qu'un sujet, en dehors d'une analyse, ne peut pas tirer au clair l'inconscient dont il est sujet<sup>6</sup>, comme dit Lacan.

Les effets de son inconscient sur lui, un sujet peut sans doute les ressentir à travers ses impasses. Mais, hors analyse, il ne peut pas les repérer en tant que tels. Ce qui ne va pas n'est pas pensé comme un symptôme, comme quelque chose de conditionné et encore moins de son fait ; quand il fait un mauvais rêve, il peut lui tourner le dos et continuer à dormir ! Le sujet, alors, peut tourner son dos à l'inconscient, peut l'ignorer, rêver qu'il existe mais refuser de se réveiller, le fuir, ne pas vouloir en savoir quelque chose.

Au vu de ses symptômes, le sujet invente son interprétation. La division, l'impossible inscription du rapport sexuel, la castration, les manifestations de l'inconscient sont vécus comme un signe d'une impuissance, un manque de chance, un échec, le fruit du hasard sans logique ou cohérence, la faute de l'autre. Pourquoi pas le mauvais œil et l'heur mauvais.

Donc les symptômes, produits, et représentants en quelque sorte de la subjectivité de leur époque, ne peuvent qu'être interprétés, par le sujet, à partir de ce discours dominant dans lequel ils se forment. Seulement, l'interprétation donnée par le sujet à ses bévues ne met pas une fin à *ne cesse pas de revenir* du symptôme, et elle n'a pas d'incidence sur sa jouissance. Ou, pour le dire plus justement, elle n'a pas la même incidence sur la jouissance que l'interprétation de l'analyste. Car il y a des interprétations de certains sujets qui font flamber la jouissance de leurs symptômes.

J'ouvre une parenthèse pour soumettre une question : si l'analyste est invité à rejoindre la subjectivité de son époque, cela a-t-il des incidences sur sa politique ?

Quelle que soit l'interprétation du sujet sur ce qui lui arrive, c'est l'inconscient qui le guide à son insu, dans ses choix, dans ce qui le lie ou qui l'oppose aux autres <sup>7</sup>, dans ce à quoi il va adhérer ou pas, dans sa façon de répondre aux impératifs de jouissance et aux injonctions du discours de son époque, à ses illusions, et aux rumeurs auxquelles il est susceptible d'adhérer, comme le dit joliment J.-J. Gorog <sup>8</sup>.

Comment répond l'analyste au sujet qui, dérouté par ses symptômes, dans lesquels il ne se reconnaît guère, trouve le chemin de l'analyse ?

### **Le symptôme au cœur de la politique de l'analyste**

L'analyste répond en donnant une direction, celle de l'inconscient, et cet acte constitue sa politique. Il répond : « Ce que vous faites, bien loin d'être le fait de l'ignorance, c'est toujours déterminé déjà par quelque chose qui est savoir et que nous appelons l'inconscient. [...] La réponse de l'inconscient c'est qu'elle implique le sans pardon, et même sans circonstances atténuantes. Ce que vous faites est savoir parfaitement déterminé <sup>9</sup>. »

Freud, avec sa découverte, est le premier à poser que le sujet n'est pas maître de sa maison. Avec sa conception du symptôme comme vérité du sujet, ayant un sens qui peut se déchiffrer, il inaugure une nouvelle voie et rompt définitivement avec l'idée du symptôme médical de son époque. Le symptôme, dans une optique analytique, ne vient plus indiquer la présence d'une maladie à éradiquer, mais il signe l'existence d'un inconscient et d'un message à déchiffrer.

Pour Freud, le sens du symptôme inclut deux questions <sup>10</sup>.

La première est le « d'où » du symptôme. Il s'agit des impressions et des expériences vécues, venues du dehors, qui furent nécessairement un jour conscientes et qui peuvent être devenues depuis inconscientes par l'oubli.

La deuxième est le « vers où », ou le « à quoi bon » du symptôme. Cela concerne les intentions que sert le symptôme. C'est toujours un processus endopsychique. C'est le « à quoi bon », la tendance du symptôme, qui fonde la dépendance du symptôme à l'inconscient. Freud constate que les symptômes servent toujours la même intention, à savoir la satisfaction de souhaits sexuels, ils sont le substitut de quelque chose qui a été empêché par le refoulement.

Lacan va beaucoup plus loin que Freud dans la conception du symptôme, qui prend une place centrale vers la fin de son enseignement. Le symptôme vient du réel. Il est « le signe de quelque chose qui ne va pas dans le réel <sup>11</sup> ». Ce qui ne va pas, c'est ce réel qui vient déstabiliser, contester l'intention du sujet.

Le symptôme est une *fixion* de jouissance qui vient à la place du réel. Il est fonction de jouissance, écrite  $f(x)$ . Le  $x$  est « ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, en tant que seulement dans la lettre, l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité <sup>12</sup> ». Pour mieux saisir la fonction de la lettre, je mettrai en lien une autre définition de Lacan, de la même époque, selon laquelle le symptôme est « la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine <sup>13</sup> ». Dans ce sens, le symptôme ne serait-il pas la façon dont chacun jouit d'Un élément,  $x$ , de son inconscient ?

Ce Un, qui n'est pas un nombre, peut être n'importe quel élément de l'inconscient. Il peut être « le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée <sup>14</sup> ». Le Un, qui est « constitué de la place d'un manque <sup>15</sup> », surgit comme réponse au manque du rapport sexuel. À la place du « il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate <sup>16</sup> », il y a le symptôme, l'Un symptôme, *il y a de l'Un*. Le symptôme a pour fonction de suppléer à l'impossibilité structurale d'inscrire le rapport sexuel.

Ce Un, marque de jouissance singulière pour chaque sujet, c'est l'Un comme « Un seul. C'est l'Un en tant que [...] c'est la différence <sup>17</sup> ».

En suivant ces avancées de Lacan, la politique de l'analyste, d'orientation lacanienne, se trouve concernée, voire modifiée. L'analyste dans la direction de la cure ne s'arrête pas au seuil du sens, de la vérité menteuse et de la jouis-sens du fantasme, mais il interroge le réel et la jouissance.

L'interprétation, moyen par où la politique de l'analyste s'exerce par excellence, se trouve concernée et ajustée aussi, car « c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère <sup>18</sup> ». Ainsi, avec l'interprétation qui joue sur l'équivoque, l'analyste vise un effet de bascule dans l'effet de sens, vise un trou dans le sens. L'interprétation de l'analyste vise la jouissance.

M. Bousseyroux écrit à propos de ce changement : « L'interprétation n'a plus pour visée le déchiffrement du symptôme lu, comme le fait Freud, à travers la grille du fantasme [...] Il s'agirait bien plus d'opérer par l'équivoque de façon non seulement à séparer le symptôme du sens du déchiffrement mais aussi à le séparer de cette jouissance du chiffrement phallique des Uns de l'inconscient <sup>19</sup> ».

Cette visée de l'interprétation, à savoir séparer le symptôme de la jouissance, rejoint, me semble-t-il, ce qui est visé à la fin d'une analyse, par l'identification au symptôme. « À quoi donc s'identifie-t-on à la fin de l'analyse ? Est-ce qu'on s'identifierait à son inconscient ? C'est ce que je ne crois pas. Je ne le crois pas, parce que l'inconscient reste [...] l'Autre. [...] Est-ce

que ce serait ou ça ne serait pas, s'identifier, en prenant des garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme <sup>20</sup> ? »

L'identification au symptôme, ne serait-ce pas cette distance acquise, grâce à la séparation du symptôme de la jouissance ? Alors qu'au début d'une analyse le sujet ne se reconnaît pas dans ses symptômes, il arrive avec un *ce n'est pas ça*, à la fin, il peut partir avec un *c'est ça*. Non pas parce que le symptôme a disparu, comme il l'a espéré au début, mais parce qu'il peut s'y reconnaître, ayant localisé la jouissance de son symptôme comme étant la sienne.

Cette identification alors « relève du s'y reconnaître ». Par ce "s'y reconnaître", Lacan indique d'une certaine façon que cette identification finale au symptôme n'est pas à concevoir comme quelque chose qui se produirait en dehors de l'opération spécifique du discours analytique. [...] Dans le symptôme, on reconnaît non seulement quelque chose de sa vérité mais également son être de jouissance. [...] C'est pour un parlêtre de se reconnaître dans son symptôme, c'est-à-dire dans le plus particulier de sa jouissance <sup>21</sup> ».

Une question se pose à ce niveau. Si l'inconscient c'est la politique, si c'est l'inconscient qui oriente le sujet, quelle politique, pour le sujet, après la fin d'une analyse ? Après la fin d'une analyse, l'inconscient continue-t-il à être la politique ? Quelle politique pour un analysé, analyste ou pas, qui après une analyse sait pourquoi il est empêtré de ses *sinthomes*, comme dit Lacan ?

L'analyse, il me semble, permet au sujet empêtré de décider autrement, de choisir et d'être plus acteur de sa vie, car plus orienté grâce à la distance prise avec son fantasme, la séparation avec l'Autre, la jouissance dévalorisée, grâce au savoir acquis, bien que partiel. Je ne vois pas comment l'inconscient cesserait d'être la politique. Pourtant, un changement est opéré avec la fin d'une analyse. Qu'est-ce que ça change à la politique ?

Est-ce que le désir, plus affirmé après une psychanalyse là où avant il était tremblant, est-ce que le symptôme séparé de la jouissance que le fantasme valorisait en l'imputant à l'Autre servent de boussole, après une psychanalyse ?

Le symptôme borroméen de fin d'analyse, écrit C. Soler, noue pour chacun de façon singulière, jamais globale, le désir et les jouissances. Il n'exclut nullement le lien social, au contraire, il assure un amour plus digne, voire la sortie du troupeau <sup>22</sup>.

Ce nouveau nouage, du désir avec les jouissances, participe-t-il à la politique de l'inconscient, une politique de l'inconscient qui serait « nouvelle », à l'instar du « sujet nouveau » de la fin de l'analyse ? Pourrions-nous dire qu'après la fin d'une analyse, le sinthome est au cœur de la politique de l'inconscient ?

### **Le symptôme au cœur de la politique d'une école de psychanalyse**

Si la question du symptôme est au cœur de la politique de l'analyste, elle ne peut pas rester absente de la politique d'une école de psychanalyse, notamment la nôtre qui, étant du champ lacanien, le champ de jouissance, marque sans ambiguïté son orientation.

Une école de psychanalyse ne peut pas rester indifférente au malaise dans la civilisation et aux politiques, entre autres du champ de la santé mentale, qui se mettent en place pour y répondre. À ce propos, S. Askofaré écrit : « Ce qui se passe dans notre champ, celui dit de la "santé mentale", s'il est paradigmatique, n'est cependant que le symptôme, d'une attaque plus générale d'un discours féroce contre les enclaves de tout ce qui résiste et s'oppose à la naturalisation de l'humain, et que le beau terme de "clinique", aujourd'hui symbolise. [...] Une politique est à en déduire et un choix à faire : politique de la santé – dont Marie José del Volgo et Roland Gori nous ont appris combien elle pouvait être totalitaire – ou politique du symptôme, c'est-à-dire une politique qui ne sacrifie pas le singulier du désir et de la jouissance à "l'universel facile" (Milner) <sup>23</sup> ? »

Le choix d'une politique du symptôme, et non pas de la santé, notre école l'a fait, il y a douze ans. En créant une association, l'ACAP-CL, l'Association des centres d'accueil psychanalytique du Champ lacanien, elle a ouvert une brèche dans le marché actuel du malaise.

L'offre de l'ACAP-CL et de ses CAP <sup>24</sup> répond à « une population qui ne sait pas comment ou ne peut pas adresser sa souffrance d'emblée à un psychanalyste <sup>25</sup> ». Les CAP offrent un accueil gratuit à chaque sujet qui en fait la demande et permettent la rencontre avec une écoute qui tient au désir de la différence absolue et à une réponse singulière.

L'ACAP, étant du champ lacanien, n'est pas une association quelconque. Les CAP ne sont pas des institutions quelconques et les consultants des CAP ne sont pas des professionnels quelconques.

L'ACAP, en s'inscrivant sous notre signifiant unitaire <sup>26</sup>, le champ lacanien, est liée à notre école. Le Champ lacanien, champ de jouissance, ouvre la place à l'hétérité, à l'opposé du discours dominant qui tend à homogénéiser




les jouissances. Il trace les perspectives d'une psychanalyse qui inclut les différences, autrement dit non ségrégative, non normative, non adaptative.













Les CAP suivent ce fil et s'inscrivent dans cette orientation. Il ne s'agit pas du couple analysant-analyste, mais rien n'empêche à le devenir.

Le 4<sup>e</sup> Plan autisme, devenu *Stratégie nationale pour l'autisme au sein des troubles du neuro-développement*, vient d'être lancé, le 6 avril, et son premier engagement sera de « remettre la science au cœur de l'action ». Proposer alors, dans le monde actuel, des lieux d'écoute qui interrogent la jouissance, qui défendent un réel qui n'est pas universel, n'est pas un enjeu anodin.

*Mots-clés : symptôme, politique sans sujet, politique de l'analyste, ACAP-CL.*

---

\*  Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 12 avril 2018.

1.  M. Turcanu Lazarov, « La politique du sujet », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 9- 17.
2.  C. Soler, « La politique du symptôme », *Quarto*, n° 65, *Les Lettres de la jouissance*, Paris, Agalma-Seuil, 1998.
3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 51.
4.  J. Lacan, « La troisième », document consulté sur le site valas.fr, p. 72.
5.  Mon propos prend appui sur l'expression « politique du symptôme » dont C. Soler parle dans son article homonyme déjà cité, « La politique du symptôme ».
6.  J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 67.
7.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967 : « ce qui lie les hommes entre eux, ce qui les oppose ».
8.  J.-J. Gorog, « Le psychanalyste face au monde... de la toile », *Revue*, n° 18, Paris, Champ lacanien, novembre 2016, p. 107 : « L'un des effets qu'on est en droit d'attendre de la psychanalyse est de réduire quelque peu pour un sujet ses illusions, ses croyances et le poids des rumeurs auxquelles il est susceptible d'adhérer. »
9.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 décembre 1973.
10.  S. Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1999, p. 363, 378, 379.
11.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 10 décembre 1974.
12.  *Ibid.*, leçon du 21 janvier 1975.

13. ↑ *Ibid.*, leçon du 18 février 1975.
14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.
15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 158.
16. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*
17. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 165 : « L'Un dont il s'agit dans le S1, celui que produit le sujet [...] dans l'analyse, est [...] l'Un comme Un seul. »
18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.
19. ↑ M. Bousseyroux, « Au commencement le symptôme. À la fin, le sinthome ou... », *Mensuel*, n° 101, décembre 2015, p. 32.
20. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 16 novembre 1976.
21. ↑ S. Askofaré, « L'identification au sinthome », *Essaim*, n° 18, Toulouse, Érès, 2007, dans [www.cairn.info](http://www.cairn.info)
22. ↑ C. Soler, « Les invariants de l'analyse finie », *Hétérité*, n° 5, *La Psychanalyse et ses interprétations II*, juin 2005, p. 121.
23. ↑ S. Askofaré, « Une politique décapitonnée ? », *Revue*, n° 8, *Psychanalyse et religion*, Paris, Champ lacanien, mars 2010, p. 161-162.
24. ↑ Je reprends ici certains des points développés dans mon texte « L'Acap, pas sans le Cl », *Mensuel*, n° 119, décembre 2017.
25. ↑ Présentation de l'ACAP-CL sur le site : <http://www.acap-cl.epfcl.fr/>
26. ↑ Charte IF-EPFCL.

## Marie-José Latour

### La parole publique du psychanalyste \*

Proposer une intervention lors de la dernière séquence de l'année a, pour moi en tout cas, un effet paradoxal. D'un côté, effet d'inhibition, car comment prétendre encore trouver à redire après les interventions des collègues qui nous ont précédés, sur cette courte phrase, « L'inconscient, c'est la politique », qui a fait l'objet des sept séances précédentes, soit quatorze interventions, que j'ai eu le plaisir de lire grâce au travail de toute l'équipe du *Mensuel* ou d'écouter grâce aux soins de quelques autres ? D'un autre côté, effet d'élargissement, car, dégagés de toute une part du travail didactique réalisé en amont par les collègues (extraire les concepts, situer le thème, la citation, le séminaire duquel elle est extraite, etc.), s'ouvre à nous un large champ de perspectives quant à la façon de présenter ce que l'on aura bien pu laisser résonner de cette proposition de travail. Des associations (inconscient – psychanalyse – parole ; politique – public – discours) et de la concaténation de ces signifiants, dans l'actualité de notre prochaine rencontre à Barcelone et du souci de la présence de la psychanalyse dans le monde, a surgi cette question autour de la parole publique du psychanalyste, qui, évidemment, n'est pas à confondre avec la parole de tel ou tel psychanalyste. Parole publique du psychanalyste qui serait *a priori* opposée, ou tout au moins d'un autre ordre que la parole de l'analyste dans la cure. Cela dit, j'espère avoir bien entendu la mise en garde de Sidi Askofaré <sup>1</sup> quant à la nécessité de ne pas confondre « l'a politique » de la psychanalyse avec la politique comme définitoire de l'inconscient, et j'aimerais soutenir qu'interroger ce qu'il en est de la parole publique du psychanalyste est congruent avec cette définition de l'inconscient.

#### Une formule

« L'inconscient, c'est la politique », définition, thèse, vecteur, chacun des collègues a argumenté sa lecture. Il y a dans cette courte phrase quelque chose qui tient de la formule, ce qui vient en quelque sorte épingler un discours, non pas le résumer mais en proposer une condensation qui suscite

le désir d'en savoir plus, il me semble que ce pourrait être là la visée de la parole publique. Lacan évoquait dans son petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne, le caractère incompréhensible des formules, nécessitant un travail d'élucidation – et c'est précisément ce qui les rend intéressantes, et, par ailleurs, si elles fonctionnent, c'est davantage comme éclairage indirect qu'elles le font, que comme explication ou commentaire.

À ces caractéristiques, Lacan ajoutait une mise en garde concernant ses propres formules. « Ne croyez pas que tant que je vivrai vous pourrez prendre aucune de mes formules comme définitive, j'ai encore d'autres petits trucs dans mon sac à malices <sup>2</sup>. » Chacun de ceux qui sont intervenus à ce séminaire l'ont certainement éprouvé, un texte, ce n'est pas du marbre. Plutôt quelques brindilles, quelques brins de réel, de symbolique et d'imaginaire, mis ensemble pour faire une petite forme, une petite forme qui peut devenir une lanterne, à condition d'y mettre du sien. Ce qui n'est pas forcément équivalent à y ajouter son grain de sel. C'est la difficulté. Comment déplier une formule sans la compléter d'éléments qui n'y sont pas ? Comment garder aux guillemets leur allure de « petites oreilles de lièvre <sup>3</sup> » que leur attribuait Paul Celan ? Ce devrait être « pas tout à fait sans peur » que l'on userait alors de ce « qui se dresse pourtant au-dessus de soi » pour donner chance d'écouter ce qui vient, au-delà des mots <sup>4</sup>.

### L'impossible

À la relecture de l'ensemble des arguments se dessinent au moins trois options. L'une explore la multiplicité des entrées possibles en les mettant en tension. Une autre option a été, me semble-t-il, de tenter un pas de côté en déplaçant chacun des termes, de l'inconscient à la psychanalyse, au sujet, au symptôme, de la politique à la logique, à la stratégie, à la clinique, à l'éthique. Une autre option encore a été d'essayer de cerner les conséquences de ce pas vers une nouvelle définition de l'inconscient. Beaucoup de la théorie psychanalytique est donc convoqué dans cette courte phrase, nouant la parole au discours et aux liens sociaux dans l'urgence imposée par les discours du capitalisme.

À l'heure où se déploie une plainte réitérée quant au peu de cas que le monde actuel ferait de la psychanalyse, alors que par ailleurs plus personne ne s'émeut de la présence de l'inconscient, il me semblait intéressant de situer ce qu'il en est de la parole publique de l'analyste, dans la perspective de cette remarque de Lacan, « ce n'est pas parce qu'on n'est pas invité qu'on est absent ». Marc Strauss <sup>5</sup> nous l'a rappelé, c'est là ce que Lacan avait répondu au journaliste de France Culture qui lui faisait remarquer qu'il n'était pas invité au 28<sup>e</sup> congrès de l'IPA.

Freud, dans la situation exceptionnelle qui était la sienne, a soutenu une parole publique, portant sur la scène du monde le désordre de ce savoir particulier qu'est l'inconscient. Dans la première leçon d'introduction à la psychanalyse, qu'il donna entre 1915 et 1917 dans un amphithéâtre de la clinique psychiatrique de l'hôpital de Vienne, il commence ainsi : « Mesdames et messieurs, je ne sais pas ce que vous pouvez savoir, les uns et les autres, sur la psychanalyse par vos lectures ou par oui-dire. Mais je suis tenu par l'intitulé annoncé de vous traiter comme si vous ne saviez rien <sup>6</sup>. » La parole publique du psychanalyste serait-elle alors une espèce de veille contre le oui-dire ? Une sorte de corrigé en ligne de l'opinion publique sur la psychanalyse ? Cela n'aura cette portée rectificative qu'à la condition que cette parole tente de faire résonner le silence du dire au cœur de la cure.

Freud poursuivait sa leçon en proposant d'« exposer les imperfections qui s'attachent nécessairement à l'enseignement de la psychanalyse et les difficultés qui s'opposent à l'acquisition d'un jugement propre <sup>7</sup> ». La psychanalyse ne se transmet pas, il n'y a donc pas une bonne façon de la transmettre. L'application ou le savoir-faire n'ont rien à voir dans cet impossible, dont Frédéric Pellion <sup>8</sup> rappelait qu'il était au fondement de chaque discours. C'est cela qui se transmet, soutenir l'impossibilité de la transmission, et qui nous permet de ne pas nous inquiéter de l'assurance d'un succès insuffisant, comme nous y invitait François Terral <sup>9</sup>.

### L'adresse

« L'inconscient, c'est la politique », n'est-ce pas une façon de rappeler que la parole est le nerf de la chose psychanalytique ? Lacan y insistera avec sa nouvelle définition de l'inconscient comme *parlêtre*, rappelée par Colette Soler <sup>10</sup>. Mais revenons un peu en arrière : qu'est-ce que la parole ? Dans le séminaire *Les Psychoses*, Lacan pose la question en prenant soin de la distinguer d'un enregistrement de langage <sup>11</sup>. Parler, essentiellement, « c'est avant tout parler à d'autres ». Cela paraît simple, mais avoir à le rappeler n'en signale-t-il pas le peu d'évidence ? À quels autres s'adresse le psychanalyste quand il parle en dehors de la cure ?

Cette adresse en tout cas inclut la dimension de la tromperie, ou disons plus élégamment, comme le fait Lacan, du mirage, de l'inconnue dans l'altérité de l'Autre, qui laissent une certaine marge dans la réception du message. La parole est à la fois aliénante et séparatrice. Les parlants sont séparés par ce qui les unit. Nous savons que l'essentiel de l'enseignement de Lacan a été oral. Le lire et le relire, c'est ne pas perdre de vue ce qui revient à sa parole, et donc à son silence. Je suis, comme beaucoup de collègues,

revenue à ce passage que Patricia Dahan <sup>12</sup> avait signalé dans son intervention inaugurale de ce séminaire, la phrase qui suit donc notre formule : « [...] l'inconscient c'est la politique. Je veux dire [...] ce qui lie les hommes entre eux et ce qui les oppose <sup>13</sup> ». Si vous me permettez d'accentuer, ici, un silence, la conjonction de coordination « et » glisse à la copule « est ». Ce qui lie les hommes entre eux *est* ce qui les oppose. La politique définitoire de l'inconscient n'est-elle pas cette simultanéité ? Et ce conformément à la logique que Lacan évoque tout de suite après dans le texte : si pour le névrosé « être rejeté » peut être essentiel, c'est qu'il y a eu la nécessité, préalable et insue de lui, qu'il s'offre.

Nous savons également que Lacan n'a pas ménagé son temps et sa peine pour attirer l'attention sur ce qu'il avait à dire en prenant en compte cette dimension de l'adresse. Discours, allocution, réponse, adresse, impromptu, interview, entretien, déclaration, autant de signifiants qu'il a utilisés pour nommer ses interventions. En même temps qu'il prend soin de situer ses interventions par rapport à l'adresse, il subvertit la définition de celle-ci. Là où l'adresse consiste dans le fait de parler à son auditoire, Lacan y inclut l'effet de cette adresse : « Il arrive que je m'adresse à eux [aux psychanalystes], non que je leur parle, mais que je parle d'eux : ne serait-ce que pour les troubler <sup>14</sup>. » Lacan s'adresse aux psychanalystes, en leur parlant d'eux il entend les réveiller, voire les apprivoiser pour leur parler de l'impossibilité de la position de l'analyste <sup>15</sup>. Soulignons ici l'insistance de Lacan sur la parole.

## Le public

Lacan explique ainsi à son auditoire à Milan, et « l'auditoire ce n'est pas l'éditoire » précise-t-il, que ses *Écrits* n'ont jamais été faits pour remplacer son enseignement, ils en sont une trace condensée, certes publique, mais qui n'est pas forcément lisible par ceux qui n'ont pas idée du contexte de son séminaire. Rappelons que « publique » ne veut pas dire « vulgaire » (qui signifie « connu de tous »). Lacan trouve même à cette époque que la publication des *Écrits* était « une très mauvaise façon, en somme, de rassembler un public <sup>16</sup> ». Cette notion de public est difficile, dit-il.

« Je vais me risquer à rappeler que lors de cette publication, je me suis livré au jeu de mots de l'appeler poubellication – je vois qu'il y a des gens qui savent ce que c'est le mot poubelle. Il y a une trop grande confusion en effet, de nos jours, entre ce qui fait public et ce qui fait poubelle ! [Nous le constatons tous les jours, cela ne s'est pas démenti] [...] Il ne faut pas confondre la poubelle avec le pubis – ce n'est pas du tout pareil. Le pubis a beaucoup de rapports avec la naissance du mot public. [...] C'était un temps

où le public, ce n'était pas la même chose que le déballage du privé, et où quand on passait au public on savait que c'était un dévoilement, mais maintenant ça ne dévoile plus rien puisque tout est dévoilé. » Lacan fait ici référence à l'étymologie de public, « hybride de poil et de peuple <sup>17</sup> », puisque *pubes* (Émile Benveniste y a consacré un article « *Pubes et Publicus* ») a servi à nommer la population mâle adulte en âge de porter les armes et de prendre part aux délibérations des assemblées, quittant la sphère privée de la famille pour prendre part aux affaires publiques.

Que sont les affaires publiques du psychanalyste ? Qu'est-ce qui est dévoilé quand la psychanalyse passe au public ? N'est-ce pas là la tâche délicate qui fait l'enjeu de la passe et du travail des analystes de l'École ? « L'inconscient, c'est la politique » ne ramène-t-il pas finalement les questions sexuelles au cœur de la cité ? Comment exploiter devant l'opinion publique, sans obscénité, les communications privées ? En relisant *Malaise dans la civilisation*, je me suis rendu compte que c'était un souci de cet ordre qui en faisait l'*incipit* <sup>18</sup>.

### Privé

Finalement la découverte de Freud est que dans le moindre acte de parole est impliquée une jouissance. Lacan a rappelé à plusieurs reprises le lien manifeste du public avec ce qui émerge de ce qui est honteux. Et finalement l'analyse est bien ce qui se distingue de cette irruption du privé, soit des affaires sexuelles, dans le public <sup>19</sup>. Cela nous rend sensibles à quel point l'articulation du dedans et du dehors, du privé et du public, du commun et du singulier, quand on prend en compte l'hypothèse de l'inconscient, s'inscrit sur une bande de Möbius. Il en va certainement de même pour les différents aspects de la parole publique au regard de la psychanalyse.

Il y a une parole publique sur l'analyse, celle que chaque analysant soutient quand il parle de son analyse. Il y a aussi les chroniques vidéo de *Mardi noir*, « Psychanalyse-toi la face », où certains croient voir une sorte de profanation. Mais ne devrions-nous pas nous réjouir de cette tentative de restituer un usage commun <sup>20</sup>, voire laïque, aux concepts de la psychanalyse ? Il y a également toutes les paroles publiques – hors séances donc – des psychanalystes, nos séminaires, nos journées ouvertes au public, la chaîne You Tube de l'EPFCL, etc. Aux côtés de toutes ces invitations formulées sur le mode du « tu peux savoir » cher à Lacan, on a vu apparaître dans notre agenda des annonces d'activités notifiant des prérequis, une inscription préalable, une demande, une expérience clinique, etc. Mis à part le dispositif de la présentation de patients qui requiert, en effet, un public

choisi, quelle exclusion pourrait présider à ces propositions d'activités, comme nous nommons tous ces dispositifs de travail où chacun a le loisir de s'expliquer avec la théorie et la clinique analytiques ? Nous savons le sort que Lacan a réservé au terme de « privé <sup>21</sup> ». N'y a-t-il pas dans la privatisation des lieux publics une dimension de confiscation ?

Dans publicité, il y a public. Cet usage publicitaire (et donc jamais très loin de la rumeur) de la parole est incontournable et il n'est pas question de s'en passer. Ainsi, il y a bien des paroles publiques sur la psychanalyse et sur les traces qu'elle laisse dans les autres discours. Quelques fois elles donnent lieu à s'en réjouir. Si nous allons actuellement sur le site de la Comédie française, grâce à l'entrée au répertoire de la pièce de Frank Wedekind, *L'Éveil du printemps*, à l'occasion du centième anniversaire de sa disparition, nous pouvons lire à quel point Freud et Lacan sont présents dans ces pages lues par des milliers de personnes. Sous la plume d'Agathe Sanjuan, conservatrice-archiviste de la Comédie française, nous trouvons : « Écrite en 1891 puis créée à Berlin en 1906 par Max Reinhardt, la pièce déclenche l'opprobre de la société prussienne de l'époque qui n'y voit que pure pornographie, ce qui lui vaut d'être largement censurée à la création. Cette œuvre ne trouve guère que Sigmund Freud pour la louer au milieu du déluge d'insultes qu'elle provoque. » Clément Hervieu-Léger, metteur en scène, y signale lui le texte célèbre que cette pièce inspira à Lacan, la préface qu'il écrivit à la première édition de la traduction en français par François Regnault en 1974.

Quand d'autres que des psychanalystes contribuent à susciter et soutenir l'intérêt pour la psychanalyse, voilà qui nous enchante. Mais *quid* de la parole publique du psychanalyste ?

### Le corps de la parole

Lacan ne parlait pas à la cantonade. Relisons le début de « Télévision ». Il s'adresse essentiellement aux psychanalystes. Il s'adresse peut-être même seulement aux psychanalystes, cependant, en fonction du lieu dans lequel il parle, à la radio, à la télévision, dans la presse, il peut se trouver dans le public des personnes intéressées par la psychanalyse, par ce que Lacan a à dire, par ce que le psychanalyste a à dire et qui ne peut se réduire aux dits. Ainsi, Lacan peut déclarer qu'il n'y a pas de différence entre la télévision et le public auquel il parle depuis longtemps, son séminaire <sup>22</sup>.

Lacan a interrogé à plusieurs reprises son assistance, en ne manquant jamais de relever l'équivoque du terme. Lorsqu'il le fait au début du séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, c'est six mois après que l'École normale




























supérieure, qui l'accueillait depuis 1963, l'a informé qu'elle cessait de mettre toute salle à sa disposition. C'est donc sur ce fond d'éviction que Lacan remercie la faculté de droit qui l'accueille désormais et qu'il interroge cette assistance qui ne parle pas forcément en sa faveur mais qui, le plus souvent, parle à sa place ! Que la psychanalyse ait à jouer des coudes pour trouver une place n'est en rien nouveau et ne devrait pas nous étonner plus que ça. Et il ne faut certainement pas confondre cette difficulté – structurale – avec celle des psychanalystes à trouver une place.

Ce qui, pour Lacan, justifie qu'il dise quelque chose, c'est « l'essence de cette manifestation <sup>23</sup> », et cette essence tient aux diverses assistances successives qu'il a attirées selon les lieux d'où il parlait. Le lieu, poursuit-il, a toujours eu son poids pour faire le style de cette manifestation qui a rapport avec l'interprétation, soit avec le devoir de l'analyste. Si l'espace a depuis toujours une dimension politique, le lieu qui accueille la parole est déjà une interprétation. La rigolade à Sainte-Anne, l'enseignement à l'ENS, le statut à la faculté de droit, etc., que l'assistance détermine à ce point l'interprétation n'indique-t-il pas la part que Lacan laisse au théâtre, c'est-à-dire à la mise en jeu du corps, dans sa prise de parole ? Dans « Télévision » il situe le regard comme point de cette non-différence entre son séminaire et la télévision, et ce regard est, non pas ce à quoi il s'adresse, mais ce au nom de quoi il parle. Encore un renversement ! Que veut dire parler au nom d'un regard ? Je remercie ici les collègues, et notamment Colette Soler et Jean-Jacques Gorog, qui ont permis dans les échanges après les interventions une relecture du début de « Télévision », éclairante quant à ces analystes auxquels s'adresse Lacan, « ces analystes qui ne le sont que d'être objet – objet de l'analysant <sup>24</sup> ». La parole publique de l'analyste est donc la parole de l'analysant qu'il reste.

\*

La parole publique du psychanalyste n'est donc pas plus un sabir lacanien qu'une parole qui saurait se faire comprendre, elle ne promet aucun entre-soi, plutôt vient-elle l'ouvrir, le déclare. Ne revient-il pas aux « épars désassortis » de faire advenir une possible unité du dispersé qui ne convoque aucun communautarisme ? N'est-ce pas l'enjeu d'une école de psychanalyse ? Si la parole publique du psychanalyste est une parole avertie de l'aliénation, ne lui reviendrait-il pas alors de faire signe d'une possible nouvelle expérience de la parole, où le commun se décline au singulier ?

*Mots-clés : formule, impossible, parler, adresse, public, commun.*

- 
- \*  Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 31 mai 2018.
1.  S. Askofaré, « Pourquoi la politique ? », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 25.
  2.  J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », 10 novembre 1967, inédit.
  3.  P. Celan, *Le Méridien & autres proses*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2002, p. 83.
  4.  *Ibid.*
  5.  M. Strauss, « Quelles stratégies pour la psychanalyse ? », *Mensuel*, n° 120, janvier 2018, p. 17.
  6.  S. Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, dans *Œuvres complètes*, tome XIV, Paris, PUF, 2000, p. 9.
  7.  *Ibid.*
  8.  F. Pellion, « L'inconscient, une puissance de refus ? », *Mensuel*, n° 123, avril 2018, p. 9-17.
  9.  F. Terral, « Dire politique », *Mensuel*, n° 121, février 2018, p. 48.
  10.  C. Soler, « Des politiques dans leur rapport à l'inconscient », *Mensuel*, n° 124, mai 2018, p. 20.
  11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 47.
  12.  P. Dahan, « Logique et politique », *Mensuel*, n° 120, janvier 2018, p. 9.
  13.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
  14.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 510.
  15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 190.
  16.  J. Lacan, « Discours à l'Université de Milan », 12 mai 1972, paru dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1978-1953*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 32-55.
  17.  O. Vallet, « Le peuple, c'est au poil », *Mots*, n° 55, juin 1998, p. 139-141.
  18.  Une lettre de Romain Rolland à Freud à la suite de sa lecture de *L'Avenir d'une illusion* serait à l'origine de ce texte, lettre où l'écrivain disait à Freud son regret qu'il n'ait pas parlé du sentiment océanique. Au point de commencer son écrit, vient un doute à Freud : a-t-il le droit d'exploiter devant l'opinion publique cette communication privée ?
  19.  J. Lacan, « Séance de clôture à la Journée des Cartels », 15 avril 1975, *Lettres de l'EPF*, n° 18, avril 1976, p. 267.
  20.  Cf. le travail de G. Agamben, *Profanations*, Paris, Payot & Rivages, 2005.
  21.  J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 27 mars 1968 : « À partir du moment où on fait une analyse, il n'y a plus de vie privée. »
  22.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 509.
  23.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 15.
  24.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 510.

## Armando Cote

### « Une pratique sans valeur », mais pas sans l'impossible \*

« La vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme étant ce à quoi a affaire l'acte psychanalytique <sup>1</sup> » (1967)

« Rien ne saurait se dire "sérieusement" [...] qu'à prendre sens de l'ordre comique <sup>2</sup> » (1973)

« C'est grâce à ça [parce qu'il parle] que ce que j'appellerai un déconage orienté a prévalu dans ce qu'on appelle la pensée, pensée qu'on dit humaine <sup>3</sup> » (1975)

Jacques Lacan

La comédie sort « de la face esthétique de la religion <sup>4</sup> », dont Hegel parle dans la *Phénoménologie de l'esprit* <sup>5</sup>. Le tragique précède le comique, dans le mouvement de la religion esthétique, mais le comique est supérieur sur un point précis, il dissout la terreur. C'est le constat clinique que j'ai fait aussi dans le suivi de personnes qui ont connu des violences politiques <sup>6</sup>.

Le sujet « L'inconscient c'est la politique » est vaste, mais le travail fait par les collègues qui nous ont précédés nous permet d'avancer, non pour clore mais pour créer des ouvertures, c'est mon souhait. Parmi toutes les interventions, une remarque sur l'humour de Michaela Turcanu <sup>7</sup> a retenu mon attention, ainsi qu'une allusion à une phrase de Lacan par Frédéric Pellion <sup>8</sup> : « La psychanalyse est une pratique sans valeur. » Je vais me servir des deux, l'humour et la valeur, pour aborder le thème de l'année, « L'inconscient c'est la politique ». En toile de fond, je fais référence au livre de Stéphane Habib : *Faire avec l'impossible pour une relance du politique* <sup>9</sup>, livre qui porte les traces du travail qu'il réalise avec Françoise Gorog à l'École normale supérieure.

Stéphane Habib nous invite à faire attention à l'utilisation chez Lacan du « pas sans ». Le « pas sans » est un acte qui consiste à mettre ensemble,

souvent de manière étonnante, des concepts que l'on n'imaginait pas aller ensemble, une sorte de collage. C'est le cas de la phrase qui nous occupe ce soir : « L'inconscient c'est la politique », *pas l'un sans l'autre*. Pour avancer dans notre propos, je reprends une des définitions que Habib donne de la politique, « l'un des noms d'une réponse à ce qui arrive <sup>10</sup> », c'est-à-dire que c'est grâce aux formations de l'inconscient que les hommes se lient ou se délient entre eux. Nous le savons bien, souvent quand une formation de l'inconscient émerge c'est pour arrêter un ordre du monde.

L'exemple que je reprends pour illustrer ce point est l'intervention publique que Freud a faite en 1920 au parlement autrichien. En effet, après la guerre, des soldats ont accusé les psychiatres d'avoir pratiqué sur eux de trop forts courants électriques. Il faut rappeler que les soldats étaient suspectés de simulations pour fuir la guerre. La réponse de Freud est très fine : « Tous les névrosés sont des simulateurs, ils simulent sans le savoir et c'est leur maladie <sup>11</sup>. » C'est un syllogisme logique propre à la logique de l'inconscient, qui ne tient compte ni de la géographie, ni de la langue, ni de la météo, ni encore moins du contexte politique. Les auditeurs de Freud n'étaient pas prêts à entendre cette réponse, parce que justement le savoir qui se produit en psychanalyse demande des conditions particulières pour pouvoir être entendu. La remarque de Freud a eu l'effet habituel d'incompréhension, suivie des critiques sur la psychanalyse : technique de soins trop coûteuse et traitement trop long. En revanche, Freud a pu dire de manière claire que, face à la dimension politique de l'inconscient qui a obligé une partie des soldats à arrêter de faire la guerre, à travers des symptômes névrotiques, la réponse de la psychiatrie n'a pas été à la hauteur du « devoir humanitaire <sup>12</sup> ». En effet, les médecins militaires ont préféré répondre à la demande de l'État, qui était de rendre les soldats aptes le plus vite possible au service de la guerre, plutôt que de défendre le malade. En termes lacaniens, on dirait aujourd'hui de faire avec l'impossible, c'est-à-dire, au milieu d'une guerre, s'arrêter pour lire, un par un, le message inconscient. C'est sur ce point de croisement des discours juridico-psychiatriques que déjà, en 1920, Freud savait que la place de la psychanalyse serait à définir parmi les autres discours. Mais il a fallu les développements de Lacan pour mettre au clair les conditions nécessaires pour que le discours analytique existe. Nous vivons une autre époque.

### La question de la valeur

« La psychanalyse, une pratique sans valeur ». Il faut expliquer cette provocation de Lacan, alors que nous ne cessons de nous vanter de notre éthique, même du côté esthétique, presque poétique de nos interventions.

À mon sens, il s'agit d'une assertion interprétative de Lacan qui cherche à dégonfler toute idée d'« élévation <sup>13</sup> » du discours analytique. Le passage suivant est tiré du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, lors de la séance du 19 avril 1977. Lacan revient sur la notion du beau :

« Nous n'avons rien à dire de beau. C'est d'une autre résonance qu'il s'agit de fonder sur le mot d'esprit. Un mot d'esprit n'est pas beau, il ne tient que d'une équivoque ou comme le dit Freud d'une économie. Rien de plus ambiguë que cette notion d'économie mais tout de même l'économie fonde la valeur. Une pratique sans valeur, voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer <sup>14</sup>. »

« Une pratique sans valeur, voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer. » Vaste programme que propose Lacan en 1977. Il nous serait impossible de revenir sur toutes les variantes de la question de la valeur chez Lacan, mais reprenons, par exemple, l'allusion qu'il fait en 1957 pour dire, je cite : « Remarquez-le bien, c'est une ruse du langage, car plus elle se dévoilera comme vraie valeur, plus elle se révélera comme étant supportée par ce que j'appelle le peu-de-sens <sup>15</sup>. » Je le redis autrement : plus la parole se dévoile, plus elle est du côté du non-sens. La prise de la parole, même s'il s'agit d'une parole vraie, tourne forcément au non-sens, un effet sans doute de *lalangue*. C'est ce que nous constatons dans notre pratique, j'avais travaillé sur ce point. Foucault dans son dernier séminaire, avant sa mort, faisait l'éloge de la *parrèsia* <sup>16</sup>, autrement dit le dire vrai, je vous livre la réponse de Lacan sur ce point :

« Le réel c'est ce qui se détermine de ce que ne puisse pas d'aucune façon s'y écrire le rapport sexuel. Et c'est de là que résulte ce qu'il en est du dire vrai, tout au moins ce que nous démontre la pratique du discours analytique, c'est que c'est à dire vrai – c'est-à-dire des conneries, celles qui nous viennent, celles qui nous jurent comme ça – qu'on arrive à frayer la voie vers quelque chose dont ce n'est que tout à fait contingent <sup>17</sup>. »

Dire des conneries, inventer une langue, c'est la raison, me semble-t-il, pour laquelle Lacan revient en force sur le mot d'esprit et sa structure à la fin de son enseignement, pour traiter la question de la place de la parole dans le discours analytique devant les autres discours. Il dit à la séance du 20 novembre 1957 : « Ce trait [mot d'esprit] est donc complètement gratuit mais vous en voyez pas moins là le mécanisme élémentaire du trait d'esprit, à savoir que la légère transgression du code est prise par elle-même en tant que nouvelle valeur permettant d'engendrer instantanément le sens dont on a besoin <sup>18</sup>. »

Donc, c'est très sérieux : c'est l'affaire de la valeur, d'une pratique qui n'a l'air de rien, d'une pratique autour d'un trou qui laisse entrer un nouvel

air, une nouvelle ère. L'exemple que Lacan donne à la radio est celui de Lewis Carroll à France Culture en 1966 :

« Il faudrait vite en revenir, avec ce repère précieux que justement le pays des merveilles, l'au-delà du miroir [...] On n'y évoque ni genèse, ni tragédie, ni destin. Alors, comment cette œuvre a-t-elle tant de prise ? C'est bien là le secret, et qui touche au réseau le plus pur de notre condition d'être : le symbolique, l'imaginaire et le réel. Les trois registres par lesquels j'ai introduit un enseignement qui ne prétend pas innover, mais rétablir quelque rigueur dans l'expérience de la psychanalyse, les voilà jouant à l'état pur dans leur rapport le plus simple <sup>19</sup>. »

Lacan ne parle pas d'inventer, mais de rétablir, ce n'est pas la même chose, rétablir le nœud le plus simple entre le RSI, qui est au fond l'inconscient-réel. Autre que l'ère scientifique Il n'est pas vain qu'*Alice aux pays de merveilles* apparaisse en même temps que *L'Origine des espèces*, souligne Lacan à la radio.

En 1967, après la publication de ses *Écrits*, Lacan avait le projet de produire une œuvre qui aurait, d'après lui, « un succès véritablement prodigieux ». Il s'agissait d'un éloge, comme celui qu'Érasme avait fait à son époque. Lacan, pour faire un éloge de la sienne, voulait produire l'Éloge de la connerie <sup>20</sup>. Je tiens le texte « L'étourdit » comme la concrétisation de cette idée ; Lacan y déconstruit le savoir et nous montre comment l'inconscient est toujours là. Même s'il n'est pas invité, il est toujours présent et il le sera toujours sous la forme d'un étourdit, c'est-à-dire autour d'un dit, qui n'a pas de sens commun mais plusieurs sens, il met en échec la vérité déjà établie, il se sert du réel rétabli par le mot d'esprit, lequel demande la présence d'un tiers, donc il fait lien malgré le non-sens.

Pour insister sur la matérialité de la parole et son lien avec le réel comme l'affaire politique de l'inconscient, Lacan mettra la parole hors jeu dans le discours analytique. Le propre du discours analytique est un discours sans parole. Dans le *Séminaire VII*, séminaire sur l'éthique, Lacan évoque la figure de Harpo, un des cinq Marx Brothers, Harpo, Groucho, Chico, Gummo et Zeppo. Harpo est muet et il est présent pratiquement dans toutes les scènes en continu, c'est sans aucun doute le personnage principal, sans lui le jeu des *jokes* ne pourrait pas exister. Harpo représente, à mon sens, l'inconscient en action, je cite Lacan : « Harpo. Y a-t-il rien qui puisse poser une question plus présente, plus prenante, plus chavirante, plus nauséuse, plus faite pour jeter dans l'abîme et le néant tout ce qui se passe devant lui, que la figure marquée de ce sourire dont on ne sait si c'est celui de la plus extrême perversité ou de la niaiserie la plus complète <sup>21</sup> ? » C'est grâce à Harpo que la comédie des frères se soutient, c'est le frère muet

qui construit la trame, il suffit qu'il fasse bouger un objet pour créer le chaos, un simple objet qui n'est plus à sa place et dont il est le seul à savoir où il est – hélas, il est muet, il ne dira pas un mot. La présence de Harpo est indispensable parce que c'est Harpo qui lie les hommes entre eux et qui les oppose <sup>22</sup>.

Avec le mot d'esprit, Freud s'aperçut que le poids des mots et leur valeur se modifient, ils franchissent des contraintes habituelles du discours, le mot d'esprit a un pouvoir d'émancipation. La différence du mot d'esprit par rapport aux autres formations de l'inconscient – rêves, lapsus et symptômes –, qui sont des phénomènes involontaires, est qu'il exige des conditions particulières, notamment la présence d'un tiers, d'un « public », pour produire son effet. Le mot d'esprit n'existe *pas sans* les autres, voilà le caractère politique ; il montre la faille qui existe entre la vérité et le savoir sans interrompre les liens.

De plus, le mot d'esprit révèle l'emprise inconsciente qui gouverne la parole, son usage décrit le franchissement social d'un interdit, c'est une sorte de transgression autorisée et surtout la levée d'une inhibition. Le rire marque la réussite de la parole sur l'angoisse, cause de l'inhibition, le rire c'est le triomphe du réel sur la vérité. Avec son livre sur le mot d'esprit, Freud a montré au monde scientifique de son époque que l'inconscient c'est la politique, même en dehors des névroses et des psychoses, l'inconscient agit pour créer l'instabilité du savoir et l'inconsistance de l'Autre à condition qu'un témoin en assure ensuite la stabilité. Le mot d'esprit produit un effet libérateur sur les réalités extérieures, à la différence du symptôme, il garde son lien avec le principe du plaisir, l'être parlant éprouve le besoin de tirer de son processus de pensées un gain de plaisir <sup>23</sup>, c'est-à-dire qu'il présente des situations dramatiques de manière plaisante. *Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, écrit en 1905, est sans doute un des plus importants textes de Freud. Dans sa conclusion, Freud fait allusion à la bonne humeur qui habite naturellement l'enfant, il reste à explorer sa disparition.

Freud et Lacan ont pris très au sérieux les questions de l'humour. Étymologiquement, *l'amour* et *l'humour* ont connu des croisements, jusqu'à former un nœud – comme en latin entre *amor* et *umor* <sup>24</sup> (*humor*) dans le sens de la sève, de la saveur mais aussi de la fertilité. En tout cas, il existe un lien étroit avec le corps et les liquides organiques, que l'on retrouve dans l'expression « la bonne ou la mauvaise humeur ». En italien, *umorista*, du latin *humorista*, a été repris par la médecine pour être utilisé dans la théorie des humeurs <sup>25</sup>.

Notre époque donne très peu de place aux questions de l'amour, mis au rencard, mais aussi aux questions de l'humour. L'attentat contre le journal *Charlie Hebdo* en 2015 en est une triste confirmation. La raison de ce peu de place à l'amour et l'humour est en lien avec la perte. Le discours analytique se construit sur une perte inaugurale irrémédiable de la jouissance, *a contrario*, le discours capitaliste se présente comme un discours sans perte. La jouissance est un « trou » à combler<sup>26</sup>.

Le manque est ce qui résulte d'un prélèvement sur le lieu de l'Autre, or, cet objet, qui peut prendre la forme du sein, de l'excrément, du regard ou de la voix, une fois prélevé sur l'Autre, ne peut plus lui être restitué parce que le produit c'est le sujet. C'est cette opération qui fonde la théorie de la valeur chez Lacan. L'algèbre lacanienne introduit ce qu'il appelle le plus-de-jouir, qui joue avec l'adverbe « plus » comme absence de jouir ou bien comme augmentation. Dans un article qu'il avait rédigé pour le journal *Le Monde*, qu'il avait intitulé : « D'une réforme dans son trou », Lacan écrit au lecteur : « Quelle est donc la cote de valeur inhérente au savoir ? [...] j'ai noué des effets du savoir dont s'inaugure le sujet, en temps qu'effet de perte, que vient signifier une coupure dans le corps, ceci sous la dénomination algébrique de l'objet petit (a)<sup>27</sup>. » L'objet *a* est une coupure dans le corps.

En effet, depuis que Lacan a introduit l'objet *a* comme coupure dans le corps, il a mis en question la représentation du sujet par le signifiant. C'est à cet endroit précis que le changement se produit, nous passons d'un régime de représentation à un régime de production<sup>28</sup>. L'objet *a* est au centre de ce tournant. Dans cette nouvelle formalisation, une nouvelle écriture est nécessaire pour montrer le changement. L'objet *a* est désormais nommé plus-de-jouir et la place qu'il occupe dans le discours du maître n'est plus celle de la jouissance mais de la production. Je cite Lacan dans son *Séminaire XVII*, quand il fait allusion à ce que le marxisme ouvrait comme voie : « À savoir que le discours est lié aux intérêts du sujet. C'est ce que Marx appelle, à l'occasion, l'économie, parce que ces intérêts sont de la société capitaliste entièrement marchands<sup>29</sup>. »

Dans le discours analytique, la vérité existe mais on ne peut pas la dire, le discours capitaliste fait l'impasse sur l'inaccessibilité, la vérité pour le discours analytique est infalsifiable. L'ouvrier ne possédait pas un savoir, ce que Marx a découvert, c'est que l'ouvrier obéit et produit la plus-value, c'est-à-dire que la force de travail est devenue une marchandise comme le café, la farine, etc. Le plus-de-jouir prend la forme de la plus-value, *Mehrwert*, ce qui fait écho au *Lustgewinn* de Freud, le gain de plaisir, d'où l'importance que porte Lacan à l'humour comme gain de plaisir.



Le capitalisme conditionne la psychanalyse et la précède par rapport à la mise en forme de la valeur. L'astuce du discours capitaliste est de transformer le prolétaire en consommateur. C'est grâce à Marx qu'il y a un sujet sous la figure du prolétaire<sup>30</sup>. Le trou de la jouissance, Marx le comble avec le plus-de-jouir, Lacan l'a appelé le *Marxlust*, le plus-de-jouir de Marx<sup>31</sup>. Pousser le sujet à consommer, encore et encore, la soif du manque à jouir, c'est ce qu'a inventé le discours capitaliste. Sa logique est : « Plus je bois, plus j'ai soif », ce qui correspond à l'envers de la valeur de l'objet, celui qui boit un premier verre a moins soif, normalement, au deuxième verre.

Le langage est ce qui permet, *via* le discours, de faire lien et d'assurer une régulation et une circulation de la jouissance. La relation analytique procède par une extraction de la jouissance : « L'analyste ne jouit pas quand il opère<sup>32</sup> », c'est pour cela que c'est une pratique sans valeur de jouissance. L'illusion fait croire le contraire, l'analyste est considéré comme celui qui profite de sa place, mais en réalité « l'analyste ne se refuse pas au principe du plaisir, ni à celui de la réalité, simplement il y est l'égal de celui qu'il y guide, et il ne peut, ne doit d'aucune façon l'amener à les franchir<sup>33</sup> ».

C'est sur ce point, il me semble, que la prise de parole de l'analyste sur la place publique reste une question délicate au même titre qu'à l'intérieur du dispositif analytique. Cela a comme conséquence que le nom du réel, qu'on le dise ou pas, est de l'ordre de l'impossible, de l'impossible à *dire*. La raison est que si je le dis, l'Autre entend autre chose. Cette question du nom n'a pas attendu la psychanalyse, la question du nom de Dieu a été au centre de bien des querelles. Ce qui est de l'ordre du réel est donc de l'ordre de l'impossible, de l'impossible dans l'ordre du dire. Comment faire pour que la parole devienne un acte ? un acte politique ? Il faut des conditions particulières, relatives à la personne qui l'énonce et à la circonstance de l'énonciation<sup>34</sup>.

Lacan se détache de la linguistique pour établir clairement ce qu'il entend du discours analytique comme un discours sans parole<sup>35</sup>. Mettre la parole à sa place était indispensable pour Lacan, et notamment pour inclure le discours analytique dans la ronde infernale de la vérité menteuse<sup>36</sup>. En effet, il y a d'abord une articulation signifiante qui gouverne tout ce qui peut surgir comme parole, donc avant la parole préexiste un discours, ce qui revient à l'envers du discours, qui n'est rien d'autre que l'envers du signifiant, qui n'est plus représenté par un autre mais qui fait trou dans le semblant, ce qui est le propre du mot d'esprit.

L'inconscient, c'est lui le maître du jeu, parce que dans toute articulation signifiante le symbolique ne peut pas réabsorber le réel, le savoir

comporte un irréductible, noyau inconscient qui tient au fait qu'un sujet ne s'autoreprésente qu'au prix de s'exclure de sa représentation, d'exclure le point d'où il se représente.

Pour finir, évoquons l'ironie. Quand elle manque à sa fonction, on ne peut pas peser la valeur du réel. Dans le parcours d'une cure analytique, le sujet est parfois confronté à des énoncés qui mettent en tension le rapport entre le oui et le non. Je voudrais conclure sur un mot d'esprit qui est en lien avec l'ironie. Freud donne deux exemples pour l'illustrer, j'en prends un. Deux juifs parlent de bains : « Je prends, dit l'un, un bain tous les ans, que ce soit utile ou non <sup>37</sup>. » Freud souligne que par cette affirmation le juif affirme sa malpropreté, mais il produit un effet topologique où il est difficile de savoir où se trouve le sujet de l'énonciation.

*Mots-clés : comédie, connerie, Marx, valeur, économie, mot d'esprit, humour, politique, inconscient, Lewis Carroll.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 31 mai 2018.

1. ↑ J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, séance du 22 novembre 1967.









2. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2004, p. 487.

3. ↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 8 avril 1975 : « C'est grâce à ça que ce que j'appellerai un déconage orienté a prévalu dans ce qu'on appelle la pensée, pensée qu'on dit humaine. Je me laisse aller comme ça, la mouche me pique de temps en temps, et cette erre je dirai qu'elle mériterait plutôt d'être épinglée du mot "trans-humant", sa prétendue humanité ne tenant qu'à une naturalité de transit, comme ça, et en plus qui postule la transcendance... Mon "succès" si je puis dire, qui n'a bien sûr aucune connotation de réussite à mes yeux et pour cause... Je ne crois, comme Freud, qu'à l'acte manqué, mais à l'acte manqué en tant qu'il est révélateur du site, de la situation du transit en question. Avec transfert à la clé bien sûr, tout ça, ça fait du trans. Il faut simplement ce trans le ramener à sa juste mesure. Mon succès donc, ma succession, c'est ça que ça veut dire, restera-t-il dans ce transitoire ? Eh ben, c'est ce qui peut lui arriver de mieux, parce que de toute façon il n'y a aucune chance que l'*humant-trans* aborde jamais quoi que ce soit. Donc, autant vaut la *pérégrination* sans fin ! »

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 134.

5. ↑ J. Hyppolite, *Genèse et structure de la phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Paris, Aubier Montaigne, 1946, p. 511.

6. ↑ Sur ce point, voir : A. Lauterwein et C. Strauss-Hiva, *Rire, mémoire, Shoah*, Paris, éditions de l'Éclat, 2009.
7. ↑ M. Turcanu, « La politique du sujet », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 9-17.
8. ↑ F. Pellion, « L'inconscient, une "puissance de refus" ? », *Mensuel*, n° 123, avril 2018, p. 15.
9. ↑ S. Habib, *Faire avec l'impossible, pour une relance du politique*, Paris, Hermann, 2017.
10. ↑ *Ibid.*, p. 16.
11. ↑ K.-R. Eissler, *Freud sur le front des névroses de guerre*, Paris, PUF, 1979, p. 17.
12. ↑ *Ibid.*, p. 57.
13. ↑ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 352.
14. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 19 avril 1977.
15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 98.
16. ↑ M. Foucault, *Discours et vérité*, précédé de *La Parrésia*, Paris, Vrin, 2016.
17. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance 12 février 1974.
18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 63.
19. ↑ Texte prononcé le 31 décembre 1966 sur France Culture. Version orale : <http://www.ecole-lacanienne.net>, transcription Pas-tout Lacan.
20. ↑ « Elle n'est pas sans que depuis longtemps sous ces formes clefs que j'emploie, je n'en aie annoncé la venue un beau jour : Éloge de la connerie. Il y a longtemps que j'en ai produit le projet, l'œuvre éventuelle, disant qu'après tout, à notre époque, ce serait là chose à mériter le succès véritablement prodigieux dont on peut se surprendre, qui est celui qui fait que dure encore dans la bibliothèque de tout un chacun – médecin, pharmacien ou dentiste – *L'éloge de la folie* d'Érasme qui – Dieu sait – ne nous atteint plus. Éloge de la connerie serait assurément opération plus subtile à mener car, à la vérité, qu'est-ce que la connerie ? [...] L'important c'est : il déconnaît quoi ? Eh bien, c'est là ce par quoi se distingue ce que j'appellerai la vraie dimension de la connerie. C'est que ce qu'elle "déconnaît", c'est quelque chose qui, à la vérité, est ce qui mérite d'être affecté de ce terme, à savoir de s'appeler la connerie. La vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme étant ce à quoi a affaire l'acte psychanalytique. »
21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 69.
22. ↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
23. ↑ S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 233.
24. ↑ A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le petit Robert, 2014, p. 72.
25. ↑ *Ibid.*, p. 1049.
26. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 434.
27. ↑ J. Lacan, « D'une réforme dans son trou », *Journal français de psychiatrie*, n° 27, Paris, avril 2006, p. 4.
28. ↑ Sur ce point, voir le livre de J.-L. Sous, *Lacan et la politique, De la valeur*, Toulouse, Èrès, 2017, notamment le chapitre « Esprit capitaliste ».
29. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 39.

30.  J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », séminaire tenu à la chapelle Sainte-Anne, séance du 6 janvier 1972, dans *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011.
31.  J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 434.
32.  J. Lacan : « Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir. C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure. Pour le saint ça n'est pas drôle, mais j'imagine que, pour quelques oreilles à cette télé, ça recoupe bien des étrangetés des faits de saint. Que ça ait effet de jouissance, qui n'en a le sens avec le joui ? Il n'y a que le saint qui reste sec, macache pour lui. C'est même ce qui épate le plus dans l'affaire. Épate ceux qui s'en approchent et ne s'y trompent pas : le saint est le rebut de la jouissance » (« Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 520).
33.  J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », art. cit., p. 359.
34.  É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, NRF, 1975, p. 272.
35.  J. Lacan : « Les discours dont il s'agit ne sont rien d'autre que l'articulation signifiante, l'appareil, dont la seule présence, le statut existant, domine et gouverne tout ce qui peut à l'occasion surgir de paroles. Ce sont des discours sans la parole, laquelle vient s'y loger ensuite » (séance du 10 juin 1970 du *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 194).
36.  Voir A. Koyré, *Réflexions sur le mensonge*, Paris, Allia, 2016.
37.  S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, op. cit., p. 148.

# SÉMINAIRE CHAMP LACANIEN À PARIS

---

*La voie éthique de la psychanalyse*

## Jean-Jacques Gorog

### De quoi l'analyste doit-il répondre \* ?

Qu'est-ce que l'éthique du psychanalyste ? Et y en a-t-il une ? Lacan pour sa part n'évoque que l'éthique de la psychanalyse et précisera son idée avec le bien-dire, mais dans ce cas c'est du bien-dire de l'analysant qu'il s'agit, pas de la façon dont l'analyste se débrouille pour. L'une des réponses que nous propose Lacan et que je retiens semble ne pas en être une : avec son style. En quoi est-ce une réponse et comment comprendre cette formule ? Et quel est ce savoir ou cette connaissance avec lesquels il peut et donc doit répondre ?

Comment s'y prend l'analyste pour que son analysant s'affirme comme « mieux disant » ? Non, car le mieux est l'ennemi du bien, que son analysant seulement dise bien et nous serons contents.

L'éthique du psychanalyste, sa responsabilité, implique de faire en sorte que. Notons que le terme ne figure qu'une fois à ma connaissance, énoncé par Lacan, et encore, c'est pour évoquer une déontologie qui ne répond pas à la question de l'éthique de la psychanalyse :

« [...] l'éthique du psychanalyste, telle qu'elle est constituée par une déontologie, ne donnait même pas l'ébauche, l'amorce, le plus petit trait de commencement de l'éthique de la psychanalyse. [...] c'est dans le réel que je désignai le point pivot de ce qu'il en est de l'éthique de la psychanalyse. Je suppose, bien sûr, ce réel soumis à la très sévère interposition, si je puis m'exprimer ainsi, du fonctionnement conjoint du symbolique et de l'imaginaire. C'est pour autant que le réel n'est pas facile d'accès, si l'on peut dire, qu'il est pour nous la référence autour de quoi doit tourner la révision du problème de l'éthique <sup>1</sup>. »

Et le psychanalyste doit donc prendre connaissance d'un certain nombre de choses. Bien sûr on en a l'idée lors des séances préliminaires, mais cette connaissance ne s'arrête pas là. Ce savoir-là n'est certes pas le savoir inconscient qui, lui, repose sur ce que l'analyste ne sait pas, sur ce qu'il n'a ni à savoir, ni à trop anticiper, sur ce qu'a à dire le sujet qu'il écoute. Mais il y a aussi une responsabilité concernant ce qu'il a à savoir et on pourra lui tenir rigueur de tel de ces manquements. Et notamment de ne pas s'être

tenu suffisamment informé. Appelons ce savoir-là, faute de mieux, connaissance <sup>2</sup>, ce que l'analysant porte à la connaissance de l'analyste n'est pas sans relations avec le savoir inconscient, parce qu'il en fournit le cadre.

« Il en résulte qu'elle [Margaret Little] va aller jusqu'à prendre les positions les plus contraires, ce n'est pas dire qu'elles soient fausses, aux classiques. Loin de rester hors du jeu, il faut que *l'analyste se suppose, au principe, engagé jusqu'à la garde, se considère comme effectivement responsable* et, par exemple, ne se refuse pas à témoigner si, concernant ce qui se passe dans l'analyse, *elle est appelée devant une cour de justice, à répondre de son sujet.*

Je ne dis pas que ce ne soit pas là une attitude soutenable. Je dis que placer à l'intérieur de cette perspective la fonction de l'analyste est d'une originalité prêtant à problème <sup>3</sup>. »

Le cas de Margaret Little me paraît traiter de la question, soit le moment où l'analyste précisément sort de l'épure, moment qui permet de faire valoir ce que Lacan appelle coupure. Pourquoi le propos qui fait interprétation et qui pourtant n'est guère conforme au classique de l'interprétation est-il efficace ?

Lacan montre comment la prise en compte de l'existence de l'inconscient nous introduit à un changement de discours : on quitte le registre des états d'âme, celui de « la senti-mentalité propre au parlêtre <sup>4</sup> », pour tenir compte de la façon dont le corps est affecté par la structure. Ce qui était qualifié de péché et jugé en termes de faute et de lâcheté morales, épingleant le pécheur comme lâche, devient autre chose dès que Lacan le situe comme péché ou lâcheté au regard « du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient ». Je dirais que l'on passe ainsi de la morale à l'éthique en empruntant la voie de l'inconscient, ce qui suppose que l'on quitte le registre de la personne pour se tourner vers le sujet du discours <sup>5</sup>.

Je vais reprendre la conclusion de l'excellent exposé de Sol Aparicio pour le prolonger en certaines de ses conséquences. En effet, la question de savoir de quelle responsabilité exactement l'analyste doit être tenu responsable, une fois précisé qu'elle concerne l'inconscient, reste ouverte. Je veux dire qu'il peut sembler trop commode sans doute d'être responsable au titre de l'inconscient d'autant plus que l'inconscient est inconscient. Mais précisément, pour faire valoir l'inconscient, il faut s'intéresser un peu à son écrivain. Les silences mozartiens sont en effet formidables à condition d'avoir tout ce qui, autour, leur fait place. Si l'éthique relève du réel propre à chacun, et distribue lâcheté et courage en fonction de sa position propre, alors en effet chaque situation mérite d'être évaluée. Est-il vrai que l'analyste ne juge pas ? Les exemples d'Antigone ou d'Hamlet démontrent qu'il ne juge pas, en effet, selon la logique de Créon ou du père d'Ophélie, mais qu'il juge

néanmoins en fonction de chacun et peut trancher. D'ailleurs, c'est bien ce qu'entend Lacan avec son « Tu l'as dit » définissant l'interprétation <sup>6</sup>.

Je me servirais volontiers d'une formule qui serait : l'éthique mais pas sans la morale, ou l'éthique au-delà de la morale, formules qui en effet redoublent celles de l'au-delà de l'Œdipe ou du Nom-du-Père, dont on peut se passer, à une condition :

« L'hypothèse de l'inconscient, Freud le souligne, ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en ça que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. *On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir* <sup>7</sup>. »

J'insiste ici sur ce qu'on oublie à l'occasion, la condition. Je n'ai pas dit la condition féminine mais j'aurais pu, j'y reviendrai. On comprend qu'une large part de la rhétorique lacanienne soit construite sur le pas-sans aussi bien que sur le pas-tout. Notez bien la différence, elle aussi centrale, dans le mode de prise en charge de l'inconscient et à partir de quoi. Par exemple, cette formule que vous connaissez bien : « [...] ça nous suffit à voir que l'interprétation est du sens et va contre la signification <sup>8</sup> »... n'ignore pas la signification, sinon comment aller contre ?

J'ai le sentiment d'enfoncer des portes ouvertes et pourtant j'ai été trop baigné dans une certaine confusion qui ignore semble-t-il la réalité et qui, cherchant le réel à l'état pur, vient à se fourvoyer dans les méandres du signifiant à tout crin. C'est ainsi qu'on peut confondre un délire cénesthésique où une patiente jouit dans son corps lorsque l'objet de son amour entre dans la pièce où se trouvent une bonne centaine de personnes, avec la jouissance supplémentaire. Est oublié alors que « supplémentaire » implique un nécessaire. Je m'explique avec Lacan car c'est le statut de la psychanalyse qui est en cause. Il y a un malentendu sur le signifiant, ce qu'il désigne pour Lacan et l'accès qu'il permet à l'inconscient si on croit que ça va tout seul, qu'il suffit d'appuyer sur le bouton du signifiant. Or c'est faux, il est du statut même de l'inconscient de devoir être réinventé chaque fois, à propos de chaque signifiant, et c'est là ce en quoi consiste le réel. Sinon il n'y aurait pas surprise. C'est formidable quand il arrive que la psychanalyse soit d'évidence pour un sujet et en somme quand l'analyste n'a rien d'autre à faire qu'à écouter et attendre que tombent toutes crues les formations de l'inconscient. Mais c'est rare. On dit que c'est encore plus rare qu'avant.

En réalité, la nécessité des conditions est bien présente dans la critique de tout ce qui est neutralité de l'analyste, d'une part parce que ce qui est ainsi masqué réapparaît autrement de toute façon, mais d'autre part



parce que la liberté du psychanalyste, dans la manœuvre du transfert avec tel ou tel, est atteinte.

Un des exemples très clairs de cette dimension de la cure nous est donné avec Winnicott. On sait que Lacan avait rendu ce qu'il devait à l'auteur<sup>9</sup> de l'objet transitionnel, qui anticipait si bien son objet *a* :

« [...] mais aussi d'en recevoir cet objet transitionnel des mains plus distantes de l'enfant, qu'il nous faut bien lui rendre ici, puisque c'est à partir de lui que nous avons d'abord formulé l'objet *a*<sup>10</sup>. »

Mais il va le critiquer, notons-le, au moment de l'invention de la passe, à propos de l'acte analytique, et la responsabilité de l'acte est bien évidemment dans le prolongement de l'éthique, elle est ce que l'éthique implique. Cette critique sévère porte sur cet autre objet tiré de son expérience, le *faux self*, non pas qu'il ait quelque chose contre la notion, laquelle désigne une forme de psychose latente ou plutôt discrète, mais parce que ceci le conduit à renoncer à l'acte analytique : en clair, qu'il juge utile de boire le thé avec son patient ne doit pas lui faire renoncer pour autant à l'acte analytique, lequel ne se réduit pas au *setting*, soit au cadre de la séance (par exemple le divan), et qui est ce qui figure explicitement dans l'article de Winnicott sur le *faux self*<sup>11</sup>.

C'est là l'indice de la même position que celle où Lacan avait critiqué Freud, lequel avait renoncé à l'analyse de la jeune homosexuelle parce qu'elle l'aurait trompé, rêvant de mariage et d'enfant : la tromperie, fût-elle avérée, ne constituait pas aux yeux de Lacan un argument. Il semble bien que la tromperie délirante ne le soit pas davantage :

« Je suis en train de démontrer à choisir pour mon séminaire telles de ces propositions discrètes que noie la littérature psychanalytique, que chaque fois qu'un psychanalyste capable de consistance fait prévaloir un objet dans l'acte psychanalytique (cf. article de Winnicott<sup>12</sup>), il doit déclarer que la voie psychanalytique ne saurait que le contourner : n'est-ce pas indiquer le point d'où seul ceci est pensable, le psychanalyste lui-même en tant qu'il est cause du désir<sup>13</sup> ? »

L'importance de cette remarque sur Winnicott dans le séminaire précisément consacré à l'acte analytique (1967-1968) devient manifeste, non seulement de sa reprise dans l'intervention citée à l'instant, mais aussi de ce qu'elle figure en bonne place dans son compte-rendu, résumé en quelques pages de toute son année, que l'École pratique des hautes études exigeait de tout enseignant :

« Il n'est certes pas exclu que s'y articulent des aveux propres au recueil. Telle cette forgerie qui se prononce du : *the self*, première peut-être de cette

surface à sortir de la liste des morphèmes que rend tabous qu'ils soient de Freud.

C'est qu'elle a pris son poids, si ce n'est même sa trouvaille, du psychanalyste à rencontrer pour vous imposer le respect de l'empreinte reçue de la passion de la psychanalyse.

Nous avons fait vivre l'écrit où il affine au clair du *self* comme rendu tangible et s'avérant d'être un effet de compression, *l'aveu que sa passion n'a place et vertu qu'à sortir des limites fort bien rappelées comme étant celles de la technique. Elles le serviraient mieux pourtant à s'inscrire dans la charte de l'acte* une fois remise à cette page qui ne saurait être tournée que d'un geste changeant le sujet, celui-là même dont le psychanalyste se qualifie en acte.

*Ce self lancé sera* pourtant, – le thème prolifère, et dans le sens de l'auspice dont il est né –, *la perte du psychanalyste*, disqualifié par lui. L'élément culte de sa profession est comme en autre cas, *le signe d'une inégalité à l'acte*.

Aussi bien l'acte lui-même ne peut-il fonctionner comme prédicat. Et pour l'imputer au sujet qu'il détermine, convient-il de reposer de nouveaux termes toute *l'inventio medii* : c'est à quoi peut s'éprouver l'objet *a*<sup>14</sup>. »

Quel est l'intérêt pour nous de ces considérations ?

1° D'abord que les conditions de l'exercice de la psychanalyse dépendent des circonstances, éminemment variées, auxquelles le psychanalyste a à faire face, et ici précisément de ce que nécessite la spécificité de la psychose, mais pas seulement.

2° Que l'acte du psychanalyste doit y être reconnu comme tel au-delà du non-respect du *setting* classique. Ici Lacan est davantage conforme aux prétendus balbutiements des premiers analystes, Freud, Ferenczi, qui ignoraient les exigences du *setting* tel qu'il s'est mis en place par la suite. Il s'agit de faire dépendre l'acte du cas et de rien d'autre.

3° Il s'en déduit qu'en ce qui concerne l'acte la psychose ne constitue pas un obstacle.

4° Que ceci doit être entendu comme un complément éthique exigible pour tout sujet en analyse et qui ne vaut pas seulement comme une liberté que la psychose rendrait nécessaire.

5° Dès lors la responsabilité du psychanalyste est engagée vers ce qu'il a appelé *l'inventio medii*, l'invention de moyens qui soient propres à l'analyste, mais aussi adaptés à réinventer son acte devant chaque sujet qui se présente à lui.

Finalement, peu importe comment il s'y prend, tous les coups sont permis ou à peu près, pourvu que la dimension propre de la parole de l'analysant y trouve sa place.

Mais je souhaite revenir autrement sur le problème tel qu'il se pose à Lacan de savoir comment lier l'éthique et la question amoureuse et sexuelle, ce qu'il tente de résoudre grâce à l'amour courtois.

« Là-dessus, je ne me suis pas refusé, dans cette année que j'évoquais la dernière fois, de *L'Éthique de la psychanalyse*, à me référer à *l'amour courtois*. Qu'est-ce que c'est ?

C'est une façon tout à fait raffinée de *suppléer à l'absence de rapport sexuel, en feignant que c'est nous qui y mettons obstacle*. C'est vraiment la chose la plus formidable qu'on ait jamais tentée. Mais comment en dénoncer la feinte ?

Au lieu d'être là à flotter sur le paradoxe que l'amour courtois soit apparu à l'époque féodale, les matérialistes devraient y voir une magnifique occasion de *montrer au contraire comment il s'enracine dans le discours de la féalité, de la fidélité à la personne*. Au dernier terme, la personne, c'est toujours le discours du maître. L'amour courtois, c'est pour l'homme, dont la dame était entièrement, au sens le plus servile, la sujette, *la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence du rapport sexuel*<sup>15</sup>. »

Mais ici Lacan fait appel à un historien auquel il rend un hommage appuyé, Lucien Febvre, et par ailleurs il donne comme le livre qu'il avait à son chevet au cours de ce même séminaire de *L'Éthique, L'Heptaméron* de la Reine de Navarre. Il le dit l'année suivante dans son séminaire *Le Transfert* comme l'indication d'une sorte de guide. Il y revient encore dans son hommage à Duras<sup>16</sup>, et je crois que ces appuis méritent qu'on s'y arrête parce qu'ils donnent sûrement une clé, un des motifs secrets de ce que Lacan visait lors de son séminaire consacré à l'éthique.

À quoi Lacan rend-il hommage ? D'abord à ce que nous montre le roman, soit ce à quoi est confronté le héros, et dans le roman le héros est le récitant devenu acteur.

Il y a un joli film de Mankiewicz qui montre ça assez bien, *A Letter to Three Wives*, où une quatrième femme annonce être partie avec l'un des trois maris, sans dire lequel, au moment précis où elles partent pour la journée en bateau avec des enfants, de quoi les laisser mortes d'inquiétude pendant tout le voyage, et... chacune a de fait bien des arguments pour s'inquiéter. Mais celle qui raconte et qu'on ne verra pas, il y a bien un moment où elle va entrer dans l'histoire, où elle devient actrice. Ce n'est pas lorsqu'elle est la Dame au sens de l'amour courtois, parée de toutes les qualités d'attention – elle n'oublierait pas un anniversaire –, d'élégance, d'éducation, celle dont apparemment raffolent tous les hommes, tout au moins selon l'opinion des femmes. C'est quand elle prend le risque de s'engager avec un homme qu'elle chute de ce piédestal, soit lorsqu'elle tente de

s'emparer d'un des maris, mais... sa tentative échoue parce qu'on ne change pas de statut sans risque. Passer de la Dame à une femme n'est pas si aisé.

Disons que c'est le moment éthique, celui où se dévoile l'acte dans ce qu'il a d'énigmatique, celui où aucun des motifs invoqués de l'acte ne suffit à en rendre raison. Cette bascule fascine Lacan, et devrait nous fasciner tout autant car elle est ce qui fonde ce que ce même Lacan appelle l'acte analytique.

« C'est pour cette raison qu'il est essentiel de faire intervenir au départ *das Ding*.

*Das Ding*, en tant que l'homme, pour suivre le chemin de son plaisir, doit littéralement en faire le tour. Le temps que l'on s'y reconnaisse, que l'on s'y retrouve, le temps même qu'on s'aperçoive que Freud nous dit la même chose que saint Paul, c'est à savoir que ce qui nous gouverne sur le chemin de notre plaisir n'est aucun Souverain Bien, et qu'au-delà d'une certaine limite, nous sommes, concernant ce que recèle *das Ding*, dans une position entièrement énigmatique, parce qu'il n'y a pas de règle éthique qui fasse la médiation entre notre plaisir et sa règle réelle<sup>17</sup>. »

Mais pour pouvoir serrer ce moment encore faut-il en avoir fait le tour, comme avec saint Paul et *das Ding*, ou après avoir examiné dans le détail ce qui motive Amadour, le héros de la nouvelle X de *L'Heptaméron*, ou encore avoir suivi les méandres dans lesquels se trouve pris Jacques Hold. C'est précisément à ce parcours fléché que l'on doit notre attachement, notre ravissement à nous, au roman de Marguerite Duras, et non à l'étrangeté brute du comportement de Jacques Hold envers Lol, laquelle n'est en rien attirante *a priori* et à qui il s'attache pourtant, nécessairement. Jacques Hold, en Amadour, vise ce que dans son séminaire Lacan appelle la Chose et que Lol incarne au mieux puisqu'elle est toujours ailleurs. Et Floride n'était-elle pas celle qu'Amadour avait *délibéré* d'aimer<sup>18</sup>, posant la question de savoir à qui s'adressait cet amour ? N'est-ce pas dans les viols ratés et la mort qui s'ensuit que l'erreur se résout, c'est-à-dire que la Dame perd son privilège d'être un pur signifiant ? Et peut-être peut-on répondre de l'énigmatique conclusion proposée par Marguerite, morale ou éthique c'est selon, qui propose de nous faire entendre que Floride a le pouvoir de faire entendre raison aux hommes même si ça lui coûte, soit elle aussi de tomber de sa place.

Pourquoi cela intéresse-t-il Lacan et nous ensuite ? On peut sans doute déjà percevoir l'écart entre morale et éthique, écart qu'il magnifiera avec son commentaire d'*Antigone* à la fin de ce séminaire. Mais l'écart se présente ici de façon masquée. Admettons que nous percevions plus aisément la façon dont la loi d'*Antigone* se distingue de la Loi représentée par Créon, parce que les deux positions sont installées bien distinctement, et

que chacune de ces lois est bien précisée et suffisamment éloignée de nos usages actuels. Notamment, le cadavre n'est plus ce représentant décisif du devoir envers le corps du mort et de la loi qui le supporte, ainsi que la fréquente crémation de nos jours nous en fournit le signe.

La référence à *L'Heptaméron* est plus proche de nous mais aussi plus difficile à appréhender parce que nos préjugés nous encombrant. Plus délicate est de fait la même différence lorsque morale et éthique concernent l'amour et le sexe. Marguerite aurait-elle signé un *metoo* au vu de l'histoire qu'elle nous raconte, deux tentatives de viol de la part de l'amoureux transi ? Dont de surcroît on a l'idée qu'elle-même ou des proches auraient eu à subir ces atteintes dont elle fait le récit ? Sûrement pas, l'époque est telle que ne pas consommer sans consentement pour un homme n'est pas l'indice d'une vertu...

« Quand on a affaire à une sage, qu'on ne la peut tromper, et si bonne qu'on ne la peut gagner par paroles ni présents – [ici, nous attendons, naïfs, cette conclusion – “Alors, saluons-la avec respect et laissons-la tranquille !” Mais non, Hircan enchaîne :] – “n'est-ce pas raison de chercher par tous les moyens que l'on peut, pour en avoir la victoire ?” La victoire, le seul but. Les moyens ? tous. Jusqu'à l'assassinat <sup>19</sup>. »

De fait Marguerite (d'Angoulême) entre dans le jeu :

« Elle promène sur le monde tel qu'il lui apparaît un regard clair, désabusé, honnête et scrupuleux. Ni indulgence aveugle, ni sévérité fanatique. *Une honnêteté de grande dame*, d'une vraie noblesse, d'une réelle délicatesse d'âme. C'est Marguerite, et c'est l'*Heptaméron*. *Ce guide d'honnêteté pour les hommes et les femmes d'une élite de “bien nés”* <sup>20</sup>. »

« Ainsi, prenant la suite du XII<sup>e</sup>, du XIII<sup>e</sup>, du XIV<sup>e</sup>, du XV<sup>e</sup> siècle – le XVI<sup>e</sup> continue le long travail, le double travail de la religion et de la courtoisie, s'efforçant d'assouplir, de détendre, de policer les âmes brutales et indomptées des mâles <sup>21</sup>. »

Le XXI<sup>e</sup> poursuit cette tâche avec un succès moyen. C'est cette Marguerite que Lacan reprend lorsqu'il la compare à l'autre Marguerite, Duras, sur un plan précisément éthique :

« C'est qu'il me semble naturel de reconnaître en Marguerite Duras cette charité sévère et militante qui anime les histoires de Marguerite d'Angoulême, quand on peut les lire, *décrassé de quelques-uns des préjugés* [...]. »

Et il ajoute à propos de ces préjugés :

« [...] dont le type d'instruction que nous recevons a pour mission expresse de nous faire *écran à l'endroit de la vérité* <sup>22</sup>. »

Mais quelle vérité ? Pour la psychanalyse nous n'y sommes pas encore. Je crois que ce qui intéresse ici Lacan c'est d'abord le travail de l'historien

qui avec patience replace dans le contexte et les mœurs du temps les particularités du discours de Marguerite. Sur ce point on approche l'éthique de la psychanalyse qui pour chacun se doit de refaire ce travail d'adéquation au discours qui sous-tend les propos de chaque analysant. La Chose, le réel, est-ce autre chose que ce qui est visé et qui n'a chance d'être obtenu que grâce au repérage de cette adéquation que seul le symbolique permet ?

« Attendons. *Ne nous pressons pas avant de savoir*, et repérons ceci, qu'un acte, un vrai acte, a toujours une part de structure, de concerner un *réel qui n'y est pas pris d'évidence*<sup>23</sup>. »

Mais ici encore le sujet ne peut être tenu responsable de ses actes hors des données qui sont les siennes et qui nous sont *a priori* inconnues – ne pas comprendre trop vite est le viatique que Lacan nous a laissé.

*Mots-clés : faux self, morale, éthique, amour courtois, acte.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 17 mai 2018.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 189-190. Souligné par l'auteur ainsi que dans les citations suivantes.

2. ↑ Ce n'est pas un hasard que Lacan ait conservé avec ce savoir comme concept, le savoir inconscient, son équivoque dans la langue, soit ce qu'on sait, consciemment. On pourrait ici revenir sur ce qu'il y aurait à entendre par connaissance, et notamment connaissance paranoïaque, comme antonyme du savoir inconscient.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 167.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.















5. ↑ Sol Aparicio, « Notes au sujet de la responsabilité », *Mensuel*, n° 122, mars 2018, p. 37.

6. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 492.

7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 136.

8. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 480.

9. ↑ Il est à noter que Winnicott précisément devait venir très peu de temps auparavant (octobre 1967) invité par Maud Mannoni lors de journées d'étude sur les psychoses organisées à la Maison de la Chimie, à Paris, les 21 et 22 octobre 1967. Les interventions parurent dans *Recherches*, décembre 1968, « Enfance aliénée II ». Parmi les intervenants non membres de l'EPF : D. W. Winnicott, D. Cooper, R. Laing. Winnicott a décliné l'invitation, sans doute par crainte de représailles de l'IPA, mais son intervention a été lue.

10.  J. Lacan, « Compte rendu du séminaire *L'acte psychanalytique* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 379.
11.  D. W. Winnicott, « Distorsion du Moi en fonction du vrai et du faux Self », dans *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1978.
12.  Cette note en bas de page (I) est de Lacan : « "On Transference", *I.J.P.*, octobre 1956, n° IV/V, p. 386-388. Article que j'introduisis le 29 novembre 1967 pour indiquer comment l'auteur ne repère un objet privilégié de son expérience, à le qualifier de *false self*, qu'à exclure sa manœuvre de la fonction analytique telle qu'il la situe. Or il n'articule cet objet que du processus primaire, pris de Freud. *J'y décèle le lapsus de l'acte psychanalytique* » (« Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 275).
13.  *Ibid.*
14.  J. Lacan, « Compte rendu du séminaire *L'acte psychanalytique* », art. cit., p. 378.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 65.
16.  J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 191-197.
17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 114-115.
18.  Julien Febvre fait un long commentaire soulignant l'étrangeté de cette décision prise froidement face à une gamine de douze ans.
19.  L. Febvre, *Autour de l'Heptaméron, Amour sacré, amour profane*, Paris, Gallimard, 1944, p. 235.
20.  *Ibid.*, p. 225.
21.  *Ibid.*, p. 229.
22.  *Ibid.*
23.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 50.

## Maricela Sulbarán

### De quoi faudrait-il que l'analyste soit dupe pour ne pas errer et soutenir son acte dans le discours analytique qui le tient \* ?

Parler de duperie lorsqu'on est en train de parler d'éthique peut produire un effet déconcertant surtout si l'on n'est pas dans le milieu analytique. Certains collègues qui m'ont précédée dans leurs exposés du séminaire du Champ lacanien et du séminaire d'École ont déjà fait référence aux mêmes termes.

La duperie n'est pas la tromperie, précise Lacan, et il ajoute que la dupe c'est l'oiseau qu'on prend au piège. La bonne dupe est celle qui n'erre pas, il faut qu'il y ait quelque part un réel dont elle soit dupe <sup>1</sup>. Pour ce qui est de ses idées, Lacan n'est pas dupe.

Dans le séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan nous suggère de forger une éthique « qui se fonderait sur le refus d'être non dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient qui en fin de compte est notre seul lot de savoir <sup>2</sup> ». Cette référence a été faite également par Sol Aparicio en janvier lors du séminaire du Champ lacanien. Pour Lacan, les non-dupes sont ceux ou celles qui se refusent à la capture de l'espace de l'être parlant. D'où il résulte non pas errance mais erreur <sup>3</sup>.

Lacan fait le constat que la psychanalyse est restée sur le seuil et qu'elle reste sur le seuil dans sa pratique, car au niveau théorique les analystes n'ont pas avancé et leurs pensées restent retardataires et attachées à des préjugés. Il disait que si un discours se dérobe, il fallait lui en demander raison <sup>4</sup>. Les avancées théoriques impliquent un changement dans la pratique et Lacan s'efforça d'aller toujours plus loin et sollicita des analystes un « discours qui soit à la page de ce qu'ils manient effectivement <sup>5</sup> ».

Tout au long de son enseignement, Lacan a pris le soin de donner au discours inventé par Freud le statut d'un « discours qui vaille la peine d'être dit, c'est-à-dire celui qui ait des conséquences <sup>6</sup> ». Il mentionne que le discours de la physique peut nous servir comme modèle et ajoute que c'est ce



discours qui détermine le physicien et non le contraire <sup>7</sup>. Cela s'applique également au discours analytique, c'est celui-ci qui conditionne l'analyste et non pas le contraire.

Il a fallu l'avènement du discours psychanalytique de Freud, un moment particulier de l'histoire où se découvre la fonction de l'inconscient, pour qu'il y ait du psychanalyste <sup>8</sup>. Tant qu'il n'y avait pas de discours analytique, il n'y avait pas de psychanalyste. D'où Lacan conclut que l'inconscient est un fait en tant qu'il se supporte du discours même qui l'établit <sup>9</sup>.

L'instauration du discours analytique introduit un autre rapport au savoir, car ce discours donne la pleine place au sujet avec le fond énigmatique de la jouissance. L'élaboration et la conceptualisation de Lacan autour de l'objet *a* lui permettent de dire que c'est par le discours analytique et par la révélation de la fonction de cet objet *a* que l'analyste lui-même est cet effet <sup>10</sup>.

Lacan s'inscrit en faux lorsqu'on met la psychanalyse comme une fonction impossible. L'impossible, ce n'est pas que dans la psychanalyse on ne puisse pas avancer au niveau de la conceptualisation théorique, mais plutôt du fait des impossibles que ce discours lui-même énonce.

Lacan préfère dire que le psychanalyste est mis par le discours qui le conditionne dans une position difficile. Il est persuadé que c'est son rapport au savoir qui peut être difficile, à l'horreur de ce que l'on sait. Ce rapport complexe à ce qu'il sait, le psychanalyste le renie, le réprime, et il lui arrive de ne rien vouloir savoir, dit Lacan. Il souligne que c'est ce que Freud appelle le jugement, qui, dans le choix, rejette <sup>11</sup>.

Dans le séminaire ...*Ou pire*, Lacan rappelle que le réel doit être privilégié par les analystes comme paradigme de ce qui met en question ce qui peut sortir du langage. Deux ans auparavant, il avait déjà présenté le réel comme le point pivot de l'éthique de la psychanalyse. Il ajoute que, même si le réel n'est pas facile d'accès, il est pour nous la référence autour de quoi doit tourner la révision du problème de l'éthique <sup>12</sup>.

Toujours en 1969, lorsque Lacan souligne qu'il n'y a de sujet que d'un dire, il réintroduit deux éléments dans la théorie de l'inconscient. Il fait référence au réel et au dire. D'une part, il énonce que de ce dire le sujet est effet. D'autre part, il pose que le réel c'est l'impossible. Lacan signale que dire que le réel c'est l'impossible, c'est aussi énoncer que c'est seulement le serrage extrême du dire, en tant que le dire introduit l'impossible et non seulement l'énoncé <sup>13</sup>.

Ce qui sort du langage, c'est à la fois la négativation et l'inoculation de la jouissance dans le corps. De ce fait, le langage comporte une dimension de chiffage. C'est la conséquence d'être traversé par le langage, avec le trou de la castration qui en résulte. Lors de son séminaire à Sainte-Anne en 1972, *Le Savoir du psychanalyste*<sup>14</sup>, qu'il tient parallèlement à son séminaire *...Ou pire*, Lacan connecte la parole et le langage à la jouissance. Il affirme que ce n'est que de la parole que procède la jouissance, celle que l'on appelle sexuelle, qui est à distinguer du rapport sexuel. D'où, nous dit Lacan, le fait que la psychanalyse nous confronte à ceci que tout dépend de ce point pivot qui s'appelle la jouissance sexuelle. L'articulation de ce noyau opaque qui s'appelle la jouissance sexuelle dans ce registre à explorer que Freud a nommé castration ne date que de l'émergence du discours psychanalytique<sup>15</sup>.

C'est la jouissance qui fait obstacle à ce que le rapport puisse de quelque façon s'écrire<sup>16</sup>. Le discours analytique se sert de la parole et du dire pour que quelque chose puisse s'écrire. D'où le besoin de passer par le discours analytique pour que le dire vrai soit énoncé. Pour Lacan, l'inconscient réel est quelque chose qui s'écrit, et il s'agit de le lire en le déchiffrant<sup>17</sup>. C'est pour cela que l'interprétation est incalculable dans ses effets et que son seul sens c'est la jouissance, remarque Lacan.

Dans « Télévision », Lacan insiste sur l'importance de s'orienter par le réel, car celui-ci permet de dénouer effectivement ce en quoi le symptôme consiste, à savoir un nœud de signifiants. Ces nœuds qui se construisent réellement à faire chaîne de la matière signifiante, ces chaînes ne sont pas de sens mais de jouis-sens, nous dit Lacan<sup>18</sup>.

Dans son séminaire *Les non-dupes errent*, il se pose la question de savoir ce qu'est le réel pour Freud. Il considère que ce que Freud a repéré c'est que la sexualité fait trou dans le réel.

Lacan juge que c'est autour de l'occulte que tourne le réel pour Freud. Et que même si, cette histoire d'occultisme, de télépathie, de prémonitions, il n'y croit en rien, Freud ne lâche pas. Lors de son intervention au séminaire du Champ lacanien de cette année, Bernard Toboul a fait mention de la difficulté de Freud à traiter la question de la télépathie de manière conforme à l'image positiviste de la science<sup>19</sup>. Lacan souligne que Freud a pu poursuivre avec obstination l'ombre de cet occulte qu'il considérait à proprement parler comme une cogitation d'imbéciles. Lacan était persuadé que Freud était dupe du réel, et homologuait l'occulte et l'absence de rapport<sup>20</sup>.

Pour Lacan, la jouissance, le corps et la mort sont imbriqués par un réel qui fait nœud connecté à l'impasse du sexe<sup>21</sup>. Dans le séminaire *...Ou*

*pire*, il présente le réel comme l'impossible en tant que ce qui se démontre, c'est-à-dire l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel. Il ajoute que c'est impossible aussi de considérer la copulation de deux corps comme n'en faisant qu'un <sup>22</sup>.

En 1973, lors des deux premières séances du séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan se demande s'il est assez dupe pour ne pas errer. Et il se pose la question de savoir s'il colle assez au discours analytique, car cela n'est pas sans comporter une sorte d'horreur froide. Il dit qu'il faut être dupe, c'est-à-dire coller à la structure. Lacan est en train d'introduire le rond du réel dans l'élaboration de son nœud. Il se demande de quoi en somme il faut être dupe pour que tout cela tienne, et que cela tienne dans une consistance. D'où se situe ce savoir inconscient dont nous sommes travaillés dans le discours analytique ? Lacan affirme qu'il est bien certain que le discours analytique nous fait coller à ce savoir d'une façon qui n'a pas de précédent dans l'histoire. Ce discours est considéré lui-même comme contingent puisqu'il part d'un dire, un dire qui fait événement qui peut être contingent <sup>23</sup>.

« La structure c'est le rapport à un certain savoir <sup>24</sup> », et c'est le réel qui se fait jour dans le langage <sup>25</sup>. Dans « Télévision », Lacan nous dit que le corps n'est affecté que par la structure. L'inconscient est conçu comme un savoir, un savoir en tant que parlé comme constituant de *LOM*. Le réel de la structure est ce qui de la langue ne fait pas chiffre, mais signe à déchiffrer <sup>26</sup>.

La jouissance est définie comme étant tout ce qui relève de la distribution du plaisir dans le corps <sup>27</sup>. Dans *Le Savoir du psychanalyste*, Lacan souligne que le réel est connecté à la jouissance, qui est le rapport dérangé de l'être parlant avec son corps. Freud et son discours analytique ont mis en évidence toute la gamme de la jouissance dans un éventail tout à fait admirable. Tout ce qu'on peut faire avec ce corps, que ce soit du côté du plaisir ou du déplaisir, participe, à quelque degré que ce soit, de la jouissance sexuelle. Seulement, nous dit Lacan, la jouissance sexuelle elle-même n'est plus sexuelle du tout, elle se perd. La jouissance sexuelle est le pivot de toute jouissance et sera possible mais limitée, castrée, soit la jouissance phallique <sup>28</sup>. Il faudra ajouter la jouissance Autre, celle qu'on appelle la jouissance féminine. Cette jouissance n'est pas limitée, elle est « infinie ».

J'aimerais souligner le postulat du discours analytique qui dit que, tout en étant un lien social, ce discours prend son support du corps. Ce discours se soutient de la parole et du dire du sujet, mais il ordonne tout ce qui est de la jouissance et la jouissance est du corps. Ce corps est bien présent dans les dits du sujet et il *condanse* <sup>29</sup> de manière exemplaire les trois registres : l'imaginaire, le symbolique et le réel. Il faut ajouter que dans le

discours analytique il y a un réel qu'on doit compter, c'est la présence réelle de l'analyste. Dans cette affaire nous mettons la peau, dit Lacan <sup>30</sup>.

Le parlêtre qui vient à l'analyse a un corps et il parle avec son corps <sup>31</sup>. De ce corps qui est substance jouissante, on parle beaucoup en analyse. Ce corps nous montre toutes les pirouettes de sa jouissance. Il peut être au centre de nos préoccupations, il se présente avec ses symptômes. Le discours analytique permet que quelque chose de cette jouissance du corps qui se présente de différentes manières puisse être articulé, noué autrement.

Ce corps se manifeste de différentes façons dans ses symptômes, et l'interprétation a des effets car c'est de l'inconscient que ce corps du parlêtre prend sa voix, comme nous dit Lacan dans « L'étourdit ». Également dans « Télévision », Lacan signale que le sujet de l'inconscient, lui, embraye sur le corps, et il ajoute que le sujet de l'inconscient ne touche à l'âme que par le corps, du fait d'y introduire la pensée <sup>32</sup>.

Que dire des affects dont on parle en analyse et qui apparaissent pendant la cure, notamment celui de l'angoisse ? Cet affect qui touche le corps, et qui ne trompe pas, comme dit Lacan, car il est le signe d'un point du réel.

Lacan trouve trop évident que la jouissance fasse la « substance » de tout ce dont nous parlons dans la psychanalyse <sup>33</sup>. Dans ces manifestations, le réel peut être attrapé dans le dire du sujet et peut arrêter quelque chose exprimé par le corps qui dérange. On sait très bien que dans l'analyse, lorsque le corps parle avec ses symptômes et actes manqués, l'analyste dans son acte ne peut qu'être dupe. S'il y a une interprétation juste, ce corps dérangé peut venir à se soulager de ses symptômes dont il souffre. Avec son acte l'analyste peut toucher un point de réel.

Un autre élément poignant pour dire que le discours analytique prend support du corps, c'est le fait que ce discours nous confronte à ce qui *Yad'lun* et rien de plus. Le corps est évidemment une des formes de l'Un ; ça tient ensemble <sup>34</sup>. Le corps tient cet *Un* tout seul, même si ce corps est vécu comme un partenaire pour le sujet.

Le discours analytique nous démontre que cela a pour centre, pour point de départ, un rapport privilégié à la jouissance sexuelle. De ce fait, le langage fonctionne d'origine en suppléance de la jouissance sexuelle. Le discours analytique nous met non seulement devant la castration qui ne promet ni la complétude, ni la fusion avec l'Autre, mais devant le constat que c'est un *Un* très particulier, celui qui sépare l'Un de deux, et que c'est un abîme <sup>35</sup>.

Dans le compte rendu du séminaire ...*Ou pire*, Lacan rappelle que le travail de l'inconscient se passe de calculer, voire de juger. Il sait ce qu'il a

à faire. Lacan précise que ce qui pense, calcule et juge, c'est la jouissance, et, la jouissance étant de l'Autre, elle exige que l'Une, celle qui du sujet fait fonction, soit simplement castrée, c'est-à-dire symbolisée par la fonction imaginaire qui incarne l'impuissance, autrement dit par le phallus. Il s'agit dans la psychanalyse d'élever l'impuissance (celle qui rend raison du fantasme) à l'impossibilité logique (celle qui incarne le réel) <sup>36</sup>.

Il me semble que la question posée par Lacan, « suis-je assez dupe du discours analytique pour ne pas errer ? », les analystes dits « novices » se la posent, en se la formulant peut-être autrement, mais qu'au fond il s'agit de savoir à quelle place il faut être pour soutenir le discours analytique.

Même si la place de l'analyste est une position difficile, la psychanalyse ne doit pas présenter sa propre démission, car ce discours peut en articuler quelque chose. Lacan affirme que ce que répond le discours analytique est ceci : « Ce que vous faites, bien loin d'être de l'ignorance, c'est toujours déterminé. Déterminé déjà par quelque chose qui est savoir et que nous appelons inconscient. Ce que vous faites sait ce que vous êtes : sait vous ! »

Celui qui veut tenir la place de psychanalyste dans le discours analytique doit savoir quelque chose sur le réel de la jouissance et doit avoir été confronté lui-même au savoir boiteux de l'inconscient qui fait obstacle à ce que le rapport sexuel s'établisse. Il a dû toucher le point de sa propre castration qui lui permettrait d'entrer dans une autre relation à ce lot de savoir, à ce pédicule de savoir qui est toujours parfaitement noué, comme nous dit Lacan <sup>37</sup>.


Lacan conclut son séminaire de 1974 ainsi : « Les non-dupes qui errent, c'est dire que, celui qui n'est pas amoureux de son inconscient erre. »





























Je vais finir avec quelques mots du commentaire de Colette Soler sur un passage de la « Préface à *L'Éveil du printemps* » de Wedekind : « C'est au royaume des morts que les non-dupes errent. » Elle explique que les non-dupes dont Lacan parle sont ceux de l'IPA de son temps et qu'ils sont non dupes en raison de leur théorie sur le sexe : l'éros fusionnel aboutit à la génitalité oblatrice. Colette Soler affirme qu'être dupe c'est se soumettre à une contrainte, qu'on ne peut pas échapper aux contraintes du langage, qu'on ne peut pas se soustraire aux impossibles du langage, donc qu'il n'y a pas de rapport sexuel.











Si on est non dupe du discours analytique on se compte parmi les morts. Par contre, quand on est dupe du discours analytique on se compte parmi les vivants, les vivants du désir, par le désir qui inclut la castration qui a une fonction positive. Les dupes du discours analytique qui n'errent pas vont vers la vie qui reste au parlant <sup>38</sup>.

*Mots-clés : discours analytique, dupe, non-dupe, réel, jouissance, inconscient, corps.*

---

\*  Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 14 juin 2018.

1.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 11 décembre 1973.
2.  *Ibid.*, séance du 13 novembre 1973.
3.  *Ibid.*
4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 43.
5.  *Ibid.*, p. 209.
6.  *Ibid.*, p. 31.
7.  *Ibid.*, p. 33.
8.  *Ibid.*, p. 191.
9.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 478.
10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 46.
11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 193-196.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 189.
13.  *Ibid.*, p. 66.
14.  *Le Savoir du psychanalyste*, que Lacan tenait à la chapelle Sainte-Anne en alternance avec *...Ou pire*, a été scindé en deux parties : les quatre premières leçons sont publiées à part sous le titre *Je parle aux murs* ; les autres leçons sont intégrées au séminaire *...Ou pire*.
15.  J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 62-63.
16.  J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, séance du 20 novembre 1973.
17.  *Ibid.*, séance du 12 février 1974.
18.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 517.
19.  B. Toboul, « L'homme pulsionnel », *Mensuel*, n° 122, mars 2018, p. 28.
20.  J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, séance du 20 novembre 1973.
21.  *Ibid.*, séance du 19 mars 1974.
22.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 119, 126.
23.  J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, séance du 15 janvier 1974.
24.  *Ibid.*, séance du 13 novembre 1973.
25.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 476.
26.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 525, 536.
27.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 224.
28.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 43-44.

29.  Dans son *Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 154, Lacan fait allusion à la danse et utilise le terme « condensation » pour souligner la façon dont le corps peut démontrer ses dimensions imaginaire, symbolique et réelle.
30.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, *op. cit.*, séance du 18 décembre 1973.
31.  J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 555-556.
32.  J. Lacan, « Télévision », *art. cit.*, p. 537.
33.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 45.
34.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, *op. cit.*, p. 141.
35.  *Ibid.*, p. 195.
36.  J. Lacan, « ou pire », dans *Autre écrits*, *op. cit.*, p. 551.
37.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, *op. cit.*, séance du 18 décembre 1973.
38.  C. Soler, Séminaire théorique, étude du texte de J. Lacan « Préface à *L'Éveil du printemps* » de Wedekind, séance du 7 mai 2018 à Sainte-Anne.

## Jean-Michel Arzur

### Éthique, discours et transmission \*

#### Subversion de l'éthique

« Tout le monde sait maintenant qu'il y a un inconscient <sup>1</sup> », dit Lacan. « Ça n'épate plus personne <sup>2</sup>. » Il n'y a qu'à feuilleter des magazines ou bien écouter quelques débats pour remarquer que des psychanalystes sont régulièrement convoqués à titre d'experts. Néanmoins, ceux qui travaillent en institution constatent que, lorsqu'elle n'est pas simplement rejetée, la clinique analytique peut être tolérée au même titre que d'autres pratiques, comme une option possible dans un panel de propositions thérapeutiques, à destination d'un *usager* au centre d'un dispositif qui doit calculer les compensations auxquelles il peut prétendre. S'il y a un principe éthique qui préside à cela, il convient de le distinguer de l'éthique analytique.

Ce discours actuel me semble sous-tendu par l'éthique des utilitaires dont l'axiome « le plus grand bonheur du plus grand nombre » n'est pas sans évoquer la promesse du discours capitaliste. Les références de Lacan à l'utilitarisme lui permettent de situer historiquement le moment d'émergence du discours analytique, mais aussi de procéder à la distinction des registres de l'utile et de la jouissance, puisque la limite de l'éthique utilitaire concerne ce qui, de la jouissance, ne peut passer à la comptabilité, soit à l'appareillage du langage.

Si toute formation humaine constitue ce qui peut « refréner la jouissance <sup>3</sup> », se dessine logiquement la place de ce qui peut faire défaut à ce principe. Nous voyons comment Freud et son *au-delà du principe de plaisir* produisirent une véritable subversion éthique, de ramener « la jouissance à sa place <sup>4</sup> ».

#### Le psychanalyste et la logique collective

Lacan considère le discours comme un appareil « dont la seule présence [...] domine et gouverne tout ce qui peut à l'occasion surgir de paroles <sup>5</sup> ». Cela nous conduit au socle commun du discours du maître, à partir duquel les autres discours procèdent. Lorsqu'il énonce dans « Télévision » que l'éthique



est « relative au discours <sup>6</sup> », Lacan fait entendre la modalité de réponse au réel propre à chaque discours mais également comment chacun d'eux s'inscrit aussi relativement à un autre. C'est dire que cette dépendance du discours analytique n'est pas simplement un fait historique. L'enjeu, plus que jamais actuel, est éthique. Cependant, Lacan subordonne l'écriture des trois autres discours au surgissement du discours analytique, dans la mesure où ce dernier « permet de voir d'où s'assure le réel dont il tient comme discours <sup>7</sup> ». Lacan fait de l'objet *a* la construction même du discours et non pas seulement une place localisable et relative à d'autres. C'est ainsi que l'on peut comprendre qu'il « n'y a de discours, et pas seulement l'analytique, que de la jouissance <sup>8</sup> ».

Peut-on encore aujourd'hui compter sur le discours de l'hystérique, que Lacan identifie au « discours scientifique lui-même <sup>9</sup> », discours qui mène au savoir et qui est ce qui a fait office de « passage avec quelque chose d'autre, qui est le discours du psychanalyste <sup>10</sup> » ? Sidi Askofaré évoque l'idée d'un « nouveau malaise dans la civilisation <sup>11</sup> », qu'il met en rapport avec l'idéologie de la suppression du sujet, conséquence de la place que prend le savoir dans le champ de la science. Il devient, dès lors, plus difficile d'isoler le désir et le savoir dans les discours actuels.

L'hystérique serait-elle en panne d'une incarnation du discours du maître en cette époque de savoirs morcelés, conséquence d'une cassure historique qui inaugure une répartition entre les savants de la science d'un côté et, de l'autre, les formes de la recherche scientifique dont les résultats s'occupent de coloniser notre quotidien et d'alimenter le manque à jouir propre au discours capitaliste ?

« On ne peut plus compter, dit Colette Soler, sur le savoir de la science pour susciter un désir inédit du savoir, ne serait-ce que parce que l'on ne peut plus parler *du* savoir de la science dont le modèle majeur est la physique <sup>12</sup>. » Dès lors, si l'on ne peut compter que sur les psychanalystes, la question se pose de savoir si le discours analytique peut avoir un effet sur le social dans la mesure où il est plutôt, lui-même, un effet, un symptôme du social.

Cependant, force est de constater que pour faire le *buzz*, comme on dit aujourd'hui, rien de tel que la propagation du signifiant maître qui « se répand dans le langage comme une traînée de poudre <sup>13</sup> ». Cette efficacité se fonde sur le pouvoir de commandement du signifiant. Il suffit d'un signe et « tout le monde cavale <sup>14</sup> », dit Lacan. C'est une pente naturelle à laquelle il est bien difficile d'échapper, même pour les analystes. Que la prescription sociale se fasse au niveau citoyen ou même dans le champ des institutions

cliniques n'est pas sans poser quelques problèmes éthiques. Je passe sur la prise de position quant à la politique de notre pays pour m'intéresser à un phénomène plus insidieux qui bénéficie d'un essor particulier dans ma région et qui est le résultat de la politique d'une école de psychanalyse. Il s'agit d'un réseau institutionnel de psychanalyse appliquée qui se donne actuellement pour but de coordonner des institutions cliniques estampillées d'orientation lacanienne.

Cette politique démontre son efficacité quant à la consolidation de la place de la psychanalyse dans les institutions et on devrait, *a priori*, s'en réjouir. Mais, outre une infiltration grandissante de services hospitaliers, on assiste à une véritable mainmise sur plusieurs institutions médico-sociales, et je passe sur le rôle des universitaires dans ce maillage qui se fait de plus en plus serré et exclusif. Que constate-t-on au-delà des effets de transfert ? Ce sont les mêmes que l'on retrouve en différents endroits stratégiques, à l'université, dans des institutions cliniques ou à leur conseil d'administration, ou encore comme consultants au sein des centres de consultation de ladite école.

Cette politique me semble fondée sur l'exploitation des *astudés* en haut à droite du mathème du discours universitaire. C'est sûr que cela a un certain succès et que cela fait du chiffre, d'autant plus que le recrutement se fait dès le berceau, c'est-à-dire à l'université. Lacan montre comment la réduction du discours du maître au discours de l'université, loin de générer du savoir, produit de la culture. Il identifie l'étudiant à « une plus-value comptable <sup>15</sup> », au prolétaire du système capitaliste qui, en participant à cette accumulation du plus-de-jouir, nourrit le système. Une école de psychanalyse n'est donc pas un abri à toute épreuve contre le discours universitaire. Orienter, c'est prescrire le parcours, tout initiatique qu'on puisse le penser. À mettre le savoir aux commandes, n'est-ce pas se rendre complice d'une accumulation que Lacan pointait comme « pur savoir du maître <sup>16</sup> », régi par le commandement en S1, « continue à toujours plus savoir <sup>17</sup> » ? La conséquence de la localisation du signe du maître en cette place, c'est, dit Lacan, que « toute question sur la vérité en est à proprement parler écrasée <sup>18</sup> ». Le prix à payer concerne donc le statut du savoir.

Alors, étudiant un jour, étudiant toujours ? C'est sûrement assez reposant que de se laisser absorber par la machine, d'autant que cela assure de la carrière et donc la hiérarchie. Un tel programme n'est évidemment pas sans conséquence sur le désir de chacun et *a fortiori* sur le désir de l'analyste. Ce chemin indiqué, le même pour tous et pour « le plus grand bonheur du plus grand nombre », semble l'exact envers de l'éthique de l'analyste qui

a pour principe le désir fait d'un rapport singulier au réel. Au nom d'une nécessaire extension face au danger qui menace l'existence même de la psychanalyse, on assiste plutôt au renforcement du pouvoir. Un bras armé du discours analytique est-il véritablement en mesure de faire réponse aux autres discours ? N'est-ce pas plutôt la promotion d'un nouveau semblant ? Lacan évoque la faiblesse du psychanalyste lorsqu'il est pris au collectif et stigmatise les « propagandistes de la psychanalyse <sup>19</sup> » et leurs « boniments <sup>20</sup> ». « Les psychanalystes quand il y en a une foule, une tripotée, veulent qu'on sache qu'ils sont là pour le bien de tous <sup>21</sup>. »

À côté de cela, Lacan fait allusion à « un temps où l'on s'apercevra qu'être psychanalyste peut être une place dans la société <sup>22</sup> ». La psychanalyse sera « de plus en plus utile à préserver au milieu du mouvement toujours plus accéléré dans lequel entre notre monde <sup>23</sup> », soit face aux conséquences de la science qui « fonctionne toujours au bénéfice du maître », qui a réussi, dit-il, « à faire glisser vers lui, tout doucement l'appareil du savoir <sup>24</sup> ».

Quelle serait donc cette place à tenir dans la société ? Il s'agit du psychanalyste et non de l'existence de l'inconscient, qui est passée au public par le biais de la découverte freudienne.

### Transmission d'un désir du savoir

Alors, en dehors du commandement du maître, des boniments ou de ce qui, de la psychanalyse, entre dans les discours pour se résorber, s'homogénéiser dans la consommation générale et participer de la culture, la question est de savoir ce qui peut faire trace et se transmettre au-delà de ce qu'on croit devoir dire de ce qu'est la psychanalyse au grand public. Le paradoxe réside dans le fait que, seul, le discours analytique offre une place à l'identité de jouissance, soit ce qui pour chacun ne relie à rien. Mais difficile à faire exister en dehors du lien analysant-analyste. Cela ne fait pas communauté, ne passe pas au social ou alors dans des conditions particulières. Il y a bien une incidence dans le champ collectif de l'acte de l'analyste puisqu'il peut avoir des effets sur des sujets. Le dispositif de la passe permet de sortir du colloque singulier pour faire entendre, au sein de l'École, les résultats de l'expérience.

L'existence même d'une école est un des moyens pour que la psychanalyse puisse continuer à être un symptôme de l'époque et contrer, d'une part, la tendance à la marginalisation avec le risque de devenir un « symptôme oublié <sup>25</sup> » et, d'autre part, la tendance à l'assimilation par les autres discours. L'École donnerait-elle un lieu, une consistance, nécessaire aux discours, pour abriter ce qui par essence ne fait pas lien ? Mais pour qu'on

s'adresse à la psychanalyse au travers d'une école, encore faut-il que quelque chose du travail de ses analystes fasse « immixtion signifiante <sup>26</sup> » dans les discours.

« Le savoir de l'impuissance, voilà ce que le psychanalyste pourrait véhiculer <sup>27</sup> », cette phrase de Lacan m'a arrêté dans la mesure où il semble indiquer une voie inverse à la puissance des autres discours. Le terme véhiculer est aussi étonnant, c'est transporter avec soi, se faire le conducteur du savoir. Le savoir sur la vérité, c'est justement ce que Freud, le premier, a voulu mettre à l'abri. En effet, ce dont peut témoigner l'analyste, s'il veut parler avec sérieux de l'expérience, c'est que la sexualité – qui a pris la fonction de vérité depuis Freud – fait trou dans la vérité du fait de « son inaptitude à s'avérer <sup>28</sup> ».

Impuissance, incompréhension, vérité trouée, comment penser que cela puisse se véhiculer alors que les autres discours tentent, au contraire, de tamponner la chose ? Lacan fait allusion au succès paradoxal de l'édition de ses *Écrits* alors que beaucoup les disent incompréhensibles. « Peut-être ont-ils besoin d'avoir un endroit où ils s'aperçoivent qu'on parle de ce qu'ils ne comprennent pas <sup>29</sup> », dit-il, faisant entendre l'option inverse du savoir brandi en maître.

Peut-on penser que le discours analytique trouve certains « endroits » pour faire exister l'incompréhension, qui est une figure du symptôme ? Ce peut être une école de psychanalyse, mais sans doute pas toujours. Ce peuvent être des textes, ceux de Freud ou encore les écrits de Lacan qui font trace des balises élaborées dans son séminaire.

À ce propos, il est frappant de constater le rapport somme toute assez libre que Lacan semblait avoir avec ces lieux qui pouvaient tantôt l'accueillir, tantôt le mettre à la porte. C'est bien que l'endroit importe moins que ce dont il est fait, du dire existentiel de l'analyse, soutenu par des analystes capables d'occuper cette place pour d'autres et dans le social.

Il y a pourtant un paradoxe logique, me semble-t-il, celui de donner consistance à un discours dont Lacan souligne le fait qu'il met plutôt en évidence « une béance <sup>30</sup> ». Ce n'est donc pas cela qui se véhicule mais peut-être plutôt ce que produit le discours analytique : rien d'autre que le discours du maître, dit Lacan, puisque le S1 vient à la place de production. Mais il fait ici allusion à un « autre style de signifiant maître <sup>31</sup> », un peu moins bête en tant que c'est « là tout ce qui supporte, d'un certain savoir, le réel <sup>32</sup> ». Est-ce cela qui peut se transmettre, passer dans le lien social, un savoir qui supporte le réel <sup>33</sup> ?

Je me suis également arrêté sur la dernière phrase de Lacan dans son « Allocution sur l'enseignement » : « La vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte <sup>34</sup>. » Un savoir qui peut convaincre dépend de l'acte de l'analyste. La formule laisse entendre la question de la certitude et donc de l'appui pris sur le réel de l'objet *a*, constitutif du style de l'analyste. Le style est d'ailleurs pour Lacan la seule formation que l'on peut transmettre, comme le rappelle Luis Izcovich <sup>35</sup>.

Il n'est cependant pas évident de cerner comment ce savoir particulier, produit au *un par un*, peut se diffuser, passer au social. Il faudrait pour cela que le savoir sur le réel passe à une certaine forme de reconnaissance. Colette Soler avance l'idée d'un challenge pour la psychanalyse, qui consonne avec le vœu de Lacan qu'elle puisse continuer à faire prime sur le marché. Cette référence à la politique mercantile du discours capitaliste n'est pas sans surprendre. La question est de savoir si ce qui est à la charge de l'analyste, soit la fonction causale de l'offre qui permet la transmission d'un désir du savoir, si la valeur d'échange de cette offre peut l'emporter sur la valeur d'usage, dit Colette Soler <sup>36</sup>. Condition pour que l'objet de l'offre entre en jeu dans le lien social, mais cela suppose la mise en jeu de l'imaginaire et du symbolique. On en revient non seulement à ce qui peut infiltrer les discours actuels, mais à ce qui peut, à l'instar de « l'événement Freud <sup>37</sup> », contribuer, par le savoir qui s'y dépose, à produire un changement dans les discours.


Quand on évoque la rénovation de l'expérience, est-ce à dire que le discours analytique devrait prendre en compte un certain nombre de changements dans les liens sociaux ? Sans doute que oui, d'où la question de l'actualisation de la politique du champ lacanien. Il y a une nécessité pour la psychanalyse de pouvoir se faire entendre comme recours, afin qu'elle puisse continuer à être une opération contre le malaise dans la civilisation dont l'École doit être la base, comme l'évoque Marc Strauss dans son préambule aux rencontres « L'École et les discours », qui auront lieu à Barcelone.


Je termine par quelques considérations sur ce qui peut faire retour aux analystes s'ils sont prêts à y répondre. J'ai commencé par la désertion de la référence à la psychanalyse dans les institutions. Pourtant, plus que jamais les analystes y sont appelés pour traiter du malaise mais sans doute d'une autre manière : pour des demandes de supervision ou encore pour la mise en place des présentations cliniques face à l'incompréhension grandissante de ce à quoi les soignants se confrontent. Dans le meilleur des cas, on peut supposer qu'il y a là le signe d'un désir du savoir.


Enfin, nous avons organisé, en tant que délégués, deux rencontres ouvertes à tous à propos de l'actualisation de la politique du champ lacanien. La seconde avait pour thème : « Pourquoi une école ? » Nous avons été surpris de l'affluence, qui dépassait le public habituel de nos activités. Outre des membres du pôle, il y avait de nombreux cliniciens, jeunes et moins jeunes, et des étudiants. Nous n'avons pas d'interprétation de la chose, mais nous avons pris acte qu'il y avait sans doute à ouvrir plus largement cette question de l'École, qui apparaît de fait constituer une réponse pour plus de personnes que nous serions enclins à le penser.


*Mots-clés : éthique des utilitaires, discours, science, signifiant maître, incompréhension.*

---


\*  Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 14 juin 2018.


1.  J. Lacan, « Conférence au Centre Hospitalier du Vinatier de Lyon », octobre 1967, dans *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005, p. 15.


2.  *Ibid.*, p. 27.


3.  J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 364.


4.  *Ibid.*

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 194.


6.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 541.


7.  J. Lacan, séance du 2 décembre 1971, dans *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 69.

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 90.


9.  J. Lacan, séance du 2 décembre 1971, dans *Je parle aux murs, op. cit.*, p. 66.
























10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 235.

11.  S. Askofaré, *D'un discours l'Autre*, Toulouse, PUM, 2013, p. 21.

12.  C. Soler, « L'offre, la demande et... la réponse », *Revue*, n° 13, *Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique*, Paris, Champ lacanien, mai 2013, p. 26.

13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 219.

14.  *Ibid.*, p. 203.

15.  Seconde conférence publique de Jacques Lacan à l'université de Vincennes, transcrite dans Jacques Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi sous la responsabilité de Jean-Paul Beaumont, Éditions de l'Association lacanienne internationale, Paris, 2006, p. 215-225.
16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 119.
17.  *Ibid.*, p. 120.
18.  *Ibid.*, p. 195.
19.  J. Lacan, « Conférence au Centre Hospitalier du Vinatier de Lyon », octobre 1967, art. cit., p. 19.
20.  *Ibid.*, p. 21.
21.  *Ibid.*, p. 19.
22.  *Ibid.*, p. 66.
23.  *Ibid.*
24.  Seconde conférence publique de Jacques Lacan à l'université de Vincennes, déjà citée.
25.  J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, Paris, 1975, p. 186.
26.  L. Izcovich, « Styles de l'acte », *Revue*, n° 18, *Le Psychanalyste dans le monde d'aujourd'hui*, Paris, Champ lacanien, novembre 2016, p. 88.
27.  J. Lacan, séance du 4 novembre 1971, dans *Je parle aux murs, op. cit.*, p. 39.
28.  J. Lacan, « Conférence au Centre Hospitalier du Vinatier de Lyon », octobre 1967, art. cit., p. 34.
29.  J. Lacan, « Conférence à la faculté de médecine de Strasbourg », juin 1967, dans *Mon enseignement, op. cit.*, p. 130.
30.  J. Lacan, séance du 2 décembre 1971, dans *Je parle aux murs, op. cit.*, p. 69.
31.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 205.
32.  Seconde conférence publique de Jacques Lacan à l'université de Vincennes, déjà citée. C'est en référence à l'inscription du trait unaire que Lacan affirme « la nécessité que, dans le savoir, quelque chose se produise qui fait fonction de signifiant maître » (*Séminaire XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 218). Cela nous permet de comprendre l'équivalence entre le discours du maître et le discours de l'inconscient. En effet, Lacan réfère l'origine du discours à la jouissance qu'il corrèle à l'inscription de la marque, consécutive à l'entrée en jeu du signifiant.
33.  C'est précisément dans la mesure où le travail de la vérité démontre ce sur quoi elle s'oriente, l'impossible du réel, soit ce qui ne fait pas rapport, qu'il y a une chance pour un discours qui ne serait pas du semblant.
34.  J. Lacan, « Allocution sur l'enseignement », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 305.
35.  L. Izcovich, « Styles de l'acte », art. cit.
36.  C. Soler, « L'offre, la demande et ...la réponse », art. cit., p. 22-27.
37.  J. Lacan, « Compte rendu avec interpolation du Séminaire de l'Éthique », *Ornicar ?*, *Revue du Champ freudien*, n° 28, janvier 1984, p. 7-18.

# JOURNÉES NATIONALES EPFCL 24-25 NOVEMBRE 2018, PARIS

---

*Les symptômes de l'inconscient*

Pré/textes de la commission scientifique



# LES SYMPTÔMES DE L'INCONSCIENT



**24 ET 25 NOVEMBRE 2018**  
**MAISON DE LA CHIMIE / PARIS**

## Jean-Michel Arzur

### Pré/texte 4

« Si Freud a apporté quelque chose, c'est [...] que les symptômes ont un sens <sup>1</sup> [...] », dit Lacan dans la Conférence à Genève. Pourquoi faire cette référence à Freud à une époque de son enseignement où la question de la vérité est minorisée au profit du réel ? En effet, si le symptôme est « valeur de vérité <sup>2</sup> », sa traduction en parole rencontre une limite.

Alors, que dit Freud dans les deux chapitres de son *Introduction à la psychanalyse* que Lacan nous incite à lire ? Il démontre que, à l'instar des actes manqués et des rêves, le sens de certains symptômes dits *individualisés* est dans un rapport étroit avec la vie intime des malades. Par contre, l'observation des symptômes dits *typiques*, dont la particularité réside dans le fait que les différences individuelles ont disparu, constitue un point de butée pour Freud. C'est une lecture possible du symptôme comme formation de compromis, c'est-à-dire valeur de vérité mais également valeur de jouissance. Cependant, cette part de jouissance est précisément ce qui échappe à l'historisation de la vérité et objecte à l'interprétation telle que la conçoit Freud.

Ce qui semble à mettre en exergue, c'est la conclusion *décourageante* à laquelle il est conduit. Freud admet que si « les symptômes typiques peuvent être ramenés à des événements également typiques, c'est-à-dire communs à tous les hommes <sup>3</sup> », la cause supposée généralisable reste cependant ignorée. Par conséquent, les données historiques révélées par l'analyse ne sont que *prétextes* et Freud est logiquement conduit à séparer le symptôme de la biographie individuelle.

Comment entendre ces événements communs à tous les hommes ? Lacan apporte une précision à ce sujet : « Les symptômes ont un sens, et un sens qui ne s'interprète correctement [...] » qu'en fonction des premières expériences du sujet, « à savoir pour autant qu'il rencontre [...] la réalité sexuelle <sup>4</sup> », qui est spécifiée de ceci « qu'il n'y a, entre l'homme mâle et femelle aucun rapport instinctuel <sup>5</sup> ». Le réel du non-rapport sexuel, voilà le lot de tous les hommes !

Mais quand Lacan appelle symptôme « ce qui vient du réel <sup>6</sup> », est-ce à entendre comme ce qui du réel parvient au sujet, ce qui du symptôme est en prise avec le langage ? En formulant que le sens du symptôme, c'est le réel, Lacan évoque la *Bedeutung*, qui est à entendre comme ce qui « désigne le rapport au réel <sup>7</sup> » plutôt que l'effet de sens, *Sinn*, qui a plutôt comme conséquence de donner au symptôme « continuité de subsistance <sup>8</sup> ». Du fait de la limite de l'historisation analysante, le symptôme doit céder « à de tout autres procédés <sup>9</sup> », dit Lacan, qui précise, dans « La troisième », la finalité de l'intervention analytique : contrer le réel du symptôme qui « se met en croix pour empêcher que marchent les choses <sup>10</sup> », ou encore faire reculer le *champ du symptôme*.

Mais il s'agit de bien cerner ce qui est visé. S'agit-il de la jouissance en tant que le symptôme est une « irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique <sup>11</sup> » ? S'agit-il du réel, soit ce manque fondamental que Lacan qualifie du non-rapport sexuel, qu'il dit s'étaler, s'épanouir dans le champ de la jouissance phallique <sup>12</sup> ? Ou bien s'agit-il du sens lui-même ?

Lacan recourt à la dimension topologique du nœud borroméen pour spécifier l'interprétation par équivoque, qui, parce qu'elle comporte une abolition de sens, permet un resserrage de la jouissance phallique par le symbolique.

Cette variation sur le sens du symptôme nous amène à le considérer comme savoir inscrit de *lalangue*, fait de cette « coalescence [...] de cette réalité sexuelle et du langage <sup>13</sup> » et « qui constitue à proprement parler l'inconscient <sup>14</sup> ». Il s'agit ainsi de *gagner sur le symptôme* par le biais du savoir de l'inconscient. L'expression consonne avec *gagner du terrain*, tout en sachant qu'il restera toujours « quelque chose qui, de ce savoir, ne sera jamais réduit, c'est à savoir l'*Urverdrängt* de Freud, ce qui de l'inconscient ne sera jamais interprété <sup>15</sup> ».

---

1. ↑ J. Lacan, « Le symptôme » (1975), conférence prononcée à Genève, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

2. ↑ J. Lacan, *Je parle aux murs*, séance du 2 décembre 1971, Paris, Seuil, 2011, p. 49.

3. ↑ S. Freud, « Le sens des symptômes », dans *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1962, p. 253.

4. ↑ J. Lacan, « Le symptôme », art. cit.

5. [↑](#) *Ibid.*
6. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, Paris, 1975, p. 177-203.
7. [↑](#) J. Lacan, « Le symptôme », art. cit.
8. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », art. cit.
9. [↑](#) J. Lacan, *Je parle aux murs, op. cit.*, séance du 2 décembre 1971, p. 52.
10. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », art. cit.
11. [↑](#) *Ibid.*
12. [↑](#) *Ibid.*
13. [↑](#) J. Lacan, « Le symptôme », art. cit.
14. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », art. cit.
15. [↑](#) *Ibid.*

# APRÈS BARCELONE

## 13-16 SEPTEMBRE 2018

---

X<sup>e</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL

*Les avènements du réel et le psychanalyste*



## Carmen Lafuente

### Pré-texte 10

## Les inférences du pas tout dans la clinique et dans l'énonciation

« Tu m'as satisfaite, petithomme, tu as compris, ce qu'il fallait. »

Jacques Lacan, « L'étourdit »

Pour ce travail, j'ai pris comme point de départ le paragraphe suivant du « pré-texte » de Rithée Cevasco sur le « dire pas tout » :

« Depuis les "avènements" du réel à partir de l'analyse, ne pourrions-nous pas nous interroger aussi sur les modalités, ou modulations du "pas tout" dans les traversées des impossibles de la signification, du sens, du rapport sexuel (selon "L'étourdit") et, tout particulièrement, des inférences d'un dire de "pas tout" en ce qui concerne cette jouissance autre que la jouissance phallique <sup>1</sup> ? »

Je propose de réfléchir à partir de ce pré-texte sur la possibilité d'un désir pas tout, et sur ses conséquences dans la clinique analytique dans la fin de l'analyse.

### Les dires des sexes

Comme nous le savons, dans l'inconscient il y a une seule réalité sexuelle, à laquelle la pratique analytique impose la malédiction <sup>2</sup> du sexe. Mais si nous suivons Lacan dans les formules de la sexualité, nous trouvons au moins deux modalités de relation au sexe. Comment pouvons-nous aborder cette réalité complexe ?

Si, d'un côté, l'inconscient-langage ne sait rien de l'autre réalité sexuelle, celle du côté droit des formules, nous sommes amenés à penser que le « pas-tout » reste hors de l'analyse. S'il y a seulement accès par la voie de l'inconscient à la jouissance phallique, alors les manifestations de la jouissance Autre, qui ne sont pas sous-estimables, n'entrent pas dans l'analyse.

Non seulement l'inconscient existe comme savoir, mais le dire aussi, le dire qui s'infère des dits du sujet. Colette Soler nous rappelle dans son magnifique article sur le dire sexué ce que Lacan avance dans le séminaire *Encore*<sup>3</sup> : seul dans le dire on peut trouver l'incidence différentielle de leur jouissance, le dire est l'incarnation distincte du sexe. Lacan l'introduit comme tiers entre la vérité et le réel. La signification du dire est l'*ex-istence* et reste pour spécifier les dire des deux incarnations distinctes des sexes et questionner ce qui peut exister du dire de l'autre côté de l'Autre réalité sexuelle.

Pourrions-nous parler d'un dire du « pas-tout », même si Lacan nous rapelle à plusieurs reprises que le « pas-tout » est au-dehors du signifiant et que l'on ne peut rien dire de lui ? Souvenons-nous que, dans le séminaire *Encore*, il attire l'attention sur le fait que les femmes analystes ne disent rien sur leur jouissance, ce que l'on peut attribuer à la structure de cette dernière.

Lacan n'a pas parlé d'un désir Autre, mais la question est de savoir comment l'Autre dans l'inscription du langage passe à l'acte de dire.

Dans « L'étourdit<sup>4</sup> », à partir de la figure de la *surmoitié*, Lacan dit que pour elles ex-istent les voies de leur désir. Chez les femmes donc, il n'y a pas une seule voie du dire, il y en a au moins deux, puisque nous pouvons compter celle du phallus et celle du *A*, avec laquelle la femme a plus de lien parce qu'elle est une Autre pour sa jouissance. Nous pouvons trouver des manifestations de ce dire de la *surmoitié* dans la clinique et l'énonciation.

### Inférences du pas-tout

Je vais mettre l'accent sur quelques références qui m'ont semblé particulièrement importantes et qui vont nous aider à élucider la question des inférences du pas-tout.

Pour commencer, nous ne pouvons pas éviter de mentionner les extases des mystiques, que Lacan évoque dans le séminaire *Encore*. Je me souviens aussi des références de Colette Soler<sup>5</sup> il y a quelques années concernant Ysé, le personnage principal du livre de Paul Claudel<sup>6</sup> et que Lacan évoque dans le *Séminaire VIII* en établissant un lien avec le pas-tout. Colette Soler parle d'une négativité anéantissante corrélée à une absolutisation de l'amour. Elle se réfère aussi dans le même texte à la femme pauvre de Léon Bloy<sup>7</sup>, que nous trouvons dans le *Séminaire VIII*.

### L'opposition

Une autre proposition concernant ce dire « pas-tout » est celle que développe C. Soler dans l'article cité, « Le dire sexué ou l'Autre réalité

sexuelle ». Le dire de la « pas-toute » passe par les voies d'un « ce n'est pas ça » ou « ce n'est pas tout ». C'est une non-reconnaissance dans la voie unique, qui ne s'énonce pas toujours et qui parfois s'affirme silencieusement. Plus qu'une négation, c'est une formule qui sert de retranchement. Selon C. Soler, ce non n'est pas celui de l'hystérie, ni celui du hors-discours de la psychose. C'est celui de l'altérité médiatrice, toujours voisine, et qui habite les fantaisies collectives remplies de fées et de sorcières. C'est l'altérité retranchée mais collée au phallique et à l'objet, que Lacan désigne avec le terme de *confins*.

N'oublions pas que le dire est toujours dire que non aux dits, en suspendant ce que le dit a de vrai, car peu importe ce qui est vrai, puisqu'on ne peut pas dire la vérité du réel.

### Le non discordantiel

La vacuité de l'Autre donne un style particulier à sa relation avec le phallus, sensible dans l'énonciation des sujets féminins. Lacan l'illustre avec une figure grammaticale extraite de Damourette et Pichon<sup>8</sup> : le non discordantiel, qui est différent du non forclusif de la négation en français. Ce non discordantiel peut s'utiliser en français et aussi en catalan. Un exemple serait la phrase : « Je crains qu'il ne vienne », qu'il faut distinguer d'une négation complète comme « je crains qu'il ne vienne pas ». Dans le « je crains qu'il ne vienne » se produit une vacillation représentée par le non, on ne sait pas si le sujet craint qu'il ne vienne pas ou qu'il vienne, il y a une ambiguïté.

G. Morel<sup>9</sup> s'est appuyée sur le fait que Lacan réutilise le terme discordantiel pour parler de l'énonciation chez les sujets féminins, et d'une certaine position du sujet qui serait dans une discordance permanente, en montrant, dans le discours féminin, le dédoublement de jouissance. Lacan prend Marivaux comme exemple dans plusieurs de ses œuvres. Dans *Le Prince travesti*, ce type de manifestation se trouve dans le discours féminin : « Je ne sais », ce qui est une confession à peine voilée et peut s'opposer au « je ne sais pas » du refus de savoir hystérique. La confession voilée a une relation avec le mi-dire, avec le pas-tout. Dans *Le Prince travesti*, l'héroïne, Hortense, n'est pas dans une position hystérique, elle est dans une position qui peut se dire féminine. Elle accepte ce qui lui arrive, elle ne s'enfuit pas et accepte la *tuché*. Il y a néanmoins cette oscillation, cette part d'absence qui se glisse dans le discours, due au fait qu'elle est structurellement divisée. Elle n'est pas du tout pour lui et elle lui dit, peut-être sans le savoir : « Je n'oserai pas », « Je ne donnerai pas mon accord », « Je ne saurai pas ».



## L'indétermination

Dans le témoignage de passe de Camila Vidal <sup>10</sup>, nous trouvons un symptôme qui permet de circonscrire quelque chose de la jouissance féminine. Nous lisons :

« Depuis toujours j'ai eu des problèmes pour me souvenir des noms propres, pas seulement des gens mais aussi des rues, des lieux, des titres des livres [...] Ce dit symptôme me mettait dans des situations très embarrassantes [...] ceci m'a créé des difficultés dans ma vie quotidienne [...]

Le résultat de tout cela était la sensation de ne me rendre compte de rien, de ne pas concrétiser, d'être toujours sur la corde raide.

Très vite j'ai renoncé à trouver une explication aux oublis, la lourdeur du symptôme écartait toute interprétation freudienne du style du "Signorelli freudien", et j'ai donc passé plusieurs années à mettre sur le compte des oublis ce désir défaillant que je m'attribuais. »

« "C'est comme ne pas vouloir me soumettre au symbolique", dis-je un jour à mon analyste [...] dans une séance après avoir relaté un incident désagréable avec quelqu'un de proche [...] sachant que c'est facile de se donner rendez-vous dans la cafétéria de telle rue, au lieu de ces longs détours [...] qui me permettent de rester dans l'indétermination, dans la non-rencontre. La simplicité c'est pour les autres, moi, je suis ailleurs.

Le fait de rester dans l'indétermination, en dehors de la jouissance phallique, ce manque de limite que circonscrivent les noms propres, ne laisse pas beaucoup de place au désir décidé, parce que tout désir fortement engagé est limité, concret. »

## Le ravage mère-fille et la *surmoitié* <sup>11</sup>

Une des questions que je veux développer à partir de ma propre analyse est le ravage mère-fille et la *surmoitié*, comme manifestations de cette part Autre, et la façon dont elles se sont désarticulées dans mon analyse.

Le ravage, tel que Lacan en parle dans les conférences à l'université de Yale, est une relation dévastatrice entre mère et fille qui consiste dans un état de reproche et de dysharmonie entre les deux.

Ce n'est pas une structure généralisable à tous les rapports mère-fille. Ce n'est pas un élément structural, mais, comme manifestation de la jouissance Autre, est contingent. Ce ravage mère-fille se manifeste chez certaines femmes qui dénotent une difficulté à assumer leur position féminine, avec des incidences dans leur corps et dans leurs relations.

Colette Soler, dans son livre *Ce que Lacan disait des femmes*, écrit : « N'y a-t-il pas pourtant, au-delà de cette dimension revendicatrice, la

sollicitation faite à la mère de révéler le secret dernier ? Pas seulement celui de l'agalma féminine, toujours phallique, mais celui de la jouissance qui ex-siste mais que l'Autre ne sait pas, et pour laquelle donc, par voie de conséquence, une femme appela à l'Autre <sup>12</sup>. »

Il y a des exemples dans la clinique de cures rigoureusement menées dans lesquelles le ravage fait son entrée. Cela témoigne d'un réel clinique, structural, qu'il faut traiter. Dans mon cas, après ma précédente analyse, il y avait un reste transférentiel, surmoïque, qui se manifestait par une inhibition à me présenter à la passe, dont je faisais l'Autre coupable. Le ravage du rapport mère-fille apparaissait dans ce symptôme où la fille attribue son manque à l'Autre maternel, symptôme qui, à certains moments, se transfère dans la relation transférentielle et prend une forme ravageante. Une interprétation vint défaire cette plainte du sujet : « Ceci est enfantin », dit l'analyste, qui me permit d'entendre que j'avais perpétué cette demande de la fille à la mère en rendant responsable cette dernière de mon manque. Ainsi, l'espoir névrotique tomba.

### La surmoitié

Dans « L'étourdit », Lacan parle de « surmoitié », un néologisme hybride entre surmoi et ma moitié. Il dit que la moitié ne se laisse pas *surmoïser* aussi facilement que la conscience universelle. Ce n'est pas le surmoi freudien lié à l'interdiction de la jouissance phallique, au contraire, c'est une voix féminine qui pousse à la jouissance.

Il est très important de conserver à l'esprit la logique du pas-tout au cours des analyses et, pour la conclusion de la cure, c'est un moyen de traiter le surmoi qui est le pousse à la jouissance.

Dans mon cas, cette dimension de la *surmoitié* a été traitée par la voie de l'équivoque. J'ai relaté dans mon analyse la mort de ma mère et les circonstances tragiques qui ont généré en moi un atroce sentiment de culpabilité. Quand elle est décédée, j'étais ces jours-là dans la maison de mes parents et je voulais aller dormir avec mon ex-copain, ce qu'elle n'approuvait pas. Le jour de sa mort, avant de sortir de la maison, elle m'a dit de loin, au travers de la persienne : « Carmen, fais ton lit. » Je ne l'ai pas vue, elle ne m'a pas vue, mais je l'ai entendue.

L'analyste a souligné le « as <sup>13</sup> », ce qui m'a beaucoup surpris, parce que j'avais toujours mis en lien le surmoi avec mon père. Ma mère était adorée, idéalisée, mais maintenant surgissait un autre versant de l'idéalisation, le surmoi dévorateur. Cette nouvelle signification qui apparaît, l'« as », la « meilleure », laisse une ouverture à d'autres sens possibles et

produit le surgissement d'un signifiant nouveau, en dehors de la chaîne, un signifiant maître, un signifiant de jouissance.

Dans l'interprétation « Fais/As », nous avons le double versant du dire : le « fais » qui est un appel à l'avoir, clairement phallique, et le « as » qui peut être considéré comme la transmission d'autre chose, être la meilleure en lien avec le féminin, mais qui s'articule avec la culpabilité et qui pourrait s'énoncer ainsi : « Si je jouis, elle meurt. » Il a fallu démonter cette figure du pousse à la jouissance du « fais/as » pour arriver à « il n'y a pas d'Autre de l'Autre », à l'incomplétude et à la séparation du mortifère.

À la fin de l'analyse, après avoir épuisé la voie du sens, ce « as » restera comme lettre, identique à lui-même, hors du sens, littoral entre le symbolique et le réel, auquel la lettre met une limite <sup>14</sup>. Ainsi se marque la chute de la *surmoitié* pour le sujet.

N. Bousseyroux <sup>15</sup> souligne que Lacan décline les formes du dire de la *surmoitié*, qui sont inconsistantes, indémonstrables, indicibles, qui réfutent l'Autre, même si elles peuvent aussi le barrer et le compléter. La voix du surmoi, qu'elle complète ou qu'elle réfute l'Autre, le rend inconsistant, d'autant plus si l'on prend en compte le dire des femmes qui suivent les voies logiques du pas-tout et s'inscrivent au-delà de l'Œdipe et donc au-delà du surmoi freudien.

### Il faut se rendre compte

Le paradoxe du dédoublement féminin de la jouissance fait que ce qui est le plus visible, le rapport au phallus, n'est pas le plus important, ni l'unique. Le roc de la castration est cerné par la relation à cette jouissance Autre, qui, pour être moins visible, n'en a pas moins d'effets. Il ne faut pas chercher ses manifestations dans l'inconscient, mais plutôt dans le dire, dans une jouissance qu'infiltré l'énonciation, et qui peut aussi avoir des effets dans la dimension phallique, celle qui détermine le sujet.

La jouissance Autre, supplémentaire à la jouissance phallique, n'est pas un loto. C'est angoissant, elle n'identifie pas, elle dépersonnalise.

L'analyste ne peut pas nier cette « Autre réalité sexuelle » qui ne peut pas se refouler, et qui ne trouve pas toujours l'apaisement par la voie de l'amour, difficile à trouver et à conserver dans notre société actuelle. Il faut se rendre compte de ce réel de la position féminine, qu'on confond parfois avec les symptômes de l'hystérie ou de la psychose en lui donnant une fausse sortie dans la cure.

L'analyste ne doit pas reculer face à ce réel irréductible qui se manifeste, peut-être plus pour la pas-toute que pour n'importe quel autre, souvent avec beaucoup d'angoisse et de douleur, mais qu'il faut considérer et aborder pour pouvoir accompagner un sujet jusqu'à la fin.

Traduction de l'espagnol : Lina Velez

*Mots-clés : dire du sexe, inférences du pas-tout, ravage, surmoitié, fin d'analyse.*

- 
1. ↑ R. Cevasco, « Pré-texte 3 », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 44.
  2. ↑ Lacan utilise ce terme qui a une double signification phonétique : malédiction et *malediction*.
  3. ↑ C. Soler, « Le dire sexué ou l'Autre réalité sexuelle », *Hétérité*, n° 6, *Les Réalités sexuelles et l'inconscient*, Paris, Champ lacanien, 2006, p. 112.
  4. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449-495.
  5. ↑ C. Soler, « Le pastoute », *La Cause freudienne*, n° 21, *Au-delà de l'Œdipe*, mai 1992, p. 119.
  6. ↑ P. Claudel, *Partage de midi*, Paris, Folio, 1994.
  7. ↑ L. Bloy, *La Mujer pobre*, Alfama, 2008.
  8. ↑ E. Pichon et J. Damourette, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, éditions d'Artrey, date de publication originale : 1930.
  9. ↑ G. Morel, *Œdipe aujourd'hui, Séminaire théorique*, Lille, Association de la Cause freudienne, 1997.
  10. ↑ C. Vidal, « Pase Niebla », *Pliegues*, n° 7, FFCL-España.
  11. ↑ C. Lafuente, « Espace École. La chute de la surmoitié », site internet du FPB-EPFCL.
  12. ↑ C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, éd. du Champ lacanien, 2003, p. 223.
  13. ↑ En espagnol, *haz* est le verbe « faire » à l'impératif.
  14. ↑ Je remercie Trinidad Sanchez Biezma de m'avoir fait cet apport.
  15. ↑ N. Bousseyroux, « Réel des femmes », *Los Pliegues de la Biblioteca*, FFCL-España, p. 82.

## Julieta de Battista

### Pré-texte 11

### Avènement du désir de l'analyste

Je vais commencer par signaler ce qui m'a surpris au cours de mon expérience dans le dispositif de la passe : l'émergence de certains restes symptomatiques qui ont fait apparaître une tendance à les méconnaître. Si le passage du désir de l'analysant au désir de l'analyste touche au réel, qu'en est-il alors de ce qui tend à être méconnu, ou nié ? Au cours du travail de l'analyse, on fait face au réel à partir du savoir inconscient jusqu'à produire son trou. La passe recueille en partie les méandres de ce parcours. Dans la demande de passe, on n'ignore plus qu'il s'agit d'une affaire qui concerne le réel, car c'est là le solde déposé par l'analyse. Néanmoins, le réel en jeu est de nouveau méconnu dans le dispositif de la passe.

Il me semble donc qu'il y a une première décision qui concerne la demande de la passe, celle de « faire face au réel », encore... Faire face justement à ce qui, même si analysé, ne cesse pas d'insister. Faire face aux restes de l'analyse, à ce qui en est resté « hors ». C'est peut-être ça, le risque que l'on court quand on s'aventure dans cette « tentative d'appréhension <sup>1</sup> », qui tente de cerner les raisons qui ont fait prendre à quelqu'un la décision de satisfaire ces cas « en souffrance », comme j'aime les nommer.

Ce premier pas serait celui de s'autoriser à *s'historiser*. Au pari en faveur de l'*historisation*, peut répondre une manifestation dans le réel, car elle aussi produit son trou. L'« historiole <sup>2</sup> » peut s'avérer bien plus attirante pour la transmission : les avatars des fantaisies et leurs traversées, les tours de la comédie des sexes, signés par le non-rapport, la malédiction du *troumatisme*. Mais le réel *ex-siste* au travail d'*historisation* qu'engage le passant et où il se manifeste.

Je considère alors que ce travail d'*historisation* n'est pas suffisant, ainsi que n'est pas suffisant d'arriver à la fin de l'analyse pour apporter un peu de lumière sur la brèche abyssale qui se creuse entre la fin de l'analyse et la passe d'analysant à analyste. Faudra-t-il invoquer le deuil de la fin ou

l'identification au symptôme ? Je peux dire que ce deuil – deuil de la parole qui ne guérit pas du réel – ne m'a pas conduite au désir de l'analyste. Le désir de l'analyste ne serait donc pas le résultat d'une finalisation du deuil par substitution. Ce deuil peut devenir une porte battante ou bien faire plonger dans une dépression. Pour moi, même l'identification au symptôme – ce savoir-faire – ne m'a pas aidée à éclairer le passage d'analysant à analyste.

À partir de ce que j'ai pu extraire en un premier temps de mon expérience dans le dispositif, ni la chute du sujet supposé savoir, ni le démontage de l'assurance fantasmatique, ni l'identification au symptôme, ni le deuil de la fin ne m'ont permis de cerner quelque chose de cette « autre raison », cette raison qui peut conduire quelqu'un à « se rencontrer » dans le désir de l'analyste, et non dans l'être analyste ou le vouloir l'être. Cela n'implique pas qu'il n'aura pas fallu atteindre la fin de l'analyse et d'en avoir fini avec le deuil. Il semblerait cependant que ce n'est pas suffisant. D'une analyse, on peut bien obtenir un analysé<sup>3</sup>, mais pas forcément un analyste. Une fin d'analyse peut même produire un « fonctionnaire du discours analytique<sup>4</sup> ».

En 1973, Lacan formule la condition qui permettrait de saisir quelque chose du réel en jeu dans le désir de l'analyste : il faut avoir cerné la cause de sa propre horreur de savoir. Si c'est le cas, un analyste peut alors loger un tout autre savoir, un savoir pas-tout : savoir être un déchet. Ce ne serait pas non plus suffisant. Lacan ajoute : « S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance<sup>5</sup>. » La fin mélancolique ne fait pas un analyste. Circonscrire la cause de son horreur de savoir touche au réel, mais cela ne porte pas forcément à l'enthousiasme. Il faut pouvoir séparer le grain de la paille, mais il faut aussi transformer la paille en autre chose.

*Sicut palea !* Il faut trouver un analyste fait de ce déchet. Lacan mentionne à plusieurs occasions cette exclamation de saint Thomas pour l'appliquer à l'analyste : « Le passage du psychanalysant à l'analyste, a une porte dont ce reste [...] est le gond<sup>6</sup> [...]. » Dans « Télévision », il essaie même de situer l'analyste par rapport au saint en tant que déchet de la jouissance. Il précise : faire le déchet, ce n'est pas faire la charité, c'est « déchariter » ; c'est ce qui permet de prendre le sujet de l'inconscient comme cause de son désir<sup>7</sup>. L'analyste, déchet de la jouissance du sens, cause le désir de psychanalyse.

Quelles pourraient être alors les raisons de cet enthousiasme à partir de la constatation de cet autre savoir, celui de savoir être un déchet ? On pourrait peut-être l'attribuer à la finalisation du deuil qui apporterait une

plus grande disponibilité libidinale. Mais serait-ce suffisant pour franchir le pas d'occuper la position de l'analyste ? Quelle mutation est mise ici en jeu pour transformer le déchet en cause analytique ? Comment attiser ces restes, ces déchets, ces rebuts qui chutent du travail du savoir ? En 1964, Lacan récupère la fécondité des restes dans le destin de l'humain, à la différence de la scorie qui n'est qu'un « reste éteint <sup>8</sup> ». Le déchet n'est pas la scorie. Le discours analytique sait faire avec les restes.

Pour moi, l'expérience de la passe a été une opportunité de revenir sur ces restes qui, encore inconnus, se sont manifestés comme restes symptomatiques. Une opportunité pour faire face à l'horreur de l'acte. Le dispositif de la passe m'a permis de recueillir une partie de ces restes pour inaugurer un autre savoir-faire incluant l'École. Une étincelle peut surgir du travail avec d'autres. La passe rend une dignité à ces restes, elle les allume, elle travaille avec eux, elle les fait résonner. Elle découvre que c'est avec ces restes pulvérulents qu'on pourra peut-être s'éveiller à d'autres sonorités, polyphoniques.

J'ai découvert que la dimension internationale de notre École peut favoriser cette musicalité, et j'ai découvert aussi que le désir de l'analyste n'était peut-être pas le résultat d'un travail. À partir de mon expérience, il ne semble pas le résultat de l'analyse, ni de sa fin. Les mots « résultat » ou « produit » ne conviennent donc peut-être pas. Lacan parle plutôt de « se retrouver <sup>9</sup> » dans le désir de l'analyste, de se voir devenir une voix <sup>10</sup>. Une sortie qui permet de rentrer dans autre chose.

Je me suis alors demandé si le terme « avènement » pouvait bien convenir au désir de l'analyste. Lacan l'utilise pour parler du désir dans la première version de la « Proposition du 1967 ». Si le désir de l'analyste n'est pas le résultat d'un processus, il serait alors plutôt une émergence, un avènement, une rencontre contingente.

Le terme « avènement » n'est pas très fréquent en espagnol, où il a même une sonorité difficile à prononcer. En français, il évoque par contre une autre musique, il résonne avec « événement ». La racine étymologique et le savoir déposé dans *lalangue* donnent une certaine présence dans l'usage d'« avènement », qui renvoie à « advenir ». On y trouve des nuances diverses : ce qui arrive par accident, de manière contingente, par un coup du sort, mais aussi – uniquement dans le cas d'avènement, non pas d'événement – l'élévation à une dignité.

En français, on employait par exemple « avènement » pour l'accession au trône. Le terme est même porteur d'une touche religieuse, de jugement, dans la mesure où il annonce les deux venues du Messie. Écartons l'élévation

toute simple, l'escabeau, pour ne conserver que la résonance de l'élévation à une dignité et son parfum de création. J'avais été surprise d'apprendre qu'anciennement, il y avait un verbe qui conjugait ce qu'il advient – advenir – et ce que l'on atteint. En ancien français, on employait le verbe « aveindre », qui ne renvoie pas seulement à ce qui peut arriver, mais aussi à ce qui est arrivé par hasard, quand par ailleurs on était occupé à faire des efforts pour atteindre d'autres choses et que ces choses-là pouvaient alors être délogées de l'endroit où elles s'étaient, jusqu'alors, installées. Il s'agit d'un atteindre qui n'atteint pas, d'un atteindre manqué. On trouve par exemple l'expression « aveindre ce désir <sup>11</sup> ».




Le désir de l'analyste pourrait advenir par contingence, non sans effort, mais sans une intention préalable, par ratage. Lacan a bien remarqué que vouloir être un analyste n'a rien à voir avec le désir de l'analyste <sup>12</sup>. Le désir de l'analyste surgit, il a lieu, il advient sans le vouloir. On le trouve.

Par cet avènement, quelque chose est transformé. Il est alors possible que cette transformation laisse une marque dans le dire de la règle fondamentale. Avoir tenté de cerner la cause de sa propre horreur de savoir pourrait alors s'invertir dans des effets de création et élever ainsi ces restes à la dignité de la cause.

*Traduit de l'espagnol par Marcel Ventura, revu par Rithée Cevasco*

- 
1. ↑ J. Lacan, « Intervention au Congrès de l'EFF de La Grande-Motte sur l'expérience de la passe » (1973), *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 192.
  2. ↑ J. Lacan, « L'étourdit » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 480.
  3. ↑ *Ibid.*, p. 493.
  4. ↑ J. Lacan, « Note sur le choix des passeurs » (1974), texte inédit.
  5. ↑ J. Lacan, « Note italienne » (1973), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 309.
  6. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » (1967), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 254.
  7. ↑ J. Lacan, « Télévision » (1974), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 519.
  8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973, p. 122.
  9. ↑ J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris » (1967), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 266.



10.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » (1967), art. cit., p. 254.
11.  « [...] et il m'aurait fallu longtemps remonter la route, sur des hauteurs oubliées et perdues, pour retrouver ce désir, pour "aveindre" ce désir ! », Alain-Fournier, *Correspondance [Avec J. Rivière]*, 1906, cité dans le Littré, p. 113.
12.  J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris » (1967), art. cit., p. 271.

## Adriana Grosman

### Pré-texte 12 Un avènement du dire

Penser aux avènements du réel fait parler ! Peut-être est-ce ce qui en dit le plus long sur notre pratique, dans laquelle le réel, différent de la réalité, soit ce qui ne cesse pas de ne pas être dit, est pris en compte, ce qui sépare cette pratique, la nôtre, de toutes les autres. S'y ajoutant là le psychanalyste, cette pratique n'est pas sans lui, nous pouvons le différencier de tous les autres thérapeutes et professionnels de la santé, qui chaque fois davantage répondent à notre culture de la rapidité, du bien-être et des faux « pansements » offerts n'importe comment, pour soigner la souffrance.

Au début, une solitude, sommes-nous seuls ? Il semble que oui, dans le monde, en tant que psychanalystes et sur le divan, comme sujets parlants. Nous pouvons en parler, de la solitude, dans le monde, de nombreuses fois sans écho. Cette appréhension n'est pas simple. Quand nous la percevons, elle a l'air de prendre du poids, d'être bruyante, mais aussitôt nous nous méprenons. Qui mieux que le poète Machado de Assis fait référence à la rencontre avec la solitude ? « Ce n'était pas des coups de balancier, c'était un dialogue de l'abîme, un murmure du néant. »

Il n'y a pas d'autre façon de se dépendre de l'Autre-partenaire – complice de la névrose – que de passer par l'expérience de la solitude, la décision et le lien exceptionnel que la psychanalyse procure, comme l'indique Dominique Fingermaun<sup>1</sup>.

Jusque-là, nous essayons de toutes les façons de nous servir des mots pour vaincre, de former quelque signifié, en essayant de broder quelque chose du néant, de l'absence, de l'insignifiance, cherchant à en finir avec le mystérieux, celui qui conduit vers le réel, chemin à suivre, sans savoir. Chemin hésitant justement du fait du mystère causé par le non-savoir qui oriente vers une autre direction. Chemin accompagné de reprises et d'amarres, du fantasme construit justement pour protéger de l'horreur de l'instant de voir l'avènement qui cause le sujet.

Cela semble presque un miracle lorsque quelque chose de cet ordre se produit ; un ne pas vouloir savoir s'impose et démet le fantasme d'être. Difficile alors de soutenir le non-su de la chose, de l'inconscient. Difficile de nous y habituer et de remplacer cette contrainte que le langage impose ; imposition de l'être, celui dont « nous n'avons jamais rien <sup>2</sup> ».

Il s'agit toujours du paraître, thèse de Lacan dans le séminaire *Encore*, dans lequel il signale que c'est au point précis où les paradoxes surgissent que se présente l'être, qui ne se présente jamais que comme « par-être », cela pour avancer sur « ce rapport sexuel pour lequel il est clair que de tout ce qui s'en approche, le langage ne se manifeste que de son insuffisance <sup>3</sup> ».

Le « je sais » mis en avant par le « su » sert à ne pas lire, ne pas saisir le corps et se défendre de l'angoisse, du vide entre chaque lettre ; il *ex-siste* ainsi un autre écrit qui n'a pas à être compris. Seulement, une nouvelle rencontre avec le langage va permettre au sujet de reconnaître ce qui était déjà écrit, la langue qui était déjà là.

La sensation d'angoisse dérange, fait de l'ombre, elle fait même horreur. Cette butée contre le réel ne se présente pas de façon tranquille et prudente, simplement, elle surgit et fait face, elle se présente. D'autre part, elle apparaît et disparaît. Ce n'est pas simple de l'appréhender. Elle rappelle ce jeu d'enfant, celui qui fut brillamment repéré par Freud et qu'il appela le *Fort-Da*, non seulement du fait de l'apparition et de la disparition, mais de l'absence en jeu, ramenant avec lui la question de la solitude, un au-delà de l'absence de la mère. Ainsi, l'avènement de réel, lorsqu'il se présente, surprend et prend ce ton de miracle, d'éclair comme le dit Elisabeth Thamer <sup>4</sup>.

Cependant, comment entendre cet incompréhensible et cet indicible ? Colette Soler <sup>5</sup> reprend l'expression « avènements du réel », notre titre, en ajoutant du psychanalyste pour dire que « le psychanalyste n'a en principe qu'une politique, celle de la psychanalyse, car son objet est la clinique des sujets sous transfert dans le discours analytique. C'est là que nous devons interroger ce qui y advient du réel et qui pourrait intéresser notre moment de la civilisation – si nous savons nous faire entendre », entendre à partir de ce lieu.

Le psychanalyste se situe dans ce lieu d'écoute non sans raison, pour orienter la psychanalyse jusqu'à sa fin. Il est celui qui sustente ce lieu de *semblant*, ne répondant pas à la demande de l'autre et œuvrant pour que le fantasme qui soutient le désir, qui tente de faire exister le rapport sexuel, soit traversé.

Le traitement psychanalytique passe par là, par les *tours* des dits où peut se rencontrer le dire, comme l'éclaire Lacan dans « L'étourdit ». « Le dit

ne va pas sans dire <sup>6</sup> » et « le dire reste oublié derrière le dit <sup>7</sup> ». Il reprend l'ancienne distinction entre sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé pour proposer l'opposition entre le dire et le dit. Ainsi le dit de l'analysant adressé à l'écoute de l'analyste, soit à l'Autre : « qu'on dise » va produire un dire inaugurant l'entrée de l'analysant dans le discours analytique.

Colette Soler <sup>8</sup>, à propos de la fin de la cure, parle du courage de « renoncer à sa plainte pour faire face au destin que lui fait son inconscient ».

À partir de ce point, je me demandais : que serait la transmission d'une fin dans laquelle il serait possible d'entendre l'avènement d'un dire ? Ou encore, qu'est-ce qui passe, dans cette transmission, de ce qui est passé, par exemple, dans une passe – l'examen de ce qui fait qu'un analysant décide de se proposer comme analyste –, dans ce moment du témoignage lorsqu'il offre aux autres son savoir non su ? S'agit-il là aussi de courage ?

Le sujet fait preuve d'un inconscient vivant, il s'expose à la passe pour viser le réel en jeu, à partir de ses propres tours, sans savoir de quoi il s'agit exactement ; il ne s'agit pas de l'histoire (*hystorisation*), il ne s'agit pas davantage du sens : le blanc.

Ce que j'ai pu attraper de cette expérience en tant qu'avènement du dire, puisque nous pensons à ces journées, ce furent deux points recueillis lors d'un de mes premiers témoignages. Je constatais avoir fait une série des trois premiers.

Le premier point fut ma rencontre avec le texte de Lacan « D'écolage <sup>9</sup> », que j'ignorais jusque-là, mais qui m'intéressa parce qu'à la fin de ma cure je me désignais de « descolada <sup>10</sup> », instaurant une relation nouvelle à la jouissance. Dans ce texte, Lacan parle de la fin, et aussi de la dissolution de l'École de la Cause freudienne avec cette phrase : « Moi j'ai essayé de leur inspirer une autre envie, celle d'ex-sister. Là j'ai réussi. Cela se marque aux précautions dont se contorsionne le retour dans l'ornière. » Cette phrase évoque ce qui empêche le retour du même et l'attention à penser l'École et son effet *de colle*, tout comme la question de la scolarisation. C'est pourquoi il rappelle ses principes ; il reprend le cartel, organe de base, et améliore sa formalisation.

Le passage de la fin de la cure à la demande de passe évoque dans mon cas deux moments distincts, avec l'approche de l'École dans ce second temps.

Le deuxième point serait l'analyste « d-école-ée », un savoir y faire avec le sinthome, nom singulier extrait de cette expérience du dire, avènement du réel, pas sans le lien avec l'École, champ du psychanalyste.

Avec le *décollage*, je pus atteindre l'envol de l'analyse qui conduit à la passe et à la nomination. En répondant aux questions de ces deux moments différents de la fin de la cure et de la passe, avec un grand intervalle entre les deux, je repris la question du vide et de l'angoisse. Ce n'est pas sans angoisse que je retourne à l'analyse après la fin pour affronter à nouveau l'avènement du réel (re-avènement) ; j'ai été présentée à « mon tout nouvel ami », appelé désormais « ensemble vide », et, ainsi, j'ai repris la décision de parler. Aller à la passe, nouveau lien avec l'École, « se voir devenir une voix <sup>11</sup> », fut une façon de faire quelque chose avec ça, en parlant du désir de l'analyste.

Je dois dire que ça n'a pas été une petite découverte ! Désir de transmettre cet impossible et ce contingent récemment découverts. C'est seulement possible dans le lien avec l'École, possible lieu pour l'impossible à dire, possible lieu pour prendre au « sérieux » cet avènement singulier. Il s'agit d'un autre savoir-faire, pas sans se souvenir du risque de colle, de scolarisation, du risque de retomber dans le vieux chemin plein d'ornières.

*Traduit de l'espagnol par Lydie Grandet et Vicky Estevez*

- 
1. ↑ D. Fingermañ, « A (de)formação do psicanalista : as considerações do ato psicanalítico », *Escuta*, SP, 2016, p. 16.
  2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 44.
  3. ↑ *Ibid.*
  4. ↑ E. Thamer, « Pré-texte 9. Du réel advenu par l'analyse », X<sup>e</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL, « Les avènements du réel », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 69-71.
  5. ↑ C. Soler, « Pré-texte 7. Le ré-avènement du réel », X<sup>e</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL, « Les avènements du réel », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 63-64.
  6. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 452.
  7. ↑ *Ibid.*, p. 449.
  8. ↑ C. Soler, « Pré-texte 7. Le ré-avènement du réel », art. cit.
  9. ↑ J. Lacan, « D'écolage », inédit, 1<sup>er</sup> mars 1980.
  10. ↑ En portugais : dégaçée, désinvolte, qui a une bonne conversation et un comportement sociable.
  11. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 254.

# VERS BARCELONE

## 13-16 SEPTEMBRE 2018

---

VI<sup>e</sup> Rencontre internationale d'École  
*L'École et les discours*



## Clara Cecilia Mesa

### Préliminaire 4

### De la gaje \* science à la joie

« Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail <sup>1</sup> ? »

À quoi fait allusion Lacan dans cette phrase ? De quelle joie, de quel bonheur parle-t-il ? Question importante parce qu'il a très peu parlé de l'acte propre à l'analyste en termes d'affect : la sublimation comme la seule satisfaction possible à la fin d'analyse dans le *Séminaire VII*, la dépression de la fin dans la « Proposition de 1967 », la satisfaction de la fin dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », ou encore l'enthousiasme dans la « Note aux Italiens », entre autres.

Pour approcher un peu plus cette question, je ferai référence au lieu même d'où celle-ci part : « Allocution sur les psychoses de l'enfant ». Dans ce texte, Lacan dit que la joie n'est pas seule, mais propose, d'une certaine manière, un lien avec la tristesse, « puisqu'elle [la joie] va de la tristesse qui se motive d'une gaieté rentrée jusqu'à en appeler au sentiment de l'incomplétude là où il faudrait situer celle-ci en logique <sup>2</sup> ». Et ce dans le contexte d'une éthique, celle dans laquelle se constitue le sujet : « Il semble en effet que nous risquions d'oublier dans le champ de notre fonction qu'une éthique est à son principe <sup>3</sup>. »

Cette éthique de la joie semble plus s'approcher de l'éthique de Spinoza que de la dimension tragique d'Antigone. Lacan a fait passer la dimension tragique à une dimension du désir et de la joie.

Chez Spinoza, la joie est l'affect qui fait passer d'un état de moindre perfection à celui d'une perfection plus grande, ce qui veut dire deux choses. La première, c'est que, pour lui, « perfection et réalité sont la même chose », et peut-être n'y a-t-il pas à forcer les choses en disant que chez Spinoza, comme chez Lacan, le réel ne manque de rien, le réel est ce qu'il est et il ne peut pas en être autrement. La deuxième, c'est que le bonheur est ce qui amène à préserver l'être, comme son mode particulier d'exprimer le « arriver à être ce que tu es ». Cela s'oppose à n'importe quelle aspiration

d'une perfection idéale, aspiration de ceux qui « préfèrent rêver avec les yeux ouverts » ou vivre avec les yeux fermés, clameur d'humanité !

Alors, Lacan fait-il référence au savoir heureux de la gaie science, le savoir heureux qui s'impose à la lâcheté morale, passion triste de celui qui ne veut pas savoir ? Nous savons que ce savoir est en lien avec la « jouissance du déchiffrement de l'inconscient ». Ceci est sans doute le mouvement vital de l'action de l'analyste, passer de la tristesse, la lâcheté, à l'être heureux, et chercher dans l'inconscient une *varité* que, comme vérité et variété, déchiffre le singulier d'une vérité sur laquelle le sujet ne veut rien savoir. Mais est-ce suffisant ? Peut-être cette jouissance du déchiffrement laisse-t-elle l'analyste dans la position même du mélomane, comme le dit Michel Bousseyroux, endormi dans le « mélo-dit » ?

Alors, quand le bonheur compte mais n'est pas suffisant, y a-t-il autre chose ? La référence peut évoquer la satisfaction...

Lacan aspire à ce que la tristesse ne reste pas du côté de l'analyste qui a prouvé, par sa propre analyse, que jouir du déchiffrement n'a pas d'autre fin que la fuite du sens. Déplacement alors, vers une autre satisfaction, qui, elle, ne trompe pas avec le défilé mensonger de la vérité.

C'est un changement de perspective : il y a une voie essentielle et qui implique le réel exprimé dans son « Allocution » sous la formule du « être pour le sexe », celle où il y a *castration*, celle où la joie et la tristesse peuvent se définir. Alors, avec la possibilité pour les analystes de confronter leurs tâches, face à eux, Lacan les interroge :

« Sommes-nous pourtant à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir l'être-pour-le-sexe ? Nous ne semblons pas bien vaillants à en tenir la position. Non plus bien gais. Ce qui, je pense, prouve que nous n'y sommes pas tout à fait. Et nous n'y sommes pas en raison de ce que les psychanalystes disent trop bien pour supporter de le savoir, et qu'ils désignent grâce à Freud comme la castration : c'est l'être-pour-le-sexe <sup>4</sup>. »

Il est clair que la question que Lacan adresse aux analystes est une sorte de « Psychanalystes pas morts, lettre suit <sup>5</sup> ! » Sommes-nous à la hauteur de notre tâche ? Depuis cette réédition de l'appel de Lacan aux analystes, nous proposerons d'interroger les garanties de notre École et leurs réponses face aux discours.

Voici les questions qui animeront les débats lors de la VI<sup>e</sup> Rencontre internationale de l'École <sup>6</sup> :

- Qu'est-ce qui dans notre fonctionnement d'École relève avec pertinence de chacun des discours ?



– Comment dans l'École contrôlons-nous nos processus de sélection et de garantie ? Comment les situons-nous dans l'ordre des discours, étant entendu qu'aucun ne va sans les trois autres, avec lesquels ils ferment la ronde ordonnée du désir ?

– Comment y intervient le cinquième discours, du capital, qui défait cette ronde pour s'imposer seul ?

– Comment la psychanalyse peut-elle offrir de traiter les impasses du sujet, si le discours contemporain soutient de n'en admettre aucune ?

– Entre repli monastique, avec sa menace de fragmentation, et imposture vouée à la rétorsion collective, quelles stratégies adopter pour entretenir la reconquête du champ freudien et lacanien ?

*Traduit de l'espagnol par Armando Cote*

*Mots-clés : gai savoir, joie, tristesse, éthique du réel.*

---

\* ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 453.

1. ↑ J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 369.

2. ↑ *Ibid.*, p. 370.

3. ↑ *Ibid.*, p. 364.

4. ↑ *Ibid.*, p. 365.

5. ↑ J. Lacan, « La troisième », conférence prononcée lors du 7<sup>e</sup> Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome, le 1<sup>er</sup> novembre 1974, inédit. Source internet : [http://staferla.free.fr/Lacan/la\\_troisieme.htm](http://staferla.free.fr/Lacan/la_troisieme.htm)

6. ↑ M. Strauss, « Présentation du thème de la Rencontre internationale de l'IF-EPFCL », *Wunsch*, n° 17, février 2018, p. 47-48.

## Jean-Pierre Drapier

### Préliminaire 5

### Du discours de l'Autre à l'autre discours

« Je n'attends rien des personnes et quelque chose du fonctionnement. »

Jacques Lacan, « Dissolution »,  
séminaire du 15 janvier 1980

1. Qu'est-ce qu'une institution ? Une formation sociale fondée par un signifiant maître et qui noue peu ou prou les quatre discours qui font lien social. C'est dire déjà la part qu'y a le discours du maître, et donc son corollaire de structure, celui qui vient le normer et donc le conforter, le discours de l'hystérique. Le maître moderne a fait appel au discours universitaire pour pacifier ce discord et noyer la plainte d'un sujet qui n'en peut mais ; au risque de la colle liée à la pente universalisante de ce discours et à la forclusion du sujet. Le discours analytique, celui qui met l'objet cause du désir en place d'agent, peut faire surgir du Un en assurant ce que Lacan a appelé la ronde des discours.

2. À réfléchir à la phrase que j'ai placée en exergue, force est de constater d'une part que Lacan avait conclu à l'échec de son École à ne pas faire colle (d'où la nécessité de son « D'Écolage ») et d'autre part qu'il s'agissait de traiter le problème comme un problème institutionnel en mettant en avant ce qui relève du fonctionnement pour parer aux effets interpersonnels. Mais pas n'importe quel fonctionnement.

3. En effet, l'École n'est pas ou en tout cas ne peut pas être une institution comme les autres. Ce qui avait signé l'échec de l'École freudienne de Paris (EFP), sa colle, c'était l'échec de la passe, c'est-à-dire l'échec de mettre le discours analytique en position de décompléter les autres discours, d'empêcher le *ronron* du discours du maître, le brio du discours universitaire et le déchaînement du discours hystérique. Si le discours analytique est bien le lien social particulier qui prévaut dans une cure analytique, alors le

dispositif de la passe est « la voie royale » pour le faire exister dans une institution et l'échec de celle-ci signe bien le ravalement de l'École au rang d'une institution *lambda*. L'opiniâtreté de Lacan à instaurer coûte que coûte la passe, à provoquer des crises institutionnelles sur cette question s'explique par le désir qu'il avait de ne pas répéter l'échec de Freud.

4. De la même façon que dans la cure analytique l'analyse doit se poursuivre au-delà de la résolution des identifications aux signifiants et insignes de l'Autre pour finir avec l'objet *a*, véritable nœud structurel, de même l'École ne peut soutenir le discours de l'analyste que dans un au-delà des trois autres discours, dans un au-delà des trois formes de demande de l'Autre qu'ils incarnent. Au-delà veut bien dire premièrement qu'ils sont un passage, deuxièmement que de ce passage on ne peut se passer et troisièmement que la tension introduite par le dispositif de la passe est ce qui permet ce dépassement.

Sandra Berta

## Préliminaire 6

### Ce qui est en jeu

Si on suppose le moebien à ce que du psychanalyste opère dans la clinique, il faudrait vérifier la coupure de la bande. Si on y suppose le nodal, la coupure peut montrer le non-rapport entre symbolique, imaginaire et réel.

Lacan, en 1974, déplorait cette supposition et, accompagné d'Isaac Newton, nous disait : *hypotheses non fingere*<sup>1</sup>, le refus de l'hypothèse étant ce qui convient à être dupe du réel. Conséquence extraite de l'expérience, qui indique que l'imaginaire est imbécile, le symbolique est débile, et tous les deux doivent être noués à un réel (impossible) si on compte opérer quelques changements dans le champ de la jouissance.

Par méprise, il est possible de constater que la joie est aussi l'horreur. Autrement dit, la joie qui se produit dans notre travail est l'horreur de savoir qu'on franchit, lorsqu'on est affecté par ce réel de la clinique. Un analyste, dans son *opérance*, s'oriente dans « l'aspiration » par le réel.

Dans son texte préliminaire pour la Rencontre internationale, Frédéric Pellion<sup>2</sup> nous avertissait de ce paradoxe qui s'imprime dans la joie.

Lacan le disait en 1977, en pariant sur l'équivoque, renvoyant à l'inconscient structuré comme un langage (celui de Freud) et en ajoutant sa proposition de l'inconscient réel et du savoir dans le réel. Je le cite dans la « Clôture des journées de l'École freudienne de Paris » :

« C'est un type *affreud* qui a imaginé ça. À partir de quoi l'a-t-il imaginé, cet inconscient, à quoi il a rapporté un certain nombre de formations ? Ce n'est pas commode à imaginer. Mais quand même, *l'orthog* doit y jouer un certain rôle.

Ce qu'il a dit, Freud, *l'affreud*, c'est qu'il n'y a pas du su-je. Rien ne supporte le su-je. Autrement dit, au jeu du je se substitue – c'est ce que je tente d'énoncer aujourd'hui – le baffouille-à-je<sup>3</sup>. »

C'est par ce balbutiement que *l'affreud* se faufile dans la joie [*Freude*] et dans l'horreur [*l'affreux*] de cette affaire qui est l'inconscient réel

– « l'élucubration dont [Lacan a] essayé de fournir à Freud, à l'affreux Freud, le soutien, n'a aucune espèce de sens <sup>4</sup> ». J'ajoute : cette *affaire* entre la joie et l'horreur qui nous concerne, avec laquelle nous avons à *faire* dans ce qui *s'affaire*.

En 1977, quand Lacan avait déjà fait le saut du modal au nodal, il disait que le sens, dans le réel de la clinique, dépend non seulement de la *linguisterie* qui est la nôtre, mais aussi du vecteur vers la réalité. Dans cette « aspiration » au réel, on peut être persuadés que *l'effet de sens* est produit par l'évacuation du sens. Ce que la clinique psychanalytique vectorise, c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Pour ce qui est du réel, en 1969, ce qui est en jeu, c'est l'objet *a* et, en 1977, le « baffouille-à-je ». Cela ne réduit pas la valeur de l'objet – cause de désir, plus-de-jouir, *abjet*, *osbjet* –, qui continue à opérer dans le coinçage des champs de la jouissance.









Le lien (à considérer dans le discours de l'analyste et de l'hystérique) peut produire cette joie paradoxale (la joie et l'horreur), modale et nodale. Cette *affaire* est une responsabilité pour ceux qui parient de faire *ex-sister* une école orientée par la cause réelle.

Il se peut que la joie paradoxale se noue avec l'enthousiasme – qui n'est pas pour tous, mais pour quelques-uns quand ils savent y faire avec le destin que nous réserve l'inconscient, « avoir cerné la cause de son horreur, de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir <sup>5</sup> ». La joie, elle aussi, peut être nouée avec la satisfaction de la fin : « l'autre satisfaction » avec laquelle le parlêtre d'être affecté par *lalangue* se fait à l'énigme de l'Autre dans son altérité.

Comme nous l'a dit Colette Soler, « il y a une contingence qui s'introduit entre la structure et ses effets <sup>6</sup> ». La structure étant le borroméen, elle porte sur les articulations de la jouissance dans le corps et dans le savoir insu du sujet. La « contingence éthique <sup>7</sup> » peut, en bon heur, faire de la joie une question permanente, ce qui n'empêche pas le bonheur mais l'interroge : « Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail <sup>8</sup> ? »

Les liens de travail qui comptent sur le non-rapport devraient prendre en compte cette contingence éthique : ce qui est en jeu.

*Traduit du brésilien par Cícero Oliveira*

- 
1.  1. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 17 décembre 1974.
  2.  F. Pellion, « Préliminaire 3. Note à la joie », VI<sup>e</sup> Rencontre internationale de l'École, *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 83-84 et [http://xcita-if-epfl.barcelona/Documentos/Otros/Esc-03-F.Pellion\(fr\).pdf](http://xcita-if-epfl.barcelona/Documentos/Otros/Esc-03-F.Pellion(fr).pdf)
  3.  J. Lacan, « Clôture des journées de l'École freudienne de Paris » (25 septembre 1977), source : école-lacanienne.net
  4.  *Ibid.*, p. 11.
  5.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 309.
  6.  C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. XX.
  7.  *Ibid.*
  8.  J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 369.

---

# Bulletin d'abonnement

## au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

### Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

### **Frais de port en sus :**

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)